

ABONNEMENTS

France et Colonies 30fr 15fr
Union Postale 40fr 20fr
5, Rue La-Bruyère Paris IX

N° 2004 — 20 NOVEMBRE 1921

ÉDITION DE LUXE
UN AN 6 MOIS
France et Colonies. 50fr 25fr
Union Postale. 64fr 32fr
5, Rue La-Bruyère Paris IX

LES ANNALES

POLITIKES · ET · LITTÉRAIRES

Revue universelle, illustrée, hebdomadaire

Directeur, Rédacteur en Chef: ADOLPHE BRISSON

SOMMAIRE

Notes de la Semaine : La Légende

Odéonienne
La Situation: Ne soyons pas Dupes ..
Les Echos
La Leçon des Enquêtes.
Caquets de chez Barbin
Le Théâtre.. .. .
« Cassandre » à Montpellier
La Musique.. .. .
Fragments de Philosophie Politique ..
Les Bonnes Pages: « Sam ou le Voyage
dans l'Optimiste Américain »
Le Forgeron (Poème)
Les Livres
L'Armistice (Fragment).
L'Oncle Maize (Roman).

Le Bonhomme CHRYSALÉ
ANDRÉ FRIBOURG
SERGINES
ALFRED CAPUS
HUGUES DELORME
PIERRE BRISSON
RAOUL DAVRAY
ALBERT DAYROLLES
GUSTAVE LE BON

PIERRE DAYE
ALBERT FLORY
HENRY BIDOU
ERNEST PRÉVOST
EDMOND HARAUCOURT

Le Puits (Poème)
Comment on entre dans la Russie Rouge.
Les Notes d'Argent des Souverains d'Italie
Les Miettes de l'Histoire: L'Art de
Briller en Société
Voyage en Zigzags dans la République
des Lettres
Propos de
—
Propos sur les Sports.. .. .
La Vie Scientifique: La Lune est-elle
Habitée?
Les Maisons Claires
La Femme et le Foyer: Toilettes d'Après-
Midi.
Revue Financière de la Semaine

GÉRARD D'HOVILLE
ALBERT LONDRES
ACHILLE RICHARD

G. LENOTRE

ANDRÉ LANG
EDMOND SÉE
ALEXANDRE ARNOUX
JACQUES MORTANE

CAMILLE FLAMMARION
Y. S.

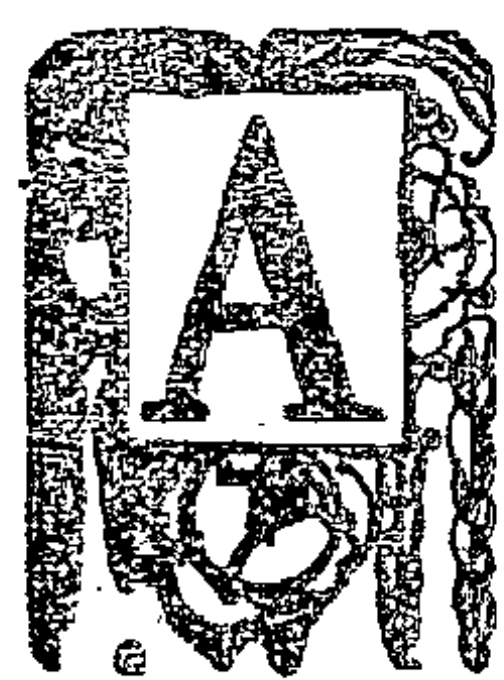
SIMONNE B...

Théâtre: *LE CŒUR DES AUTRES*, pièce en trois actes de GABRIEL MARCEL (1^{er} acte)

ILLUSTRATIONS. — Cartes postales révolutionnaires répandues en Russie; Le Burg de Reval; Litvinoff. — LL. MM. le Roi et la Reine d'Italie; Le Roi Victor-Emmanuel III et M. Raymond Poincaré à Paris, en 1918. — Fragments de la Carte de la Lune. — Dessins de Bib, Zyg Brunner, H. Gervaise, Jacqueline, J. Touchet. — Couverture: Fleurs d'Italie, par Jules Flandrin.

Notes de la Semaine

La Légende Odéonienne



L'HEURE OU J'ÉCRIS, la direction de l'Odéon est vacante et suscite d'innombrables compétitions. Une douzaine de candidats briguent la succession de M. Paul Gavault. Les raisons qui ont motivé le départ de ce dernier sont encore mal connues. Raisons de santé, apparemment... M. Gavault fournit depuis sept ans un labeur énorme, qu'a couronné la plus éclatante réussite. D'abord, il subit les épreuves de la guerre. Il avait à assurer l'existence de ce grand théâtre isolé sur la rive gauche, privé de moyens de communication, situé dans des rues noires et d'aspect peu engageant. Il parvint néanmoins à le remplir. Il eut cette idée ingénieuse qu'une pièce, autrefois applaudie et maintenant oubliée, donnerait toujours une quinzaine de représentations fructueuses. Il reprit deux de ces ouvrages chaque mois, varia son répertoire, tint constamment en haleine la curiosité des spec-

tateurs. Ils accoururent, constituèrent un public d'habitues fidèles, amusés, reconnaissants... Des rumeurs favorables circulèrent. Le courant sympathique grossit. La fortune vint, rapide, féérique, invraisemblable, effaçant de mornes souvenirs.

La légende odéonienne était morte.

Elle semblait pourtant indestructible. Un demi-siècle de moqueries l'avait formée, répandue. Pas un journaliste qui n'eût raillé la vénérable scène et exécuté sur ce thème des variations faciles. Un rédacteur des *Débats* annonçait gravement que « huit personnes, la veille au soir, avaient franchi les portes de l'Odéon ». Le *Miroir* insérait les lignes suivantes: « L'ouvreuse de la première galerie du théâtre de l'Odéon se sert de la voie de la presse pour informer le monsieur qui assistait à la troisième représentation de *Mathilde* qu'elle a trouvé une tabatière d'or qui doit lui appartenir. »

Les années passent. La guerre d'épigrammes se poursuit sans relâche. Rien ne peut désarmer les blagueurs. Une feuille anecdotière, *Le Pandore*, affirme que

« l'administration de l'Odéon, trouvant l'éclairage ordinaire trop considérable, a arrêté qu'il ne serait plus allumé qu'un bec par personne payante. Malgré cela, ajoute le chroniqueur, on craint de jouer dans les ténèbres ». Théophile Gautier ne dédaigne pas de participer à cette puérile et cruelle campagne. Peut-être vous rappelez-vous son fameux feuilleton du 30 octobre 1841:

« Les poêles fumaient, les rats s'étaient logés dans les tuyaux non ramonés et roulaient à demi grillés parmi les cendres et la suie. Un épais brouillard régnait dans la salle, et, quoiqu'il fût un froid glacial, on avait été obligé de tenir les fenêtres ouvertes. Les quinquets brûlaient jaune et répandaient une lueur terne et malade. Les corridors n'étaient pas balayés et laissaient voir la trace des anciens tapis. Les bonnets des ouvreuses pendaient flasquement et sinistrement comme des membranes de chauve-souris; les araignées, étonnées de cette lumière et de ce mouvement inaccoutumé, descendaient du plafond au bout d'un fil. »

Mieux que cela. L'Odéon, peu rancunier, ayant, en 1844, prié Théophile Gautier d'écrire le prologue de réouverture, le poète eut l'impertinence d'y introduire ces propos qu'échangeaient un personnage symbolique : l'esprit chagrin, et le propre directeur, Bocage, qui se persiflait lui-même :

L'ESPRIT CHAGRIN

*L'Odéon, qui ne peut ni vivre ni mourir,
N'est jamais plus fermé que lorsqu'il vient d'ouvrir*

LE DIRECTEUR

*On a fait là-dessus mille plaisanteries,
Je le sais... Il poussait de l'herbe aux galeries;
Dix-sept variétés de champignons malsains
Dans les loges tigeaient la mousse des coussins,
Une flore complète ; — et plus d'un journaliste,
Malicieusement, en publia la liste.
Les ours du pôle arctique et les ours des cartons
Dans cet autre Spitzberg avaient pris leurs cantons
Et par eux fut mangé le claqueur solitaire,
Hivernant sous la neige au milieu du parterre.*

Ces vers parurent exquis, trop exquis, car ils furent lus de tout le monde et achevèrent de ruiner le prestige du théâtre. A force d'entendre dire que la salle de l'Odéon était toujours vide, le public finit par le croire et ne s'y rendit plus que pour siffler ou dormir. La légende s'incrétait, acquérait l'évidence d'un lieu commun. Malgré d'héroïques efforts, et quelquefois des efforts heureux, les hommes actifs et habiles qui s'appelaient Lireux, Duquesnel, La Rounat, Porel, Paul Ginisty, Antoine, n'arrivèrent pas à la détruire. Seul, Gavault a su la faire oublier.

Par quel miracle? Les uns disent la chance... Ce sont les envieux. Ne les écoutons pas. D'autres disent la bonne administration, le travail opiniâtre... Evidemment... Mais, dans le grand succès, dans le succès continu, il entre des éléments plus complexes. Une œuvre quelconque, qu'il s'agisse d'un théâtre ou d'un journal, reflète la physionomie morale de celui qui l'a en mains. Certains êtres possèdent une force rayonnante. Ils attirent. Je suppose que l'activité méthodique et allègre de M. Gavault a tout de suite séduit la foule, changé l'atmosphère de la maison. Subitement, le sévère édifice s'égayait. Un sang jeune ranima le vieil organisme. Je souhaite que le directeur de demain ait en lui, comme le directeur d'hier, ce don mystérieux, la vie, sans lequel nul ne saurait faire prospérer une entreprise...

LE BONHOMME CHRYSALE.

Notre Volume-Prime

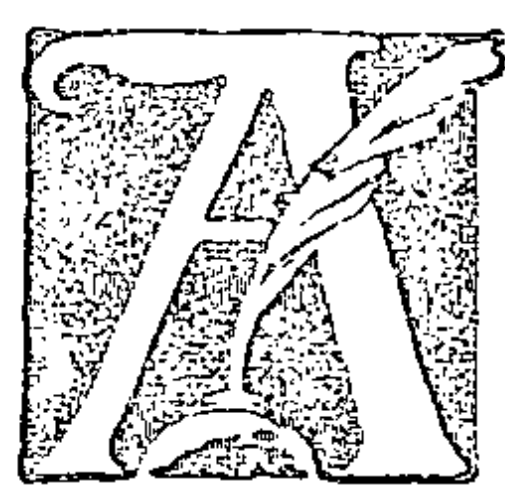
Se bien porter, Rester Jeune

par le Docteur RUFFIER

avec 219 Bons Spéciaux

CONFÉRANT LES AVANTAGES LES PLUS VARIÉS, est, à partir du 21 novembre, délivré gratuitement aux personnes qui viendront s'abonner ou se réabonner aux *Annales*, 5, rue La-Bruyère, ou à celles qui enverront 75 centimes pour le recevoir franco à domicile.

11 novembre.



LA BANQUEROUTE allemande nous menace aujourd'hui plus que jamais. Nous l'avons souvent annoncée ici, notamment dans un article écrit le 23 septembre et intitulé *La Dernière Carte Allemande*. A maintes reprises, nous avons dénoncé la gigantesque opération de camouflage frauduleux entreprise par les vaincus, la ruine de l'Etat et l'enrichissement de certains particuliers, l'évasion des capitaux à l'étranger, toutes choses que les orateurs démontrent en ce moment à la Chambre, au cours du long débat qui s'est institué sur notre politique financière.

La situation est d'une tragique simplicité : l'Etat allemand, après bien des marchandages, a consenti à reconnaître qu'il devait à la France 68 milliards de marks-or, à titre de réparations. Devant la nécessité d'aller vite pour reconstruire les régions dévastées, devant la mauvaise volonté allemande, devant l'attitude de certains de ses alliés, la France a avancé à l'Allemagne une part importante de cette somme. Aujourd'hui, l'Etat allemand se laisse glisser à la banqueroute, le mark-papier valant quatre centimes français, et la France, qui déjà a décaissé, pour le compte du vaincu, 61 milliards de francs, est en droit de se dire :

— Mon débiteur va faire faillite. Vais-je être obligée de supporter moi-même tous les frais de la guerre, c'est-à-dire, plus simplement : vais-je, moi aussi, déposer mon bilan?

La situation est tragique et comique à la fois; on en ritait, si les larmes ne vous montaient pas aux yeux, et surtout en un pareil jour, trois ans après la victoire que nous imaginions être la victoire du droit, le triomphe de la justice! L'Allemand s'est jeté sur nous pour nous asservir et nous ruiner; durant cinquante-deux mois, il a pillé, pilonné, ravagé notre sol, détruit nos usines et nos mines; il est sorti de la guerre avec une agriculture intacte, une industrie plus puissante que jamais, et sans dette extérieure, alors que nous plions, au même moment, sous une dette extérieure flottante d'environ 35 milliards de francs, alourdie d'une dette à terme d'environ 45 milliards au cours du change! Et quand, en vertu des beaux principes inscrits dans le traité de Versailles, il a fallu régler les comptes, quand l'agresseur a été invité à réparer le mal qu'il avait fait, à payer sa dette, il a si bien disputé, discuté, ergoté, protesté, menacé, chipoté, gémi, que notre créance est allée diminuant régulièrement de conférence en conférence, que cette somme due aux collectivités et aux citoyens français, déjà si réduite, c'est l'Etat français, dévasté par la guerre, qui en a fait l'avance à l'Etat allemand... Et on a pu assister à ce spectacle prodigieux du vainqueur en ruine payant les dettes du vaincu en ses lieu et

place, donnant bientôt au vaincu, son débiteur, des centaines de millions en or pour recevoir de lui le charbon pour lequel, en vertu du traité, il n'aurait pas dû, matériellement, déboursier un centime! Ainsi, non seulement l'Allemagne ne payait pas ses dettes et nous chargeait d'en faire l'avance, mais elle trouvait encore le moyen de se faire remettre par nous, ses créanciers, un pourboire royal! Nous lui payions ce qui nous appartenait et beaucoup plus cher que la marchandise ne valait! Robert Macaire n'eût pas trouvé mieux.

Il lui fallait, ensuite, trouver un moyen de ne pas nous rembourser nos avances. Ce moyen, la chute du mark le lui donne. La banqueroute de l'Etat (les Allemands l'espèrent, du moins) le libérera de ses obligations. Les petits rentiers seront ruinés, mais les fonctionnaires, les militaires s'en tireront grâce aux augmentations de salaires, et les gros industriels continueront de faire d'excellentes affaires, — ce qui, pour eux, est l'essentiel. En plein Reichstag, M. Herz, socialiste indépendant, a déclaré :

« Dans les cercles industriels rhénans-westphaliens, la chute du mark est jugée désirable pour l'industrie... »

Et je lis dans la *Freiheit*, de Berlin :

« M. Hugo Stinnes est intéressé au premier chef à la chute du mark. Depuis la guerre, tant en Allemagne qu'à l'étranger, il a investi en valeurs réelles des sommes énormes de marks-papier. La valeur de ses moyens de production et de ses installations est aussi constante que l'or. Les raisons de cette politique sont faciles à définir. Stinnes et sa famille sont Allemands nationaux et ce parti prêche la résistance à l'Entente. »

Voilà donc un dessein bien arrêté dans l'esprit des industriels. Il semble ne l'être pas moins dans l'esprit des membres du gouvernement, leurs prisonniers. Je suis persuadé que ceux-ci voient avec une satisfaction profonde le désordre effroyable où agonisent les finances du Reich. Un déficit de 110 milliards de marks au budget de l'Empire n'est pas pour leur déplaire. Bien au contraire. Quel beau prétexte à doléances, à demandes nouvelles de diminution de la dette! A nous de savoir si nous admettons que notre créance, évaluée en janvier 1921, par notre gouvernement, à 136 milliards de marks-or, réduite par le président du Conseil, le 4 février, à 110 milliards, réduite encore, dans les derniers jours d'avril, à 68 milliards, subisse de nouvelles amputations. A nous de savoir si nous permettons l'inflation monétaire insensée, les formidables et ridicules augmentations de dépenses inscrites au budget de l'Empire, le déficit de 14 milliards de marks pour les chemins de fer, les 305.000 employés nouveaux, les constructions de voies nouvelles qui entraînent à elles seules une dépense de 7 milliards (soit la moitié

de ce déficit), voies nouvelles qui, le plus souvent, ne sont que des voies stratégiques.

Ici apparaît, en effet, le côté politique de ce grave problème financier. Dans l'esprit de nombreux Allemands, le désir de revanche est ancré profondément. Ils sont prêts à faire l'impossible pour réaliser leurs vœux. La banqueroute, pour eux, serait une première victoire, prélude de l'autre.

Je sais bien que de nombreux démocrates ne pensent pas ainsi outre-Rhin. Il en est qui, très sincèrement, sont attachés à la paix; il en est même qui comprennent leurs fautes et que, seuls, le développement, l'organisation d'une vraie République allemande, pourront donner au monde le repos qu'il attend.

Mais, à côté de ces hommes-là, d'autres s'agitent dont l'action grandit dans le pays et qui sont infiniment redoutables. A n'en pas douter, depuis l'année 1921, les nationalistes ont gagné en assurance, et d'autres avouent leurs projets avec une tranquillité audace. Que répondre, par exemple, au *Lothar Anzeiger*, qui affirme que la France a un moyen bien simple d'assurer sa sécurité : « C'est de ne plus se livrer à une guerre d'agression contre l'Allemagne, comme elle l'a fait en 1914! »

Tous les spécialistes qui reviennent du Reich reconnaissent que les partis de droite s'efforcent, par tous les moyens, de conserver les anciens soldats à l'état de semi-mobilisation, grâce aux Sociétés secrètes. Dans la séance du Landtag de Saxe du 2 novembre, le ministre de l'Intérieur Lipinski a fait sur ce point d'intéressantes révélations; nous savons qu'une Société secrète a son siège central à Bautzen; que le major Schneider est le chef d'une autre organisation, héritière de l'Orgesch, en Saxe orientale; que les « Frères de Dresde » et les « Frères du Stein » ont été fondés après la dissolution de l'Orgesch le 6 juin et sont subventionnés par les capitalistes; qu'on vient de découvrir à Leipzig une Société Sehmo, identique à celle du grand-duché de Bade. Il n'est pas de jour où l'on ne mette la main sur des dépôts d'armes, cent fusils d'un côté, des munitions de l'autre.

En même temps, toute une littérature s'est donné pour tâche de développer l'esprit chauvin. Un des romans qui ont, en ce moment, le plus de succès en Allemagne est intitulé *Le Peuple se réveille!* (*Das Volk wacht auf!*) L'éditeur Albert Langen, de Munich, en a fait un premier tirage de vingt-cinq mille exemplaires! C'est le dernier volume d'une trilogie romanesque, dont les deux premiers : *Frédéric* et *Louise*, glorifiaient les Hohenzollern. Cette fois, c'est le soulèvement national du peuple prussien en 1813, que l'auteur, M. Walther von Molo, exalte. Toutes les pages du livre sont imprégnées de la même ardeur guerrière, de la même fièvre de bataille et de sang. Sous prétexte de parler de 1813, on ne songe qu'à 1921. Un bourgeois prussien, plus clairvoyant, plus résigné, dit un patriote prussien :

— Je ne vous comprends pas. Pourquoi

vos cris de haine perpétuels contre les Français? Mais ils se bornent à agir suivant le traité de paix.

— Il n'est pas exécutable, répond un autre Prussien; j'espère fermement une révision; cela ne peut durer plus longtemps ainsi.

— Il est puéril d'espérer que l'adversaire sera généreux parce que nous avons été nous-mêmes stupides et légers.

— Mais alors, que se passera-t-il?

— La guerre!

— Ce serait effroyable!

— La vérité ne fait peur qu'aux lâches. On ne crée que par la destruction. On ne conserve que par la ruine!...

Plus loin, à l'Université de Berlin, nous entendons Fichte déclarer, aux acclamations de ses étudiants :

— Le devoir humain n'est pas de se reposer, mais de combattre.

Ailleurs, un paysan fait réciter à son fils sa prière du soir :

« J'aime ma patrie parce qu'elle est ma patrie. Les Français sont nos ennemis. C'est un devoir de tuer les ennemis partout où on les rencontre. »

Voilà ce que beaucoup lisent avec délices, outre-Rhin. — Littérature! dira-t-on. Je veux bien; mais littérature inquiétante, et surtout lorsqu'on la rapproche des faits. Les élections municipales qui ont eu lieu à Berlin, il y a un mois, ont été marquées par l'écrasement des partis de gauche au profit des réactionnaires. En 1920, les communistes et les socialistes indépendants disposaient de 86 mandats et de 633.606 voix; en 1921, de 64 mandats et de 475.219 voix. Les nationaux allemands, au contraire, passaient de 27 mandats et 188.203 voix en 1920 à 41 mandats et 299.800 voix en 1921. Et le *Vorwärts* écrivait :

« La bourgeoisie a le droit de chanter victoire. Elle a atteint ce qui, au temps de Bebel et de Singer, n'aurait jamais été considéré comme possible. Berlin la Rouge n'arrive même pas à grouper une majorité socialiste. Ce qu'on n'avait pas vu, même en 1907, s'est réalisé le 16 octobre 1921. Les partis bourgeois sont maîtres de Berlin la Rouge... »

« Le fait que le parti de la réaction monarchiste et militariste est de plus en plus en faveur auprès de la bourgeoisie est fort grave, disait de son côté la *Freiheit*. Les élections sont une honte... »

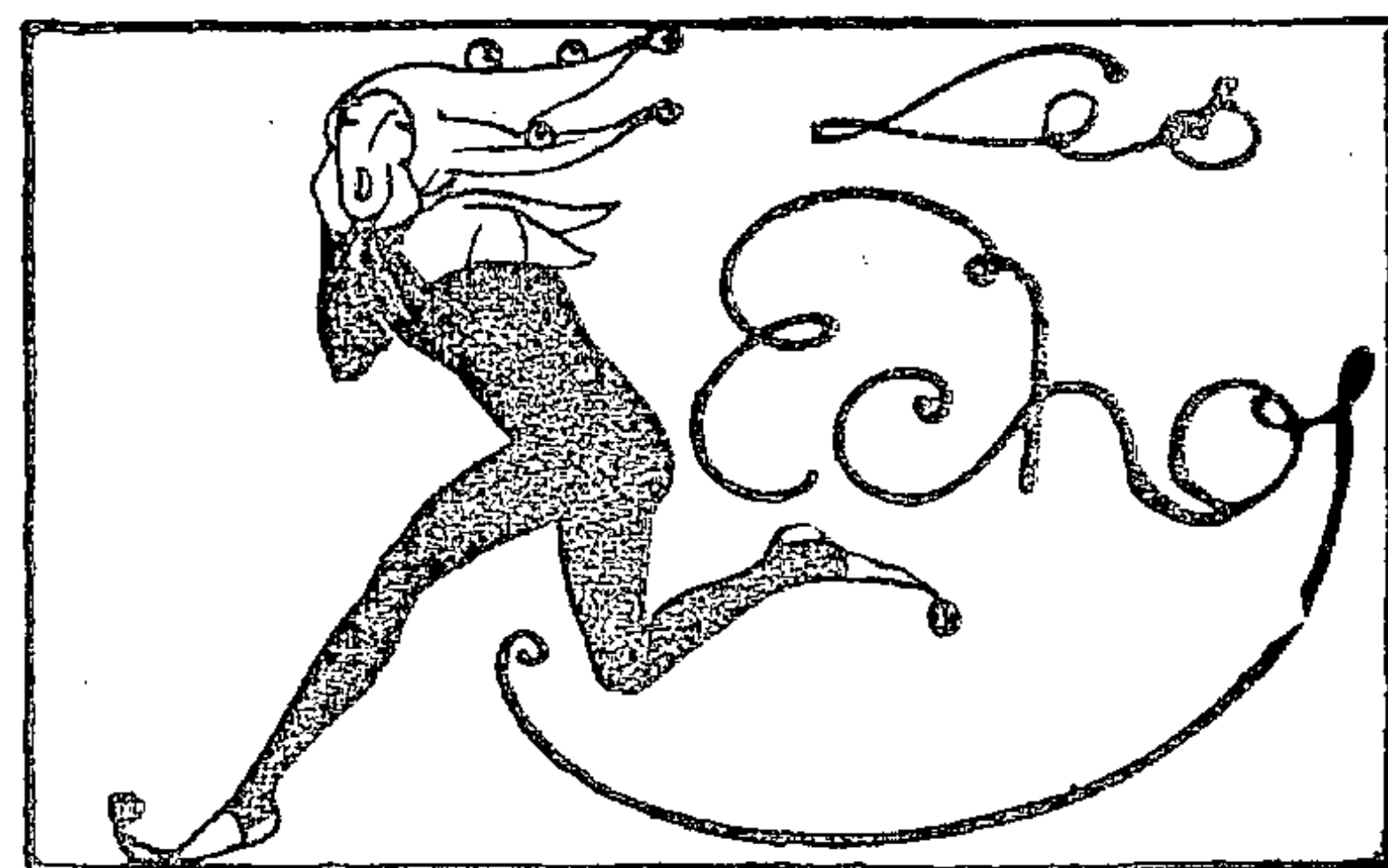
Quant à la *Rote Fahne*, elle s'écriait :

« Stinnes a vaincu! »

Nous voilà donc prévenus par les Allemands eux-mêmes. Un mouvement de revanche se dessine aujourd'hui dans le Reich, qui peut devenir fort dangereux. Financièrement, militairement, économiquement, littérairement, politiquement, les partis de droite reprennent l'offensive. Ne soyons pas leurs dupes.

ANDRÉ FRIBOURG, député,

secrétaire de la Commission de l'Enseignement et des Beaux-Arts, et membre du Conseil Supérieur des Colonies.



Le Testament de Nobel

L'attribution du prix Nobel pour la littérature a donné lieu à de vives discussions. D'illustres écrivains : Gorki et d'Annunzio, en furent écartés — comme naguère Tolstoï — pour raisons politiques. En fin de compte, c'est l'auteur du *Lys Rouge* qui l'emporte. Tous ceux qui admirent l'œuvre d'Anatole France se réjouiront de cet heureux choix.

On sait qu'Alfred Nobel — inventeur et fabricant de terribles engins de destruction — légua sa fortune pour encourager les lettres, les arts, et fonda même un prix spécial en faveur des hommes de tous pays ayant ouvert pour la paix. Au moment de signer le testament qui devait l'immortaliser, il dit en souriant à son notaire :

— Avec ce règlement-ci, je n'aurais jamais pu avoir un de mes prix. Que d'autres aient plus de chance que moi !

On parle toujours de ce fameux document dont on ignore généralement les clauses. Les voici, dans leurs grandes lignes :

« Le capital, réalisé en valeurs de tout repos par mes exécuteurs testamentaires, formera un fonds dont les intérêts seront distribués tous les ans pour récompenser ceux qui, dans le cours de l'année écoulée, auront été le plus utiles à l'humanité.

» Ces intérêts seront divisés en cinq parties égales qui reviendront :

» Une part à celui qui aura fait la plus importante découverte ou invention en physique;

» Une part à celui qui aura fait la découverte la plus importante ou apporté le meilleur perfectionnement en chimie;

» Une part à celui qui aura fait la découverte la plus importante en physiologie ou en médecine;

» Une part à celui qui, en littérature, aura produit ce qu'il y a de plus remarquable dans le sens idéal;

» Une part à celui qui aura travaillé le plus ou le mieux à la fraternisation des peuples et à la suppression ou à la diminution des armées permanentes ainsi qu'à la formation et à la propagation des Congrès de la paix. »

Les prix sont décernés par les académies suédoises, réunies en assemblée plénière; par l'Institut Carolin à Stockholm, ou une Commission de cinq membres, élus par le Storthing de Norvège. Ils doivent aller « au plus digne », sans tenir compte de la nationalité.

L'an prochain, pourquoi ne donnerait-on pas ce prix à Emile Bergerat, qui posa sa candidature sous la forme d'une curieuse balade en triolets ?

Je demande le prix Nobel,
Car, dans cette tour de Babel,
Comment vivre, à moins qu'on hérite ?
Je demande le prix Nobel :
Il me manque, et je le mérite.

Renvoyé à ces messieurs de Stockholm...

LA LEÇON DES ENQUÊTES

LA JEUNESSE contemporaine ne pourra pas se plaindre qu'on l'a négligée. Les enquêtes sur sa pensée, sur ses espoirs, sur ses goûts se poursuivent dans les journaux et dans les revues. On interroge des jeunes gens sur l'art, sur la philosophie, sur le droit et sur les destinées de la patrie. Leurs réponses présentent une assurance précoce qui indique que ces jeunes hommes sont bien nos contemporains et, en outre, une frivolité qui laisse voir que, cependant, ils sont jeunes. Cette frivolité se reconnaît non pas à des préoccupations badines, mais, au contraire, à un excès de sérieux et de gravité ; car on peut être frivole aussi bien en ne plaisantant jamais qu'en plaisantant sans trêve. Et ce serait un grand malheur que la jeunesse actuelle, sous prétexte de réagir contre le scepticisme de ses aînés, s'appliquât à perdre sa gaieté naturelle et le goût inné de notre race pour les jeux légers de l'esprit.

Soyons tranquilles, d'ailleurs. Elle ne les égarera jamais que momentanément. Tout Français possède, en manière de patrimoine et par le don des dieux, une quantité de bonne humeur déterminée ; il faut qu'il la dépense. Si ce n'est pas à vingt ans, ce sera à quarante, ou à l'extrême vieillesse. J'ai entendu un étranger dire dans un salon : « Il n'y a qu'en France que les vieillards soient gais. » Le fait est qu'il y avait ce soir-là, dans cette réunion parisienne, trois ou quatre personnes d'un âge très avancé qui nous émerveillaient par leur entrain et par leur grâce. On ne songeait pas qu'elles étaient périssables, tant la vie leur allait bien ! Admirable leçon d'énergie et d'insouciance devant la mort, leçon que La Fontaine nous a déjà donnée avec son sourire si aigu et si pitoyable à la fois : « Un octogénaire plantait... »

Ah ! comme une enquête sur la vieillesse contemporaine serait intéressante ! Il est dom-

me que ça ne s'entreprene pas. Quels précieux enseignements il en résulterait pour nous ! Et qui sait si vieillards et jeunes gens ne se rencontreraient pas aujourd'hui sur bien des points !

Il y a souvent, en effet, moins d'abîme qu'on ne croit entre les générations successives d'individus nés sur le même sol. Une certaine continuité de sensations, des instincts pareils les unissent en dessous, et les vertus qui éclatent dans l'une étaient presque toujours impliquées dans la précédente. Ce sont les flots inégaux d'un même courant qui se dirigent vers la même mer lointaine.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

Le Voyage du Nouveau Colomb

Grosclaude, l'auteur de *La Machine Ronde* a perdu la Boule, est connu pour son esprit en prose. Cette fois-ci, à l'occasion du voyage de M. Briand aux Etats-Unis, il fait de l'esprit en vers et contre tous.

Il s'est complu dans un poème : *Océano Nox* ou les *Brouillards de Terre-Neuve*, petit chef-d'œuvre de narquoiserie, parsemé d'adroits calembours, d'ingénieuses allusions, à pasticher les poètes d'hier, à rajeunir des mots célèbres au gré de sa fantaisie.

Il nous montre l'Ulysse de Saint-Nazaire voguant sur l'Atlantique, dont les ouragans sont moins terribles que ceux

Qu'à de certains moments soufflent de la tribune Mandel, pâle Triton, et Tardieu, ce Neptune.

Puis Briand, cherchant une étoile nouvelle dans les brouillards :

« Les étoiles, on n'en fait plus. C'est bien fini ! »
Fait un gabier en regardant Viviani.

Le président du Conseil use de la coupe montmartroise pour déclarer ceci :

Dans trois jours, il faut que j'endosse ma redingote, pour saluer le président Harding.



à la Porte-Saint-Martin. L'auteur, Maurice Landay, réclame le droit exclusif de mettre désormais à la scène l'épique bandit créé par Frédérick. Le personnage a déjà beaucoup servi. L'Auberge des Adrets, dans laquelle il parut pour la première fois, avait été justement sifflée ; et Frédérick, offrant à son ami Léon Sully une lithographie de lui, l'ornait de cette dédicace :

L'AUBERGE DES ADRETS!!!
PREMIÈRE BATAILLE LIVRÉE
MÉLO-DRAME-ROCOCO!
JUILLET 1823 — FRÉDÉRICK

(Les points exclamationnels sont de l'illustre acteur.)

Quant à la pièce actuelle, dans laquelle la truculence poitrinante de Max Dearly-Macaire et l'étiologie mélancolique de Morton-Bertrand font un merveilleux contraste, elle rapproche deux vrais artistes qui se connaissent de longue date ; et sans doute n'ont-ils pas oublié l'époque de leurs débuts... Morton donnait alors dans des cafés provinciaux

Il se réjouit de rencontrer Hoover, le philanthrope :

Avec lui, certes
Nous pouvons espérer la république Hooverte...

Cependant, l'équipage semble se révolter. (Rumeurs et mouvements divers sur plusieurs bancs... de Terre-Neuve, note Grosclaude.) Briand affirme que, par cet affreux brouillard, Le temps est noir comme un des sujets de Sarraut.

Il envie Bonnevey, qu'il a laissé à Paris pour « l'interim du chien crevé », prétend que l'Amérique est une légende inventée par Tardieu, à quoi Viviani répond :

Allons donc ! Moi, j'y fus, j'y discours et j'offre
Ton témoignage indiscuté, maréchal Joffre,
Toi qui de m'escorter eus l'honneur infini.

— Pourtant, elle existe, l'Amérique ! dit un sachem :

Nos âmes chaleureuses
Se souviendront toujours des heures valeureuses
Où nos cœurs ont fraternisé dans les combats.

Et, parodiant la chanson :

C'est des choses qu'une Amérique n'oublie pas !

Enfin, la brume s'éclaircit :

Le soleil dit au « La-Fayette » : Me voici !
Une immense espérance embrase le navire,
L'émeute est apaisée et le timonier vire
Vers la rive sublime où le désarmement
S'apprête dans un général embrassement.

« Trois jours ! leur dit Briand, et je vous donne en prime
Et la paix régnera sur la terre. »

Dont acte.

Ainsi s'achève ce poème à la manière des *Petites Némésis*, et où l'on sent planer avec les ombres de Hugo, Musset, Coppée, Casimir Delavigne, celles des chansonniers de la Butte sacrée et, par-dessus tout, l'allégre moquerie d'un humoriste qui s'amuse.

SERGEINES.

LE POÈTE ASSASSIN.

Nous avons cité récemment des vers de Claude Le Petit, ajoutant qu'il avait été pendu en 1664. Une institutrice nous écrit, s'excusant (n'est-ce pas d'une savoureuse modestie ?) d'ignorer ce vieux assembleur de vocables et nous demandant la cause de son fâcheux trépas... Nous ne cachons pas plus longtemps à notre correspondante qu'ayant, dans un accès de fureur, tué un pauvre frère augustin, Claude Le Petit dut s'enfuir en Espagne. Le meurtre oublié, il rentra en France, composa une malencontreuse chanson sur la Sainte Vierge, dont les feuillets envolés dans la rue furent ramassés par un prêtre et portés au procureur du roi. De là, arrestation, condamnation, pendaison. C'est à lui (selon l'opinion de M. Paul Olivier dans son curieux livre : *Cent Poètes*) que Boileau faisait allusion :

Toutefois, n'allez pas, goguenard dangereux,
Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux.
À la fin, tous ces jeux que l'athéisme élève
Conduisent tristement le plaisant à la Grève.

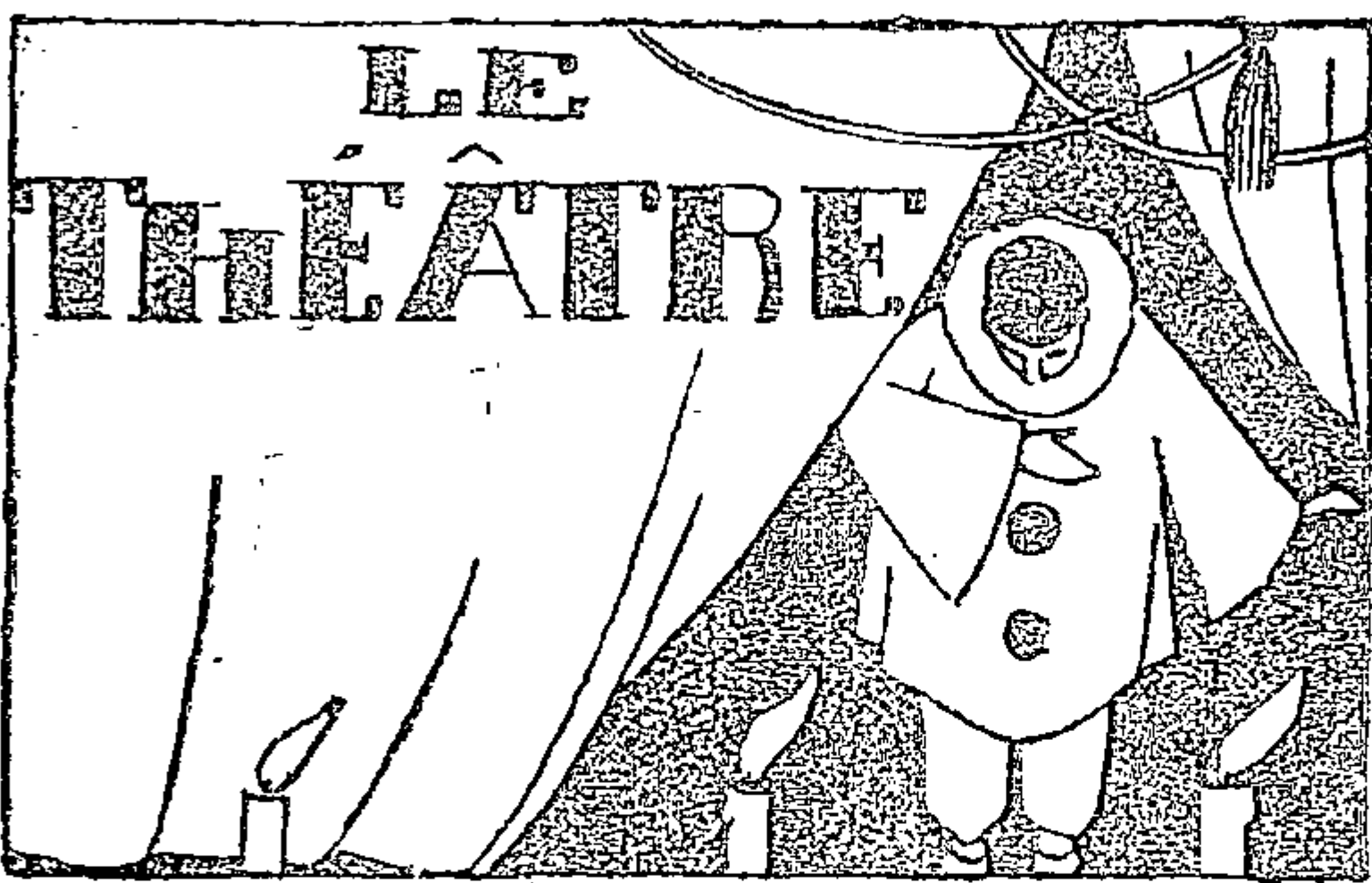
Robert Macaire et C^{ie}.

C'est le titre d'une pièce jouée avec succès

des séances de prestidigitation, émule singulièrement habile des Robert Houdin et des Verbeck, et Max Dearly (sous son patronyme Roland) débitait des monologues (entre la gommeuse et le baryton mondain) sur l'estrade d'humbles cafés-concerts. Le hasard, pendant une saison balnéaire, les réunit dans le même hôtel et ils ne tardèrent pas à se découvrir mutuellement les mêmes affinités artistiques : tous deux cultivaient (on n'en est pas à un talent près) l'art si difficile de la peinture à l'huile ; mais s'ils possédaient palette et tubes de couleurs, la toile manquait. Comment, ne dormant pas, exercer leur joli talent d'amat-

Géniale, une idée vint à Roland, et Morton la réalisa sur-le-champ. Tout le long du couloir, aux portes des chambres, les espadrilles de toile blanche alternaient avec les bottines de cuir citron ou de daim gris perle. Et le lendemain, au réveil, ce fut un beau tapage, les voyageurs se demandant par quel miracle leurs chaussures portaient, parmi les myosotis ou les roses, des inscriptions dans le genre de celles-ci : Souvenir de Trouville... — A toi pour la vie !... Mince de godasses !... et cætera, et cætera...

HUGUES DELORME.



THÉÂTRE ÉDOUARD-VII : *Jacqueline*, trois actes de M. Sacha Guitry, d'après une nouvelle d'Henri Duvernois. — VAUDEVILLE : *Le Chemin de Damas*, trois actes de M. Pierre Wolff.

LA PERSONNALITÉ de M. Sacha Guitry est une des plus originales, des plus curieuses du temps présent. On voudrait pouvoir l'analyser, en saisir les éléments. Tâche malaisée. Pour expliquer, il faut comparer. Le talent de M. Sacha Guitry est incomparable. On lui chercherait vainement un équivalent. Il apparaît comme une manifestation à part, exceptionnelle, dans le mouvement littéraire actuel. Nous le voyons évoluer. Il va bientôt parvenir à son épanouissement total, à sa maturité. Il serait intéressant et profitable de noter, plus longuement que je ne puis le faire ici, les étapes de sa formation.

D'abord, M. Sacha Guitry a reçu en naissant un don précieux entre tous : la Fantaisie. Encore faut-il s'entendre. Ce terme de fantaisie a pris, par l'usage fréquent, une signification tout ensemble imprécise et variée. Chacun lui attribue, selon l'application qu'il en fait, un sens différent. Voici ce qu'il évoque pour moi lorsque je l'emploie en songeant à M. Sacha Guitry : une aptitude à considérer les hommes et les choses sous un aspect imprévu ; la faculté de rompre les associations d'idées coutumières pour en former de nouvelles et de surprenantes ; une insouciance égoïste et séduisante, une hardiesse d'autant plus franche qu'elle s'ignore, une entière liberté de jugement, une absence résolue de contrôle ; quelque chose de jeune, de vif, d'éclatant dans l'expansion d'une force naturelle ; le souci de surprendre ; le besoin de s'épancher ; toutes ces tendances étant fondues ensemble et restant soumises aux caprices d'une humeur vagabonde. Telle fut, me paraît-il, la complexion initiale de cette nature privilégiée. C'est ainsi que nous connaissons M. Sacha Guitry à travers les pochades de début où se trahissait déjà dans la grâce et la gaminerie son génie particulier. Ces œuvres juvéniles semblent non pas écrites, mais parlées, si l'on peut ainsi dire. Elles émanent de l'auteur, spontanément, sans effort. Elles ont le charme et la saveur d'entretiens joyeux, familiers, fertiles en saillies et en burlesques inventions. En les composant, cependant, le jeune fantaisiste devenait, et presque à son insu d'abord, un écrivain. En lui naissait, comme après coup, le goût d'écrire, qui, cultivé, l'amenait bientôt à l'art d'écrire. Dès lors, tout en conservant sa fraîcheur d'imagination, il prend conscience de sa valeur, se dédouble, s'observe et devient ingénieux. Il laisse bondir sa verve, mais en dirige les écarts. Sous les reflets brillants de la gaieté apparaît une sorte d'importance grave. Il ne laisse rien perdre de sa force créatrice. Tout ce qu'il conçoit est aussitôt exécuté. Les œuvres se multiplient. Elles sont extrêmement variées quant à la forme, peu quant à l'inspiration. L'auteur s'y livre tout entier, s'y fait connaître sous tous ses aspects, ne cèle rien de ses goûts, de

ses caprices, de ses mouvements de caractère. Et cet abandon est le secret de leur séduction. Comment ne pas se plaire à regarder la vie par le truchement d'un homme qui la voit lui-même sous les couleurs les plus heureuses, qui cultive l'optimisme avec délicatesse, s'affranchit avec tant de naturel des laideurs et des tristesses quotidiennés ; qui possède en outre, au suprême degré, le goût de l'existence moderne, de son confort, de son luxe, le sens de sa poésie particulière ? On l'envie, on l'admire, on lui sait gré d'être ce qu'il est... Il emporte la faveur du public. Cet immense succès assure sa confiance, l'engage à produire, affaiblit un instant son esprit critique. Il se prodigue, se répète parfois. Il épuise la veine d'où son art fit jaillir tant d'ouvrages admirables. Une ombre d'inquiétude s'éveille chez ceux qui le suivent... Fausse alerte... M. Sacha Guitry s'engage brusquement dans une voie nouvelle, passe victorieusement un cap difficile et affirme avec éclat la maîtrise, la richesse et la vigueur de son talent, en nous donnant ce drame remarquable : *Jacqueline*.

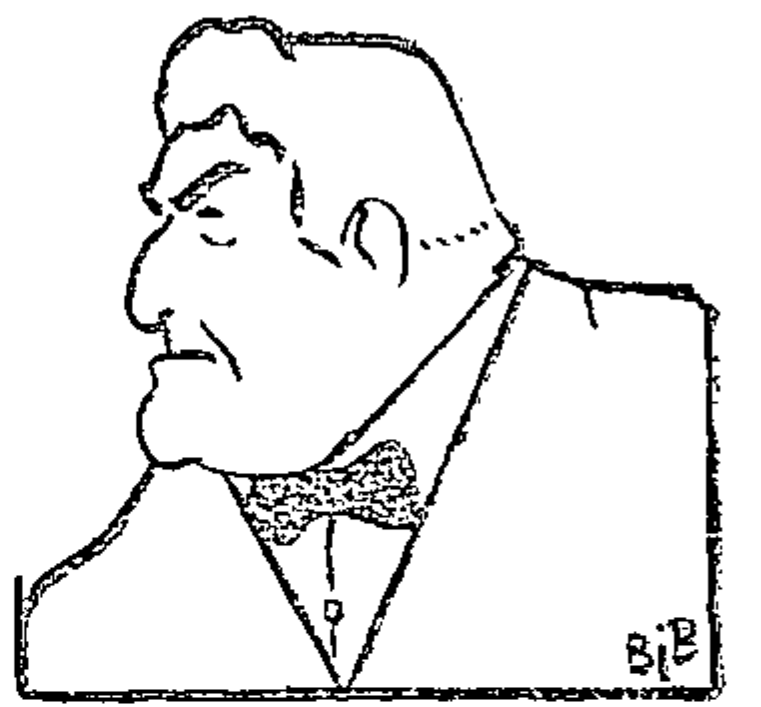
La nouvelle de M. Henri Duvernois est saisissante. On conçoit qu'elle ait frappé M. Sacha Guitry, l'ait inspiré, se soit imposée à lui dans une vision dramatique brusque et rapide. M. Duvernois écrit avec une science consommée. Sa langue, d'une souplesse étonnante, possède un grand pouvoir évocateur. Ici, dans le chevauchement des phrases et des mots, il y a une sorte de violence haletante, de vigueur brutale qui vous bouscule, vous emporte et vous mène, d'une seule angoisse, à la fin du récit. M. Sacha Guitry accentue encore, dans la pièce, cette impression. Il a concentré la nouvelle. La substance apparaît, dépouillée de tout ornement superflu. L'action se déroule sobre, forte, ramassée. C'est une succession de scènes pathétiques où la vie est comme enserrée, où l'âme humaine, avec ses douleurs, ses incertitudes, son égoïsme cruel, est mise à nu. Une émotion profonde vous étreint. Il y a un frisson qui ne trompe pas... On se trouve en présence d'une œuvre de grande lignée.

Mais voici l'histoire en quelques mots :

Berton est une sorte de despote, de tyran inconscient. Il adore sa femme Jacqueline ; pourtant, il la martyrise par sa brutalité, ses exigences maniaques, son égoïsme... Il arrive à lui inspirer une sorte de terreur et de répulsion physique. A bout d'épreuves, elle finit par le tromper avec Villeray. M^{me} Villeray la surprend avec son mari et la tue. Berton apprend tout ensemble la mort de Jacqueline et sa trahison... La colère domine seule, alors. Il s'emporte en outrages grossiers contre l'infidèle, bénit la meurtrière qui l'a délivré. Mais un revirement va s'opérer en lui. C'est à l'acte suivant, quelques mois après. Suzette, sa maîtresse, qui le provoque. Berton lui inspire, à elle aussi, une sorte d'horreur physique. Elle préfère renoncer à l'argent plutôt que de rester auprès de cet homme terrible. Elle lui dit son fait. Alors, il voit clair brusquement : il comprend qu'il a fait le malheur de Jacqueline, que c'est lui, par son égoïsme, sa sauvagerie, sa férocité, qui l'a poussée sur la mauvaise pente. Son cœur se brise. Un regret éperdu le ravage, qui va ruiner sa vie. Il se consume. Toute sa tendresse passée remonte en lui, avivée par les remords. Et lorsque la meurtrière, M^{me} Villeray, vient le voir, lui parle de la mort, la flétrit en termes violents, il bondit sur elle et la tue.

Berton, c'est Lucien Guitry. Il nous a bouleversés. Ce grand acteur est plus grand que jamais. Son art semble atteindre, aujourd'hui,

d'hui, aux limites de la perfection. Le souvenir de cette création restera profondément gravé en nous. A ses côtés, M^{me} Yvonne Printemps se montre digne de lui. Nous connaissions sa grâce légère. Elle s'est révélée comédienne pathétique. Sa sincérité, la simplicité douloureuse de ses accents, la vérité de son jeu nous ont remués.



M. Sacha Guitry.

Le Chemin de Damas a été accueilli avec moins de faveur que *Les Ailes Brisées*, l'an passé. Plutôt qu'une pièce, c'est une succession de scènes. Il y en a d'adroites, de spirituelles, d'émouvantes, mais de languissantes aussi. Le fil qui les relie est mince. On a le sentiment que M. Pierre Wolff s'engage dans de multiples digressions pour éviter le conflit principal. Lorsqu'il l'aborde, il semble mal à l'aise ; sa gêne, jusqu'à la fin, ne fait que s'accroître. Cette contrainte s'explique. L'auteur a trop d'expérience, connaît trop le public pour n'avoir pas compris qu'il s'était embarqué dans une aventure périlleuse. Comment s'intéresser à son héros, ce multimillionnaire avare, méfiant, désabusé, haineux, brutal, et qui souffre de sa richesse ? Ses malheurs ne nous apitoient pas. Ses lamentations nous irritent même un peu. A la fin, il est vrai, le méchant homme devient, par le miracle de l'amour, généreux et bon. Mais cette conversion prévue nous touche peu. Elle tarde trop.

M^{me} Dermoz, MM. Francen, Dubosc, et surtout M. Lefaur, exquis de naturel, ont été applaudis.

PIERRE BRISSON.

Les Fêtes de Montpellier

Notre correspondant et distingué confrère, M. Raoul Davray, nous signale le succès de la récente représentation de *Cassandre* à Montpellier.

MONTPELLIER a offert, ces jours derniers, aux pèlerins de la science venus pour célébrer la gloire séculaire de son Ecole de Médecine, deux soirées théâtrales dues à la collaboration de M^{me} Segond-Weber et de M^{lle} Jeanne Galzy.

La grande tragédienne du Théâtre-Français a déclamé, devant M. Millerand, une « Ode d'accueil de Montpellier ». M^{me} Weber fut, sous nos yeux éblouis, une vivante statue de lampadéphore.

La seconde soirée doit être marquée d'une pierre blanche. Elle a, au point de vue de la décentralisation dramatique, l'importance d'un événement. M^{me} Weber, qui a le génie de ce que M. de Montesquiou a nommé heureusement « l'interprétation créatrice », a été la protagoniste d'une tragédie de M^{lle} Galzy intitulée *Cassandre*.

Une brillante réussite a couronné son bel effort.

Cassandre est écrite dans une forme sobre et harmonieuse, d'une netteté toute hellénique. Un poète dramatique nous est né sur les bords du grand « lac salé » inspirateur de *L'Odyssée*.

RAOUL DAVRAY

LA MUSIQUE

OPÉRA: Reprises d'*Ascanio*, de Camille Saint-Saëns, et de *L'Enlèvement au Sérail*, de Mozart.

LA CIRCONSTANCE toute fortuite qui rapproche, sur l'affiche de l'Opéra, la reprise d'*Ascanio* de celle de *L'Enlèvement au Sérail* offre cette curieuse particularité de mettre en présence deux artistes d'affinité singulière. Il est certain que Saint-Saëns est, de tous nos compositeurs contemporains, celui dont la production offre le plus d'analogies avec celle de Mozart. Non pas, certes, qu'il le pastiche ou le copie, mais sa nature de musicien, ses tendances caractéristiques, s'apparentent à celles de Mozart. *Ascanio* nous en fournit, justement, une preuve frappante. L'ensemble de l'œuvre, sa souple ordonnance, son orchestration si légère, si lumineuse, si fluide, si nuancée, où les instruments ne sont employés que conformément à leurs qualités réelles et spéciales, puis ce parfait équilibre, cette si séduisante sûreté dans l'harmonieuse disposition des différentes parties : tout concourt à attester cette prestigieuse filiation. Et ce nous est, en outre, comme une rassérénante impression que cette élégante liberté d'allures, que ce charme naturel, que cette facilité à s'élever sans jamais prendre le ton déclamatoire, et aussi que cette puissance qui n'a pas recours aux moyens tapageurs pour briller de tout son éclat. On imagine fort bien Mozart se servant de façon semblable, de cette même manière, de toutes les ressources harmoniques et orchestrales actuelles. Si je n'avais pas à me renfermer dans les trop étroites limites qui me sont prescrites, je me serais attaché à démontrer par des exemples, en suivant la partition de près, les qualités de finesse pondérée, d'adroit équilibre de cet art d'apparence simple, et en réalité d'une si intelligente pénétration, d'une si juste sagacité et d'un si savoureux intérêt, qui relie Saint-Saëns à son illustre prédécesseur.

Ascanio n'ayant pas reparu sur l'affiche de

l'Opéra depuis, je crois, près d'une trentaine d'années, il ne me semble pas inutile d'en exposer l'action, tout au moins en ses traits essentiels.

Le sujet est tiré d'un drame de Paul Meurice, joué jadis à l'Odéon sous le titre de *Benvenuto Cellini* et extrait de l'abondante collection des romans historiques de Dumas père. C'est dire que l'intrigue est fertile en incidents, et qu'il convient, si l'on veut être concis, de ne s'arrêter qu'aux points principaux.

Ascanio est l'élève favori de Benvenuto Cellini. Un hasard malheureux les rend rivaux. Ils s'éprennent, à leur insu, de l'aimable Colombe d'Estourville. Mais quand Benvenuto s'aperçoit de l'amour profond de son cher élève pour Colombe, il se sacrifie. Cependant, sa maîtresse, l'ardente Florentine Scozzone, avait bien vite discerné les premiers indices de la tendre affection de Benvenuto pour Colombe. Aussi, par jalousie, avait-elle accepté le moyen cruel que lui avait suggéré la duchesse d'Etampes, consistant à utiliser comme un cerueil la châsse (le grand reliquaire destiné au couvent des Ursulines) où Colombe devait momentanément se cacher pour échapper au déplaisant mariage dont elle était menacée. La duchesse d'Etampes (toute-puissante sur le cœur du roi) s'engageait à détourner cette châsse de sa destination, et à la faire porter au Louvre, où elle la garderait hermétiquement close pendant plusieurs jours. Mais Scozzone, touchée du sacrifice de Benvenuto, qui étouffe son amour pour Colombe en faveur d'*Ascanio*, Scozzone décide, elle aussi, de s'immoler, et s'introduit dans la châsse où elle mourra victime de son dévouement.

Pour dégager de la complexité de cette intrigue les éléments essentiels, il fallait, au point de vue musical, mettre en pleine lumière les motifs conducteurs du drame, et, en même temps, caractériser avec netteté la diversité de physionomie de chacun des personnages. C'est ce qu'a fort bien réussi Saint-Saëns, grâce à la merveilleuse souplesse de sa plume, si experte à se jouer des plus épineuses difficultés.

La variété des thèmes mélodiques, leur transformation, la spécialisation de l'allure rythmique des phrases, leur ingénieuse attribution aux divers moments de l'action, puis les tons divers de la palette orchestrale, ont été utilisés par l'admirable compositeur avec une incomparable dextérité.

Je ne puis, faute de place, que constater rapidement le séduisant effet de la musique du ballet, lequel est, à coup sûr, un des meilleurs de ceux qui ont paru sur la scène de l'Opéra. Ravissant d'un bout à l'autre, il se compose d'une série de courts morceaux écrits avec une grâce fort attrayante et une verve, un brio délicieux. On a bissé la jolie page confiée à la flûte, on aurait pu bisser toutes les autres.

L'exécution a été parfaite, sous l'excellente direction de M. Reynaldo Hahn. L'admirable rôle de Benvenuto fut remarquablement tenu par M. Journet, qui a mis beaucoup d'émotion dans sa dramatique scène du second acte avec Scozzone, et dans son beau chant du quatrième acte : « Enfants, je ne vous en veux pas », qu'on lui a justement redemandé. M^{lle} Lyse Charny s'est taillé un succès mérité dans son incarnation de Scozzone et on lui a fait redire la spirituelle chanson florentine. Enfin, le nom de l'auteur a été acclamé à l'issue de la représentation.

Je ne m'étendrai pas sur *L'Enlèvement au Sérail*, puisque la dernière reprise remonte à 1903 et que c'est le même texte qui nous a été restitué. Cependant, il y a lieu de noter qu'ici aussi, comme pour *Ascanio*, les soins apportés aux études de la partition et à son exécution par M. Reynaldo Hahn ont l'avantage de nous présenter ce charmant ouvrage sous son véritable aspect et d'augmenter ainsi l'agrément de l'auditeur.

On a plaisir, en outre, à saisir en ces deux œuvres, à chaque page, le maître symphoniste, et l'artiste-né, merveilleusement doué, qui se meut en son art avec une suprême aisance.

ALBERT DAYROLLES.

FRAGMENTS DE PHILOSOPHIE POLITIQUE

SI LA NOTION d'interdépendance des peuples n'arrive pas à remplacer celle d'hégémonie et d'impérialisme, l'Europe n'évitera pas des guerres d'extermination qui la plongeront dans une décadence sans espoir.

Toutes les difficultés qui ont accompagné la rédaction du traité de paix résultent de l'obligation où se sont trouvés nos gouvernants de choisir entre une solitude pleine de futurs dangers et une alliance fertile en déboires, mais qui semblait nécessaire. L'avenir seul montrera si la solution choisie fut la meilleure.

L'union entre citoyens à l'intérieur et entre alliés à l'extérieur est reconnue comme la seule base possible d'une paix durable. Les haines que nous voyons grandir entre peuples et entre diverses classes d'un même peuple prouvent, une fois de plus, que des intérêts évidents, mais lointains, sont sans force contre les impulsions passionnelles du moment.

Si la jeunesse est toujours intolérante, c'est

que percevant facilement les imperfections qui l'entourent, et n'ayant ni le sens des possibilités, ni celui des nécessités, elle croit facile de réformer tout ce qui choque sa logique. En vieillissant, on découvre que la logique rationnelle n'a jamais guidé la marche du monde.

Les décisions des gouvernants ne sauraient satisfaire entièrement l'opinion. Elle réclame, en effet, le meilleur, alors que les gouvernants sont obligés de se contenter du possible.

Les faits visibles ont le plus souvent de profondes racines invisibles. C'est parce qu'on ne les perçoit pas que les véritables raisons des choses sont généralement méconnues.

Si la science arrivait à découvrir un thermomètre capable de mesurer exactement l'intensité des sentiments, des passions et des volontés, la conduite d'un individu dans une cir-

constance donnée serait aussi facile à calculer que la trajectoire d'une planète.

Les hommes seraient d'accord sur tous les sujets, si ces sujets n'avaient qu'une seule face, mais comme ils en ont beaucoup et que chacun n'est impressionné que par les côtés en rapport avec son tempérament, sa race et son éducation, l'accord devient impossible.

Il n'est d'éducation utile que celle cultivant les aptitudes spéciales à chaque élève. On peut alors lui demander tout ce qu'il peut donner sans s'exposer à exiger ce qu'il ne saurait donner.

L'intelligence ayant considérablement évolué dans le cours des âges, alors que les sentiments ont peu changé, il en résulte une discordance croissante entre la logique sentimentale qui détermine la conduite des hommes et la logique rationnelle qui cherche à les diriger, mais n'y réussit que rarement.

GUSTAVE LE BON.

LES BONNES PAGES
DES LIVRES NOUVEAUX

SAM

ou le Voyage dans l'optimiste Amérique

M. Pierre Daye, député de Bruxelles, attaché au cabinet du premier ministre de Belgique, vient de faire paraître un volume infiniment pittoresque sur l'Amérique : Sam. J'y ai goûté, entre d'autres plus sérieux, un chapitre charmant consacré à la femme américaine et surtout un autre, subtil et délicat, dédié à l'enfant...

Nous qui avons vu les Américains pendant leur séjour en France, savons de quelle tendresse ces bons géants entouraient les petits enfants de France... Ils ne résistaient jamais au plaisir de causer avec tous les bambins qu'ils apercevaient. L'enfant, en écoutant leur jargon, ouvrait des yeux étonnés ; mais, au bout de chacune des paroles, il rencontrait un si bon sourire, le large visage rose s'illuminait de tant de cordialité, qu'immédiatement la confiance naissait, la menotte se glissait dans la bonne main fraternelle ; on devenait une paire d'amis, et le plus enfant des deux n'était pas celui qu'on pense.

Dieu me garde d'insinuer que tout est mieux ailleurs que chez nous ; mais il est bon de regarder au dehors, pour voir ce qui s'y passe, comparer et retenir ce qui peut être profitable.

L'Américain, qui nous touche par son adoration pour les petits, est, en revanche, assez mal élevé, habitué à pratiquer ses aises, à ne se gêner pour personne, à mettre les pieds sur le premier fauteuil venu, à tirer sa « bouffarde » au nez de qui que ce soit ; mais il possède ce bien inestimable : la candide simplicité... Et l'état de joie qui lui est naturel, il le tient justement de la liberté dans laquelle s'écoula son enfance.

En lisant la page de M. Pierre Daye, on comprend comment l'enfant américain, promu à la dignité d'homme dès son plus jeune âge, tenu pour responsable de tous ses actes dont il a à supporter les conséquences, garde plus tard cette humeur solide, saine, équilibrée, qui le caractérise et le rapproche des petits enfants au cœur simple comme le sien.

Chez nous, les enfants ont plus de « civilité honnête et puérile ». Je n'ose pas dire qu'ils soient mieux élevés ; à mon avis, on ne fait pas suffisamment confiance à leur initiative. Ils ont autour d'eux un attirail de personnes attachées spécialement à retenir leurs gestes, à surprendre leurs intentions, à défendre tout ce qui est défendable, depuis le : « Ne parle pas si haut ! » jusqu'à : « Ne cours pas si fort !... » Le petit Français est accablé de règlements, il étouffe sous tous les petits despotismes qui le tiennent en esclavage. Il se défend par la ruse, la dissimulation, son cœur se complique ; ayant à se débrouiller à travers le réseau des professeurs, gouvernantes, institutrices qui le surveillent, il met son ingéniosité et son ardeur à se défendre d'eux et dépense plus de talent à désobéir qu'il n'en faudrait pour tranquillement faire ce que sa conscience de petit citoyen libre lui aurait ordonné.

Tout n'est pas à prendre, évidemment, dans l'éducation américaine ; cependant, dans cette façon de s'adresser directement à la loyauté de l'enfant, dans la liberté qu'on lui reconnaît de décider de ses actes, il y a une idée à retenir, et c'est pourquoi j'éprouve un plaisir particulier à mettre sous les yeux des mamans ce chapitre de Sam.

YVONNE SARCEY.



Petites Vies

LES AMÉRICAINS adorent les petits enfants. Je n'ai jamais vu nulle part témoigner aussi ouvertement, en tous lieux et en tout temps, un tel amour pour eux.

Les babies américains, gras, roses et robustes, méritent d'ailleurs cet amour, car ils sont charmants. On les entoure de mille soins, on les gâte, non, cependant, sans les élever avec une liberté qui ne paralyse en rien les ravissantes et spontanées manifestations de leur nature.

Les enfants de cinq à six ans sont de petites individualités importantes, d'une gravité exquise, qui, sans l'ombre de timidité, traitent les grandes personnes en vieux camarades et commencent déjà à avoir des opinions ingénues sur beaucoup de questions...

Petits garçons et petites filles, boys and girls, se ressemblent ; tous sont élevés de la même manière et souvent vêtus de semblable façon, car les petites filles portent, pour se livrer à leurs jeux, des culottes. Leurs cheveux sont coupés circulairement à la hauteur de la nuque, dégagant ainsi le cou svelte et les rendant drôles et délurées comme des pages ; devant, sur le front, ces cheveux sont taillés en frange plate et droite, toute unie. On n'aime pas, là-bas, le genre caniche : boucles, rubans, papillotes et accessoires ridicules et ennuyeux ne sont pas de mise. Les enfants sont cent fois plus charmants dans cette simplicité.

Ils ne sont entravés par rien ; ils n'ont pas de mamans grondeuses ou de gouvernantes grincheuses qui les rendent guindés et leur apprennent la timidité et la gaucherie, sous prétexte de leur inculquer les règles de la bonne éducation.

On n'aime pas non plus, chez l'oncle Sam, à troubler leurs petites âmes par de terribles contes, par des histoires de fantômes et de revenants, ni même par la pensée du diable qui mène en enfer les mauvais enfants.

On laisse aux petits leur conception naturelle de la vie, qui est encore toute rose et pleine de gaieté. On les entoure de ce qui peut leur réjouir. Les bébés des riches ont de belles nurseries claires, avec des images drôles, des costumes de couleur éclatante, des jouets innombrables et conçus dans une très amusante volonté d'humour.

Les bébés des pauvres sont moins pauvres que chez nous, grâce à des œuvres de charité nombreuses qui s'occupent d'eux, qui leur donnent du bon chocolat en hiver, de la glace en été, et qui les envoient aux champs, par des jours torrides, rire à la Nature et remplir leurs petits poumons de futurs citoyens d'air pur et d'atmosphère vivifiante ; les petits garçons dont les papas ne gagnent pas beaucoup d'argent ne sont pas traités en vauriens lorsqu'ils jouent dans les rues et dans les parcs ; les policemen ne leur inspirent pas de terreur et personne ne

voit de mal à les laisser, aux heures chaudes de l'été, gambader dans l'eau ruisselante des belles fontaines de pierre et de marbre qui ornent les quartiers aristocratiques. On leur donne avec sympathie et un peu d'attendrissement le nom amusant de Kiddies.

On n'apprend pas trop aux petits Américains à se taire de peur de dire des bêtises ou de faire du bruit. On les laisse librement s'aventurer dans les sentiers inexplorés de leurs nouvelles existences et l'on pense que l'école de l'expérience personnelle est la meilleure de toutes.

Ces petits êtres heureux peuvent questionner sur toutes choses et poser les interrogations les plus saugrenues ; on ne leur répond jamais : « Tais-toi, m'ennuies », ou bien : « Tais-toi, toutes tes questions me rompent la tête. » On tâche de leur expliquer ce qu'ils désirent comprendre.

On les fête. On les photographie. On en est fier de la plus jolie fierté qui soit. On a pour eux mille indulgences. On leur pardonne tout, avec attendrissement. Le monsieur aigri, qui n'aime pas les enfants (car ils font du tapage), n'existe pas en Amérique. Tout le monde nourrit pour ces petits dieux tyranniques et innocents une sympathie incommensurable qui se lit même dans les yeux des inconnus et dans leur façon de parler.

Le sentimentalisme de l'Américain se révèle entièrement dans cette adoration (qui n'est, je crois, aussi générale dans aucun autre pays du monde). De tout ce qu'on lui a raconté des Allemands pendant la guerre, rien ne l'a autant frappé que l'idée que des soldats auraient coupé la main à des petits, pendant l'invasion de la Belgique, et que les babies de France auraient déperlé à cause du manque de lait.

L'enfant américain est un être sacré ; c'est un petit homme déjà ; demain, il sera un soldat vaillant et solide, et un loyal citoyen. La petite fille deviendra sa compagne et la mère de ses enfants. Il faut tout faire pour que l'un et l'autre acquièrent à la perfection les qualités que ces beaux titres de soldat, de citoyen, de mère exigent. Ainsi le sentiment civique, qui est presque religieux aux Etats-Unis, rejoint et explique cet amour éclatant pour les fruits nouveaux de la race.

PIERRE DAYE.



LE FORGERON

Quand la forge du soir, à l'horizon, s'allume,
La nocturne fumée emplit l'espace bleu ;
Et le soufflet des bris mugissant dans la brume
Attise le brasier qui s'enfle peu à peu.

C'est l'heure grandiose où, selon la coutume,
S'ouvrent les ateliers au fond desquels se moult
Le bras puissant du soir qui bat la lune en feu
Sur la cime des monts dressés comme une enclume,

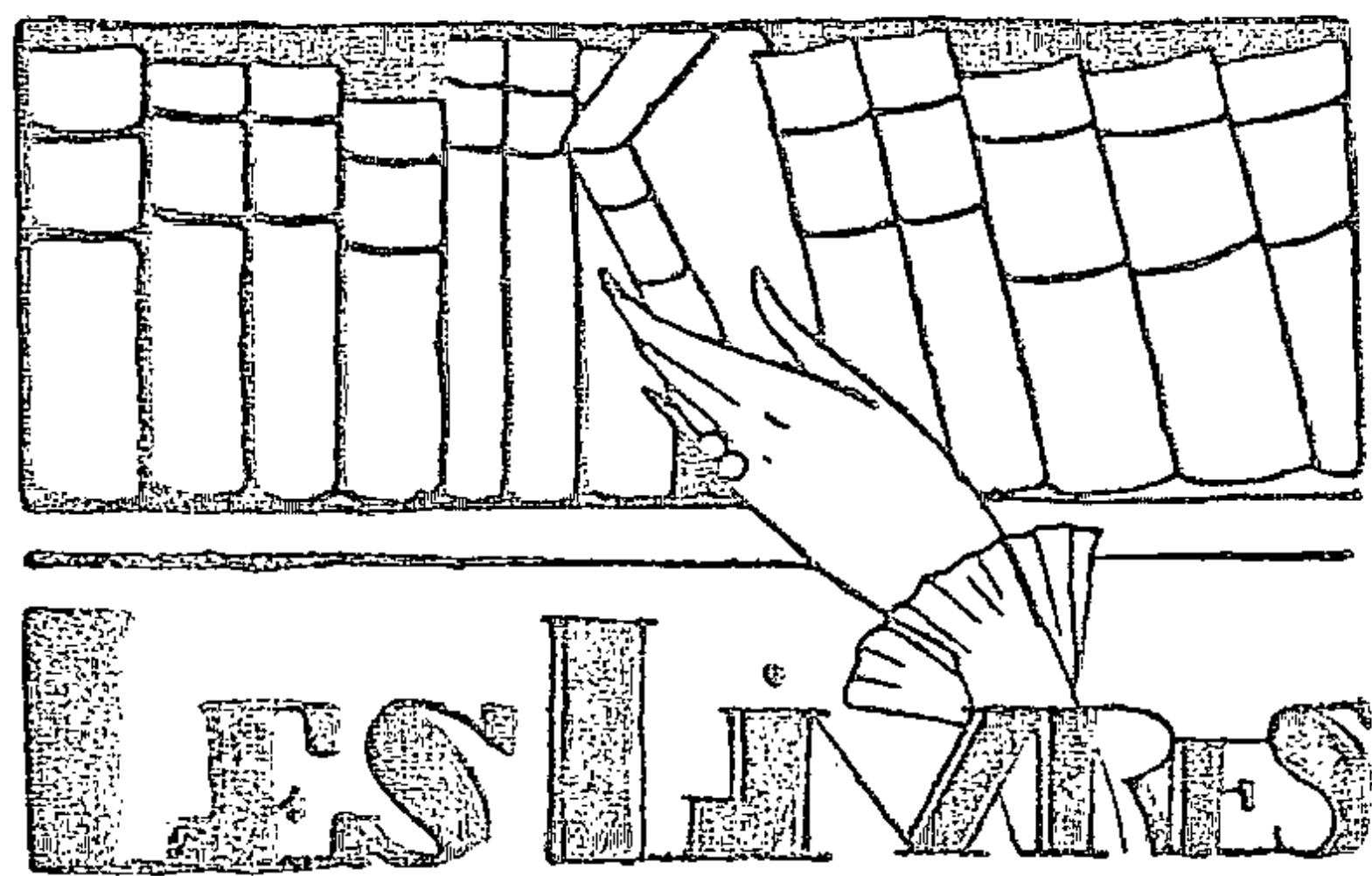
L'antique forgeron des astres vient encor
Façonner leur métal d'airain, d'argent ou d'or,
En l'infini labeur des œuvres immortelles.

Il frappe sans arrêt dans la chute du jour,
Où sous les coups précipités qui la martèlent,
La lune s'arrondit, et l'on voit tout autour

Les étoiles jaillir en gerbes d'étincelles.

ALBERT FLORY.





Alexandre Arnoux

La Nuit de Saint-Barnabé

(Albin Michel, éditeur)

M. ALEXANDRE ARNOUX s'est fait connaître d'abord par un petit roman d'une gracieuse fantaisie : *Abisag ou l'Eglise transportée par la Foi*. Son nouveau livre n'est pas moins agréable. Il est composé de quatre nouvelles, dont la première, qui est la plus longue, a donné son nom à l'ouvrage.

C'est l'histoire de deux enfants, Gnouf et Lou. Leurs parents habitent le même étage de la même maison, et, comme à chaque appartement s'ajoute la moitié du balcon, les enfants ne sont séparés que par la grille ornée d'un buisson de fer. Ce balcon est leur domaine. De là, la rue apparaît, étroite et profonde, comme une crevasse dans la ville. « Lou et Gnouf ne savent pas encore regarder un ensemble ; ils sont trop petits ; leur horizon n'a que de l'intensité et pas d'ouverture. Les choses entrent dans leurs âmes une à une, détail par détail... Leur ardeur à tout voir, à tout saisir, les emplit d'une sorte de désespoir, de curiosité et d'impatience, dont ils crient et qu'ils prennent eux-mêmes pour de la joie. »

Gnouf est le fils de M. Le Mignon, commis de ministère, ancien sous-officier à trente ans de campagne ; Lou est la fille d'une réfugiée qui a été prisonnière en Allemagne. Et ils ont sur ce balcon des aventures imaginaires, où l'on voit des Comanches sauvages et des bandits masqués, mais tout cela à la mode du jour, l'homme masqué passant dans son auto, en quatrième. « Ecoute, Lou, dit Gnouf, il a une mauvaise carburation ; les cônes d'embrayage grissent. » Il connaît encore les termes de course et le langage des boxeurs. On suce certaines sciences, dit M. Arnoux, avec le lait de son temps.

Or, Gnouf a un ami, courtaud, robuste, tavelé, diabolique, qui s'appelle le Rouget : fils d'un ravaudeur de bécanes qui a fait fortune pendant la guerre, métis de Picard et de Gascon. Naturellement, le Rouget déteste Lou, dont l'influence contrebat la sienne. Lou, de son côté, a percé à jour les hableries et vantardises du Rouget, et elle lui tend des pièges sournois. Le tableau de ces intrigues est plaisant. Dans ces cœurs enfantins, joue déjà toute la machinerie compliquée des sentiments humains, avec plus de vivacité, de promptitude aux impulsions et d'aisance aux

revirements. Et le livre amuse, qui montre ensemble les monstres modernes, avions ou automobiles, et les petites âmes éternelles qui viennent rôder alentour.

De combinaison en combinaison, il adient ceci, que le Rouget, hâbleur à son ordinaire, donne rendez-vous à Gnouf, à minuit, dans un coin impressionnant de Grenelle, à l'angle de la rue Croix-Nivert et du passage Dehaynin, devant le dépôt des omnibus. La lettre, sans ponctuation, porte ces avis effrayants : « On verra des choses plus terribles que les plus terribles j'y serai prends un browning si tu en as et des chargeurs sinon un coup de poing américain sinon un grand couteau sinon un petit sinon un os de mouton... » A l'heure dite, Gnouf se glisse hors de sa maison et va héroïquement au rendez-vous. Mais le Rouget ne vient pas ; et Lou, qui avait promis de l'accompagner, s'est tranquillement endormie. « Le Rouget ne viendra pas ; Lou dort. Le chef l'a trahi, la fille a faibli. Solitude, abandon, désespoir, enivrants comme la goutte de liqueur laissée par le père, au fond de sa tasse, le dimanche, et qu'on boit secrètement, la main sur le creux de l'estomac et l'œil aux aguets... »

Et c'est alors qu'il arrive une chose merveilleuse. Les portes du dépôt s'ouvrent, et un à un, vides, tous feux éteints, les autobus s'élancent dans Paris. Poussé par une force bizarre, l'enfant saute dans le dernier. Les soixante-dix-sept machines roulent en file indienne ; et tout à coup le chauffeur, s'étant retourné, regarde Gnouf fixement. Ce chauffeur « ne possède pas d'yeux, mais deux surfaces en losange faiblement lumineuses, sous la visière de la casquette. Son visage translucide est comme un gaz plein de parcelles de cuivre, de fer, de nickel, à la fois sombre et brillant, pailleté, comprimé dans une forme invisible ». C'est un de ces *Hommes Intermédiaires*, quelque chose comme une machine qui s'élève jusqu'à la vie, et qui s'évade du métal comme Adam sortit du limon. Il a une voix très basse, noyée de friture et crevée de trous. Il avertit le pauvre Gnouf que les autres Hommes Intermédiaires, qui conduisent les autres voitures, ont deviné sa présence, et qu'ils veulent l'écraser : cependant, il a pris Gnouf en amitié. Il réussit à le sauver. Et l'enfant se réveille le lendemain dans son lit.

Le livre est ainsi très adroitement calculé pour nous amener du début, où l'on voit des gamins de Paris comiquement fêrus de mécanique, jusqu'au dénouement, où cette mécanique s'anime fantastiquement. Le chant rythmé des Hommes Intermédiaires donne, je crois, le sens de l'ouvrage. Ce chant rituel dit :

« Les Hommes Intermédiaires sont issus de la force libre ; ils n'ont pas de corps ; leurs membres sont des lignes de force. Et la vitesse est leur sainteté. »

Il dit encore : « Les hommes ont inventé les machines et les machines ont mangé leur temps, leurs pensées, ont dévoré leurs âmes. Et vides maintenant de tout con-

tenu, ils ne forment plus que des ramas de matière pourrissable. Bientôt, il ne demeurera d'eux que leur puanteur. Et leur puanteur même s'évanouira, leur âme ayant été distillée et transmuée. »

Et voilà, en fin de compte, l'esprit du livre. A côté de l'humanité qui meurt de ce machinisme même qu'elle a inventé, surgit une race nouvelle, qui est la machine prenant une âme. Les autres nouvelles qui composent le livre sont dans le même esprit et achèvent d'en éclairer le sens. Tantôt ce sont des hommes happés par le Métro, hallucinés, fascinés par lui, et qui s'y fixent et qui ne peuvent plus le quitter. (C'est sans doute ainsi que certaines espèces naturelles changèrent d'habitat au cours des âges géologiques.) Tantôt ce sont les rails de la voie ferrée qui s'animent. « Sans doute, concède l'auteur, le système nerveux d'un rail est quelque chose d'humble et d'élémentaire. » C'est pourtant à la naissance de la vie et de la passion dans l'âme du rail U. Y. 261643 qu'il nous fait assister. Comme on peut le prévoir, il en résulte un déraillement.

HENRY BIDOU.



L'ARMISTICE

Voici la fin du beau poème lu à la Comédie-Française par M. Alexandre, à l'occasion de l'anniversaire de l'armistice :

*Et les cloches sonnent, sonnent partout,
Et le carillon court le guilledou
Des bourdons obèses ;
Et tous frémissant, dansant et chantant,
Se lutinant et s'enlaçant,
Avec du soleil dans le sang
Et des yeux de braise,
Les citadins, les villageois,
Tous faisant une unique voix,
Voix chevrotantes, voix chaudes, voix grêles,
Voix de trotteurs, de demoiselles,
Voix d'avocats et de maçons,
De frères filles, de mâles garçons,
Voix des angoisses amassées,
De mères et de fiancées,
Jettent vers le ciel et clament à Dieu
Ce cri fauve et religieux,
Ce cri des poitrines françaises,
Ce cri d'amour, ce cri de feu,
Cet hosanna prodigieux :
La Marseillaise !
C'est l'allégresse ! l'allégresse
Mais alors, pliant sur son seuil,
Douleur à la douleur vouée
Et d'après sanglots secouée,
Comme pour étreindre un cercueil
Convulsant ses bras de détresse,
Et seule, encluse dans son deuil
Une pauvre femme s'affaisse...*

*Silence ! Un moment,
C'estez, rires, baisers et jeux d'amante,
Dansees dont les couples s'enivrent.
Recueillez-vous, enchantement
Des mères dont les fils vont vivre !
Cloches, alanguissez vos sons,
Ne chantez plus ; pleurez, chaneons !
Agenouillez-vous, Marseillaises !
C'est l'allégresse !... l'allégresse !...*

ERNEST PRÉVOST.



L'ONCLE MAIZE

ROMAN INÉDIT (*)

XIX. — PETITS BLEUS

A PRÈS de vains efforts et maintes rédactions qui tendaient tour à tour à exposer les faits, ou simplement à demander la faveur d'une audience, le malheureux Nestor s'avisa d'une idée qu'il aurait pu avoir plus tôt :

— A quoi bon me presser ? Rachel n'a pas encore reçu notre pièce ; je n'aurai peut-être pas besoin d'écrire. Attendons demain.

Surseoir est doux : la décision de n'avoir pas à se décider comporte pour les lâches un soulagement exquis. Laissons venir les événements, qui portent conseil, comme les nuits !

— Et puis, quoi ? Si l'affaire ne s'arrange pas, si la vieille refuse son « autorisation », comme elle dit, j'en serai quitte pour m'excuser auprès d'Abeilles, et me dégager ; j'invoquerai des scrupules de conscience ; je dirai : « J'ai réfléchi ; signer l'œuvre d'un autre est un acte qui me répugne ; je te rends ta liberté. » Et voilà une chouette sortie. Je suis bien bête de me tracasser. Allons dormir.

Il y alla ; en songe, il vit la maison de Rachel, où la tragédienne écoutait, avec un ennui morne, le poème de Jérôme Abeilles, qu'elle finissait par refuser, et ce même Nestor, qui s'était tout à l'heure efforcé vers un but, éprouvait de l'échec plus de plaisir que de dépit, simplement parce que cette solution le débarrassait du souci de revoir la veuve épouvantable. Mais la veuve, à petits pas, rentrait... Le bruit trop connu de sa canne montait l'escalier, la porte s'ouvrait avec fracas.

Il se réveilla sous l'impression du cauchemar ; l'esprit vague encore, les mains jointes sous la nuque, il continua de rêver avec les yeux ouverts ; il regardait les choses...

Les choses étaient changées, autour de lui ; une atmosphère nouvelle les baignait ; sa chambre n'était plus sienne ; ses meubles redevenaient ceux de l'oncle Maize et protestaient, comme si les colères de la vieille Berthe eussent animé en eux des rancunes latentes ; deux chimères, sous une table, jasaient sournoisement, au souvenir des insultes : « Filou... Escroc... Plagiaire... » Qu'avait-elle dit, que n'avait-elle pas dit ? Les propos qu'elle a tenus ici, elles les tiendrait ailleurs, le jour où bon lui semblerait. Ce que les meubles répétaient maintenant, tout Paris le répéterait plus tard, peut-être. Et pourquoi pas ? Il suffirait que cette femme en eût le caprice. Elle a promis le contraire ? Mensonge ! Elle mentait ! Et même, en admettant qu'elle n'eût pas menti, ne suffirait-il pas de l'irriter, si peu que ce fût, par

une désobéissance, pour qu'elle sacrifiât, sans pitié, avec joie, un pauvre diable qu'elle exècre ?

— Car elle m'exècre ! Elle a des armes que je ne connais pas et qu'elle me cache, comme sa haine.

Il avait moins perçu cette haine, la veille, en présence de l'adversaire. Sans doute alors n'éprouvait-il que le pénible affolement du faible qui se débat encore, et qui voit mal. Depuis qu'il devisait tout seul, et qu'il discernait mieux, la domination de l'absente se caractérisait davantage. La lutte était finie, et avec elle la distraction que comporte la bataille ; le vainqueur avait disparu, et avec lui l'espoir d'un accommodement meilleur. Précisément parce que la veuve n'était plus ici, il semblait qu'elle y fût, au contraire, installée d'une façon plus despotique et plus durable. Nestor eut la sensation d'un mur autour de sa vie, d'une force occulte qui l'environnait, d'une prison idéale où des mains trop puissantes venaient de l'enfermer.

— Comment sortir de là ?

Des menaces grouillaient au fond de l'avenir, et leur imprécision les rendait plus troublantes ; des conséquences de son acte, toutes différentes de celles qu'il avait prévues, se révélaient à lui, possibles et presque inévitables.

— Je me suis fourré dans un joli guépier.

Il conçut que peut-être il était coupable, non pas d'une déloyauté, mais d'une imprévoyance : dans le souci d'échapper aux complications imminentes, une aube de regret se faisait jour en lui, avec un désir de recul, et si, dans cet instant, on lui eût proposé d'abolir ses décisions antérieures, de renoncer à ses triomphes et de retourner en arrière, à Bormes, de revenir au moment où il avait organisé sa gloire et de supprimer tout, de renoncer à tout, il aurait accepté. Cette lâcheté devant les résultats d'une action déshonnête, quand ils font mine de tourner mal, n'est-elle pas une forme du repentir, et sans doute la plus fréquente, un remords à l'usage des consciences pauvres ? Chacun a les remords qu'il peut...

— Ma parole, cette vieille loufoque me rend loufoque aussi !

Il sauta du lit et s'habilla en hâte ; il courut chez Abeilles. Il le trouva, chantant dans un tiroir au fond duquel il cherchait sa meilleure chemise.

— Ah ! mon vieux, je n'ai pas dormi ! Ma pièce jouée ! Ma première pièce en répétitions !

— En lecture, tout au moins.

— Si mon drame est lu, il est reçu ! Ah ! mon vieux !... Ah ! mon vieux !

Jérôme trépignait de bonheur, mais Nestor demeurait piteux.

— Tu n'as pas l'air content ?

— Si.

— Tu as bon espoir ?

— Oui.

— Eh bien ?

— Qu'est-ce que tu veux ?... Un scrupule, que sais-je ? Je peux te l'avouer : ça me chiffonne un peu, cette idée de signer une œuvre que je n'ai pas faite.

— Alors, ne signe pas.

La réplique avait jailli trop vite ; Nestor la reçut mal. Mécontent de lui-même et enclin, par ce fait, à juger désavantageusement les autres hommes, il enregistra la réponse de son ami comme une manifestation de l'ingratitude humaine. Celui-là aussi s'apprêtait à trahir ! Un garçon qui lui devait tout, un besogneux qu'il tirait du néant, à l'heure même de son sauvetage osait lui proposer la rupture de leur pacte et l'abandon de ses droits les plus légitimes ! Sur qui compter, alors ? Tout n'est donc qu'embûches et perfidie ? Rien n'est solide, rien n'est loyal, les pièges sont partout ! Ah ! fi !

Il concluait :

— Ne vais-je pas encore me compromettre dans une fichue aventure ? Et pour qui, juste ciel !

Un fiacre les emporta vers l'hôtel de la tragédienne ; Abeilles parlait beaucoup ; Malivent ne répondait guère ; il regardait les passants et ne les voyait point. Il présenta son ami, d'une voix peu encourageante ; durant le repas, son attitude fut celle d'un auteur dont la pièce va être refusée.

— Ah ! dieux ! disait Rachel, quelle nature impressionnable et quelle méfiance de soi ! Voilà le critérium du véritable artiste : ne jamais être sûr de ce que l'on a fait ! Mais je suis sûre, moi !

Elle ne l'était pas du tout ; elle n'avait pas confiance ; la contagion du malaise la gagnait peu à peu. Lorsque Malivent déclina l'honneur de lire le poème, pour en laisser le soin à son confrère, et lorsqu'on s'installa dans le boudoir, elle sur un divan, Nestor dans un fauteuil, Abeilles devant un guéridon, la bienfaitrice des poètes avait déjà la certitude d'un sommeil intérieur qui durerait cent cinquante minutes, coupées d'entr'actes.

Elle s'ennuya moins, cependant, qu'elle n'avait prévu : le drame comportait des longueurs avec des beautés ; des coupures s'imposaient, mais l'ensemble pouvait être bon, quoiqu'un peu gris, sans doute, avec des violences subites qui étonnaient ou détonnaient. Le cinquième acte s'acheva.

— Admirable ! Superbe ! J'en ai des larmes, vous voyez !

Elle pleurait, en effet, tout en songeant que la couturière l'attendait à cinq heures ; elle embrassa les deux poètes, dont les joues furent mouillées de pleurs raciniens ; Jérôme Abeilles reçut cette rosée comme un baptême de la gloire.

— Cela vous plaît ? fit-il.

— M'enchanté, me ravit ! Un pur délice !

— Et... vous recevrez... la pièce ?

— Si je la reçois ? Comment pouvez-vous poser la question ? D'abord, une pièce de Nestor Malivent est reçue d'avance : il le sait. Vous êtes exquis, tous les deux. Laissez le manuscrit, que je le relise, tout à l'aise, pour ma joie, que je m'en pénètre.

— Et vous jouerez... quand ?

(*) Copyright by Edmond Haraucourt, 1921. Voir *Les Annales* depuis le 11 septembre 1921.

— Dès l'ouverture de la saison prochaine. Nous changerons le titre, n'est-ce pas? Le titre ne vaut rien... Et puis, quelques coupures, je crois... A la rentrée, je vous jure!

Quand ils furent dehors, Jérôme Abeilles exultait.

— Hein? dit-il. C'est dans le sac!

— Ou dans le lac.

— Quoi? Tu n'as pas confiance?

— Euh! euh!...

— Oh! dit Abeilles, si tu crois qu'elle peut nous lâcher, moi je ne la lâche plus.

Il alla sur les boulevards promener son jeune triomphe, tandis que Malivent, de plus en plus morose, le quittait pour entrer dans un bureau du télégraphe :

« Madame veuve Brissot, 12, avenue du Coq. — Madame, j'ai absolument besoin de vous voir; je vous supplie de m'accorder quelques minutes d'entretien. Agréez l'hommage de tout mon respect. — NESTOR MALIVENT. »

En rentrant, à minuit, il trouva un pneumatique :

« Inutile. Publiez le recueil de vers. Salutations. — VEUVE BRISSOT. »

La réponse ne le surprit guère; il l'avait prévue, sans se l'avouer. Il se contenta de murmurer :

— Oh! le pétrin, mon Dieu!

Il ne trouvait même plus en lui le courage de maudire son tyran. Il s'assit à sa table, comme la veille, mais avec la conviction de remplir un devoir inutile et de se dépenser en efforts qui n'aboutiraient point. Péniblement il élaborait une longue lettre à l'intention de la vieille dame; il exposait qu'autrefois, en collaboration avec un camarade, il avait écrit une pièce, et que, maintenant, leur œuvre était reçue, et que la carrière de son ami dépendait de cette entreprise, et qu'il n'avait pas le droit de désertier à l'heure de la bataille. Dans sa détresse, il trouva des mots touchants, qui se mêlaient aux mensonges, et qui prêtaient à l'ensemble de l'épître un caractère presque émouvant, très persuasif; du moins, il en jugea ainsi à la lecture de son factum, et il se coucha sur un espoir. Il dormit mieux et se réveilla tard. Il relut sa lettre et la déclara excellente.

— La vieille ne peut pas refuser. Elle serait un monstre, si elle refusait. Briser la carrière d'un pauvre bougre, étranger à nos affaires? Elle ne peut pas! Elle en aura peut-être envie, mais elle ne peut pas.

Si réconforté qu'il fût par le bon effet de sa prose, il appréhendait encore la solitude; un peu de secours lui était nécessaire : pour se frotter à une joie, il résolut de déjeuner avec son collaborateur. Il le retrouva à la crémérie Polydore, où, l'on mange pour vingt-deux sous. Jérôme rayonnait; il montra sur sa table, à gauche de l'assiette, un exemplaire du *Figaro* ouvert à la page des annonces théâtrales. Nestor lut avec épouvante :

« Grand émoi chez Rachel Abram! Hier, deux jeunes poètes, dont un déjà célèbre, présentaient à l'illustre tragédienne un drame en vers qu'ils ont écrit en collaboration; la pièce a été reçue d'enthousiasme et sera jouée dès l'ouverture de la saison prochaine. Le titre? On ne le proclame pas encore. Mais on peut d'ores et déjà chuchoter les noms des heureux auteurs : Nestor Malivent et Jérôme Abeilles. »

Le neveu de Guillaume Maize laissa re-

tomber sur le marbre ses pauvres mains et le journal; tout doucement, avec une voix d'enfant malade, il murmurait le monosyllabe que Cambronne jeta, d'un ton plus héroïque, aux canons anglais de Waterloo.

— Qu'est-ce qui te prend? fit Abeilles.

— Oh! la gaffe, mon vieux... C'est de toi, cet entrefilet?

— Oui.

— La gaffe!

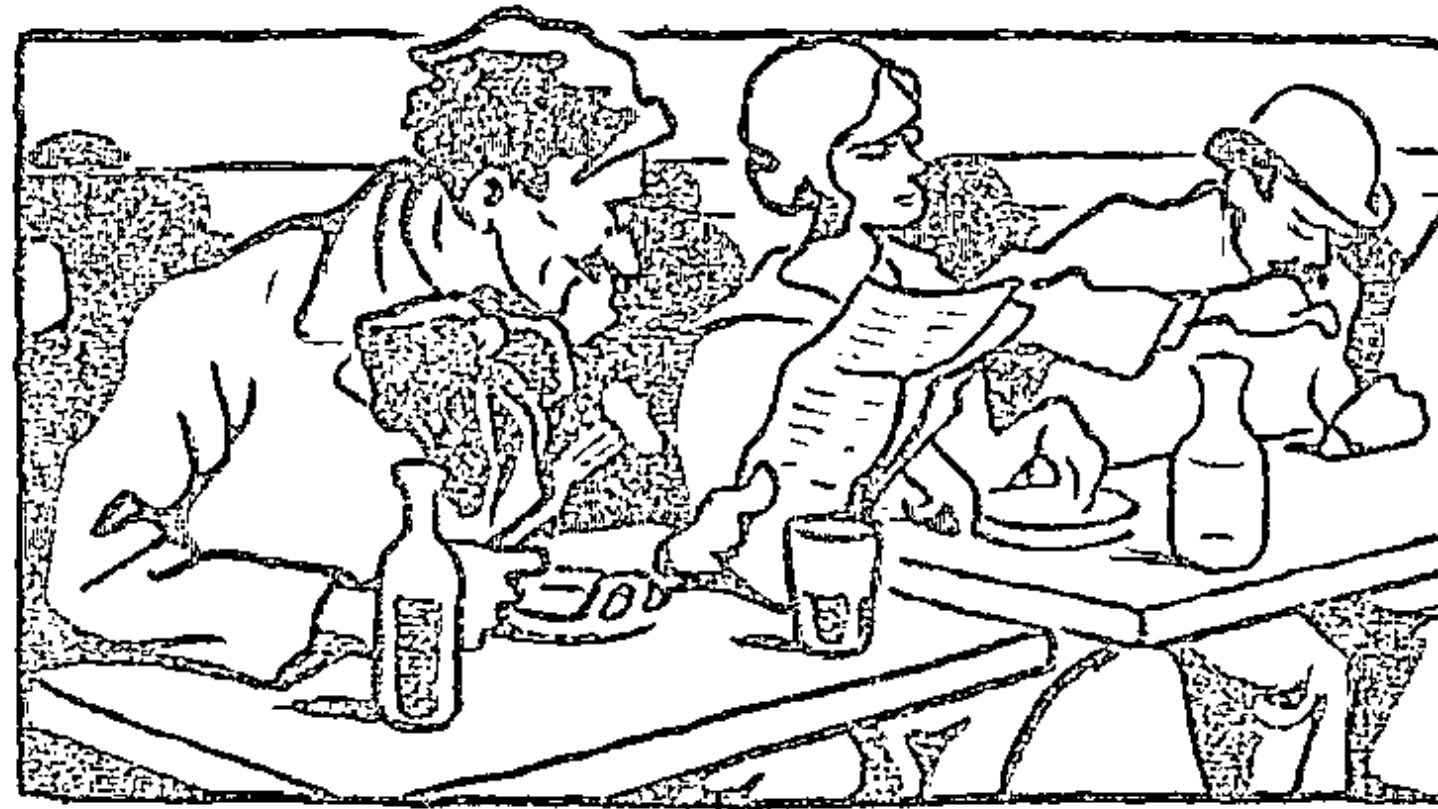
— Pourquoi? Tu suspectais l'enthousiasme de Rachel; je ne sais à quel titre, d'ailleurs, car elle était très emballée. Elle a pleuré, elle a pris des engagements. Si elle venait à changer d'avis, la voilà emprisonnée; il n'y a pas de gaffe, au contraire.

— Il y en a une, énorme! Tu ne la vois pas, mais il y en a une. Et d'abord, tu n'avais pas le droit!

— Pas le droit? Elle est raide!

— Parfaitement! Fallait attendre, fallait me consulter, surtout.

— Tu en as de bonnes. Je t'ai consulté, pour faire la pièce?



Il le retrouva à la crémérie Polydore.

L'ingratitude humaine s'affirmait, cette fois, indéniable et cynique. Nestor partit sans déjeuner.

— Si la vieille a lu *Le Figaro*, qu'est-ce que je vais prendre? Oh! le pétrin...

Que sa lettre arrivât bien vite, c'était l'unique espoir : il la transforma en pneumatique. Puis, il entra dans une taverne pour manger; mais, en mâchant son pain et sa choucroute, il pensait aux conventions violées, à la veuve en fureur, aux gestes qu'elle allait pouvoir faire.

— Quarante heures après notre pacte, c'est moi qui le romps publiquement, sans crier gare, et je l'en informe par la voie de la presse; elle croira que je me paie sa tête, et elle voudra se payer la mienne. Oh! le pétrin!

Il avait envie de se cacher : il s'achemina vers son logis.

— Dans une heure, elle aura ma lettre.

Un petit bleu l'attendait chez le concierge.

— Déjà!

L'autographe n'était que de Rachel :

« Mon poète aimé, j'ai relu la pièce, cette nuit. Je suis ravie. Le reporter a dit vrai : sans faute, à la saison prochaine. »

Mais, dans le même instant, un télégraphiste surgit, porteur d'un second pli, sur lequel l'écriture de la veuve s'étalait en vigueur. L'enveloppe mauve ne contenait que la coupure du *Figaro*, accompagnée de deux lignes en marge du journal :

« Absolument interdit par Guillaume Maize, sous peine de révélation immédiate. »

La menace n'était même pas signée.

— Oh! le pétrin...

Son marasme dura des heures. Il n'en sortait que pour pester contre la vieille qui torture les gens, contre Abeilles qui est ingrat, contre Rachel Abram qui a provoqué tout le mal par ses insistances à réclamer une pièce; après chaque colère, il retombait dans l'atonie, et il marchait sans but, mû par le besoin d'être ailleurs. Il se trouva ainsi devant la Madeleine.

Soudain, pendant qu'il regardait l'horloge, une décision fut prise, brusque et improvisée, uniquement inspirée par la position des aiguilles sur le cadran :

— A cette heure-ci, Rachel prend le thé.

Il héla un fiacre. Chemin faisant, il combina son discours.

— Je tiens la bonne voie!

La tragédienne, par bonheur, était seule. Dès qu'elle le vit :

— Vous avez reçu mon petit bleu?

— C'est lui qui m'amène; d'abord pour un remerciement, et puis...

— Et puis?

Il hésitait; elle souriait.

— Chère grande amie, je suis honteux, confus...

— Si vous ne l'êtes pas, vous en avez bien l'air.

— Très confus... Ai-je besoin de vous dire que je demeure complètement étranger à l'indiscrète publication du *Figaro*.

— Indiscrète, chéri? Pourquoi donc?

— Cet empressement à lancer une nouvelle, sans votre assentiment, je vous l'avouerai, m'a choqué. J'estime qu'on vous doit plus d'égards; il aurait fallu tout au moins demander votre avis préalable... Si, si! Je n'aime pas ces façons d'engager les gens malgré eux. Envers vous, envers moi, le procédé est inconvenant. Je ne l'ai pas caché à mon collaborateur.

Un peu étonnée de découvrir en lui des scrupules dont elle ne le croyait pas tourmenté, elle se tint sur la réserve, et laissa venir. Il reprenait :

— Je sais qu'il y a des circonstances atténuantes. Ce pauvre Abeilles n'est pas heureux; il est pressé, mais trop pressé. Parce qu'il tient une aubaine, vous comprenez, il craint qu'elle lui échappe... Si! Si!

— Je ne proteste pas. Continuez.

Ce sourire persistant de la grande actrice le gênait; son discours sortait mal.

— Eh bien! voilà... Il faut que je vous dise... Malgré l'envie qu'il a d'aboutir au plus vite, et malgré le culte qu'il professe pour son talent... Car il est vaniteux, madame, oh! vaniteux!

— Vous m'amusez.

— Malgré tout ça, il a dû sentir, il n'a pas pu manquer de sentir, peut-être moins nettement que moi...

— Quoi donc?

— Que votre admiration pour notre drame était...

— Dites.

— Mitigée.

— Quelle erreur! Quelle horreur!

— Si fait, madame! J'observais, moi, pendant qu'il lisait. J'essayais de voir clair, d'apprécier..., de juger..., de connaître votre impression, d'abord, et aussi la valeur de notre pièce, sa valeur réelle, ce que... Bref, à l'entendre tout entière, d'un coup, à la voir défiler sous le regard de votre œil clair, je me suis bien rendu compte, j'ai vu les défauts. Ça ne vaut rien.

— Oh!

— Rien ! ou si peu ! Aimable, à la rigueur... Ou honorable... Enfin, des longueurs, des lourdeurs...

— Le mot est trop sévère.

— Et trop juste ! J'ai si bien senti ça !... Mieux que moi vous savez que des morceaux ne passeront pas la rampe.

— Certains passages, en effet...

— Le deux tomberait à plat... A plat, madame ! Je vois le baisser du rideau. Un four !

— Vous exagérez.

— C'est une machine à revoir. Le fruit n'est pas mûr.

Au fond, la tragédienne était plutôt contente, car l'œuvre lui plaisait, en tant que poème, mais lui semblait vouée à un succès douteux.

— Alors, chéri ? Vous préférez la reprendre, la travailler encore ?

— J'aimerais mieux !

— Je suis sûre qu'elle y gagnera. Mais je ne me dédis de rien. La pièce est acceptée.

Elle restitua le manuscrit.

Il le reçut comme un prisonnier recevrait les clés de sa prison. Ses doigts, pour le saisir, s'armaient de griffes. Mais il cachait sa joie.

— Seulement, voilà, madame...

— Quoi donc, encore ?

— Vous comprenez... Il ne faudrait pas que mon ami pût m'accuser d'avoir mal défendu sa cause, notre cause... Comme je vous le disais, il est obscur, il est pressé, il a besoin... Il m'en voudrait.

— Si je le vois, je lui dirai, ce qui d'ailleurs est vrai, que la pièce a besoin de retouches.

— Parfait !

Un baisemain, et le jeune Malivent était dehors, les poches alourdies d'un demi-kilo de papier, et la conscience allégée par sa trahison.

— Ohé, ohé ! Libéré !

Il ne voyait ni la boue de neige fondue, ni le ciel jaune, ni Abeilles affamé pour un an de plus : son ravissement illuminait l'hiver.

— Tout s'arrange.

De nouveau, il entra dans un bureau de poste, pour expédier un petit bleu qui clôturerait la série :

« Cher ami, un contretemps. Rachel Abram exige des corrections. Elle m'a rendu le manuscrit. Désolé.

» N. M. »

XX. — PÈLERINAGE

ELLE guette.

La double veuve venait décidément d'entrer dans une période nouvelle de sa vie, troisième phase, qui serait la résultante des deux autres. A vrai dire, le commencement de cette évolution remontait au jour où dame Berthe avait tout à coup deviné le secret de Nestor et pénétré sa perfidie ; mais la transformation ne fut complète en elle qu'à dater de son entrevue avec le neveu de Guillaume. Dès lors, le changement était radical. La même femme chez qui l'amour avait jadis suscité les exaltations d'un mysticisme ardent et qui, sans emploi de ses forces pendant un quart de siècle, les avait concentrées dans une tension intérieure, allait maintenant les extérioriser ; n'ayant su jusqu'alors regarder qu'en elle-même, dorénavant elle ne regarderait plus qu'aux alentours ; de négative, elle devenait

positive : celle dont on disait, dès son adolescence, qu'elle tenait à la fois d'une clarisse et d'un avoué, celle qui, jusqu'à présent, s'était retranchée en bordure du monde, entraît dehors ; née combative, et n'ayant jamais daigné combattre, par orgueil, par mépris des gens, par dédain des contingences, elle se jetait dans l'action avec toute la vigueur de ses énergies vierges, avec toute la frénésie de sa nature excessive.

En ce rôle imprévu, elle rencontra, dès le premier instant, des satisfactions qu'elle n'eût pas espérées, mais dont elle ne s'étonnait point. L'intérêt qu'elle prenait à la lutte et la volupté spéciale qu'elle en tirait déjà, elle les attribuait de bonne foi à la haute valeur du but qu'elle prétendait atteindre ; mais en cela elle s'illusionnait un peu, et bientôt elle allait se passionner pour le jeu même de la bataille, en raison des difficultés, qui étaient grandes.

M^{me} Brissot se trouvait, en effet, beaucoup moins armée qu'elle ne le donnait à croire ; mais elle restait seule à connaître la faiblesse de ses armes, et c'était là sa force. Elle avait



De nouveau, il entra dans un bureau de poste...

su inculquer à l'adversaire l'illusion d'un danger, qu'il s'agissait maintenant de rendre réel, grâce au concours de celui qu'elle voulait abattre ; impuissante à le réduire par ses seules ressources, elle n'y réussirait qu'en faisant de lui son collaborateur dans cette tâche ; les preuves décisives qui manquaient, c'est lui qui devait les fournir, tandis qu'elle lui suggérerait, petit à petit, l'envie et le moyen de les créer lui-même.

En ce duel d'astuce, Nestor n'était point de taille à lutter ; elle s'en était convaincue dès leur première rencontre : ce choc initial lui avait, d'ailleurs, procuré une double victoire, puisqu'elle avait arraché des aveux et laissé de l'épouvante. En quittant l'adversaire, et dans l'escalier même, elle s'étonnait de la facilité qu'elle avait eue à vaincre. Ce petit sot, vraiment, se montrait sans défense et niais à faire pitié ; elle le mènerait à sa guise ; elle le tenait par les épaules et n'aurait plus qu'à le pousser à sa perte, tout doucement ; il suffirait de l'aider un peu, en le soutenant, en le guidant, comme un bambin auquel on apprend à marcher et dont les jambes en cercle oscillent à chaque pas, mais qui avance tout de même.

M^{me} Berthe rentra chez elle bien heureuse ; elle déposa sa canne, s'assit dans son fauteuil et frotta l'une dans l'autre ses mains sèches aux veines saillantes. Jamais elle n'avait connu un tel contentement, depuis l'âge de ses amours. Un désir, une ambition, un but, un espoir, toutes ces belles et bonnes choses qui vivaient et auxquelles elle avait si délibérément renoncé pour toujours, à l'époque de son premier veuvage, ressuscitaient en elle avec une jeunesse alerte. Son plan de bataille allait s'organiser : elle voyait devant elle un échiquier dont elle saurait déplacer les pions, à sa guise.

— Echec au roi !

Roi dérisoire, qu'elle acculerait dans son coin, le fou vêtu des ornements royaux !

— Je t'aurai, mon petit, je te tiens...

Néanmoins, et pour acharnée qu'elle fût à la ruine de ce garçon, elle ne le détestait pas, au sens propre du mot : elle n'avait eu contre lui de véritable haine que durant les premières journées, au moment où elle découvrait le plagiat et en reconstituait l'histoire. Alors, il lui était malaisé de séparer le criminel du crime, et elle les confondait dans son indignation ; mais assez vite le fait se dégagait de son auteur, parce que le fait importait seul et que l'homme était négligeable. Elle poursuivait la réparation du préjudice et nullement la vengeance. Ce qu'il s'agissait d'obtenir, c'était la restitution à Guillaume des œuvres de Guillaume ; quant au châtimement de l'imposteur, il se produirait tout simplement, au cours de la bagarre et comme un incident médiocre, comme une conséquence secondaire, nécessitée par la marche des faits plutôt que souhaitable en soi. Il fallait que le coupable tombât, mais en sa qualité d'obstacle et non de malfaiteur. Les yeux uniquement fixés sur lui et attentive désormais à ses moindres mouvements, elle ne le voyait cependant presque pas, tant il existait peu : derrière lui, à travers lui, c'est Guillaume qu'elle cherchait ; le plagiaire n'avait que tout juste la valeur d'un écran de gaze transparente dressé devant la figure du mort et qu'elle devait supprimer ; en réalité, elle ne le haïssait guère plus qu'on ne déteste un meuble au moment de le déplacer, ou un mur qu'on va faire abattre.

Il avait mal agi ? Mon Dieu ! oui. Mais cette question pouvait toucher les moralistes, les juges, les commissaires de police, les journaux et les gens de lettres, — pas elle ! Qu'il eût commis, aux regards du monde, un délit ou une félonie, elle n'en avait cure, puisqu'elle ne s'intéressait ni à lui ni au monde. Pour un peu, elle inclinait même à considérer qu'en somme il n'a pas si mal fait, car, à tout prendre, les choses heureuses qui vont arriver ne sont devenues possibles que grâce à lui et à son crime ; il est le moyen, l'instrument méprisable et indispensable, le mal qui procure le bien : et M^{me} Berthe n'était pas très loin de penser à la manière des Caïnistes, qui bénissent et sanctifient Judas, sans la trahison duquel la rédemption des hommes n'aurait pas pu être obtenue.

En revanche, si M. Malivent n'excitait point sa haine, pas davantage il ne lui inspirait de pitié ; elle travaillait à le sacrifier avec une totale indifférence pour sa personne ; quand elle songeait au jour où la gloire de son poète s'édifierait sur la ruine du fantoche, elle souriait de tendresse à la vision de Guillaume ressuscité, par-dessus l'agonie de Nestor, sans la voir.

L'ennui serait d'attendre : le rôle de M^{me} Brissot ne devait plus être, pendant des mois et des mois, que de simple expectative ; la durée plus ou moins longue dépendrait du plus ou moins de hâte que l'autre mettrait à se perdre. Avidé d'agir et d'aller de l'avant, elle brûlait les étapes, mais par la pensée seulement.

— Patience...

Elle en avait, elle en aurait : patience impatiente, certes, mais capable, comme celle du chat à l'affût, d'immobiliser en statue un être tout secoué de frémissements intérieurs, qui guette. Par avance, elle trouvait le temps interminable ; mais autant qu'il faudrait elle demeurerait là, sans bouger : elle se sentait de force

attendre toujours, et elle aurait souhaité que le dénouement vint tout de suite.

— Va donc! Remue-toi!

Aussi éprouva-t-elle une délicieuse surprise quand elle reçut, dès le lendemain de leur entrevue, un pneumatique de Nestor; tout comme lui, en déchirant l'enveloppe, elle disait :

— Déjà!

Il demandait un rendez-vous; elle répondit par une fin de non-recevoir.

— Enferme-toi...

Vingt-quatre heures plus tard, l'audacieux *Figaro* mentionnait la lecture d'une pièce reçue par Rachel; incontinent, elle lança son veto : « Interdit par Guillaume Maize. »

— Il va plus vite que je n'aurais pensé...

Dans la journée même, la lettre de supplication arrivait.

— Il s'affole.

Elle estima que le silence, mieux encore que toute formule de refus, lui prêterait un air irréductible; elle se tut et attendit.

Plus rien ne venait. Elle continua d'observer les journaux; ils ne parlaient plus ni de

Bormes, toutes les heures de cet exil, tous les émois de cette âme si chère, et ses frissons, ceux qui émanent de la nature ambiante et ceux qui s'éveillent au tréfonds de la conscience, tout était là, rassemblé, condensé, vivace, et tout vibrail au toucher tremblant des vieux doigts qui se posaient sur les feuilles comme un vol d'oiseaux.

Les pages, en tournant, rendaient un bruit d'ailes; le livre était toujours tiède, parce que sans cesse, aux survivances du bien-aimé qui étaient là encloses, la survivante apportait l'indéfinie caresse de ses mains, et que ces deux chaleurs, si proches de s'éteindre, se ravivaient l'une par l'autre en s'unissant dans un perpétuel hyménée.

M^{me} Brissot n'y tint plus : elle décida de passer son hiver à Bormes. Mieux que partout ailleurs, là, elle pourrait lire les poèmes dans l'atmosphère et dans le cadre où ils étaient nés. Elle fit ce pèlerinage. Elle revit la tombe, encadrée de jeunes tamaris, et aussi la maison, qu'elle obtint l'autorisation de visiter à nouveau, et les sites d'alentour : elle reconnaissait, au passage, les endroits où sûrement Guillaume s'était arrêté maintes fois devant un horizon plus large, et elle s'y arrêta pour penser comme lui. Elle entra en relations avec quelques personnes que le notaire indiquait comme susceptibles de la renseigner sur les habitudes du défunt; la vieille bonne n'avait pas quitté le pays, et M^{me} Brissot la prit à gages, uniquement pour s'entretenir deux heures par jour avec elle. Trois fois la semaine, régulièrement, elle se rendait au cimetière, pour prier ou se recueillir; et là, devant le petit tertre à peine bossué, elle répétait :

— Patience.

En même temps, elle s'instruisait. Certaines pièces du recueil l'avaient surprise quelque peu, par l'âpreté des idées ou des mots, qui ne ressemblaient pas au Guillaume de sa jeunesse; elle apprenait ici à en saisir le sens exact, les causes, la portée. Entre cette maison et cette tombe, parmi ces gens qui avaient été, durant un quart de siècle, les comparses d'un drame moral, elle concevait que, pour juger une entité humaine et ses évolutions, il ne suffit pas d'en connaître les origines; et véritablement, de son poète aimé, savait-elle rien de plus? Pendant vingt-sept années consécutives, elle avait tout ignoré de lui.

— Quoi d'étonnant si la durée, l'isolement, la maladie, ont modifié un être impressionnable? A la longue, le pauvre Guillaume n'aurait-il pas dû s'aigrir?

Les informations qu'elle recueillait de-ci et de-là confirmèrent cette pénible hypothèse. Grâce à ces références, et guidée par les intuitions de l'amour, elle arrivait à reconstituer logiquement l'histoire complète de cet esprit; du même coup, elle en tirait un commentaire de ses ouvrages. Bientôt, elle prit des notes. Et ainsi, peu à peu, l'idée germa en elle d'écrire ou de faire écrire un livre exactement documenté, et dont la publication lui semblait à la fois utile et nécessaire : *Guillaume Maize, sa Vie et son Œuvre*.

Car il ne suffisait plus, maintenant, de supprimer l'encombrante personnalité du sieur Malivent; d'autres rectifications s'imposaient, pour détruire d'autres erreurs.

En effet, les critiques, évidemment trompés par l'interposition de Nestor, et par son âge, avaient émis, sur le dernier recueil de vers, des jugements que M^{me} Berthe tenait pour mal fondés, et sujets à révision. Presque unanimes à louer la noblesse et la beauté de l'ouvrage, ainsi que la constante homogénéité de sa phi-

losophie, ils avaient, cependant, formulé des réserves, et parfois quelques ironies, relatives à un pessimisme que ne justifiait pas la rapide fortune de ce triomphateur : une suspicion sur la sincérité de l'auteur résultait de cette anomalie entre les succès de sa carrière et les désenchantements de son esprit. Nestor avait, en outre, suscité bien des envieux et sa figure antipathique lui valait des hostilités. Rien ne subsisterait de ces légitimes réticences lorsqu'il s'agirait, non plus d'un jeune homme trop heureux, mais d'un exilé, victime de l'iniquité sociale, — et d'un mort, qui a cessé d'être gênant pour ses contemporains.

M^{me} Brissot disait :

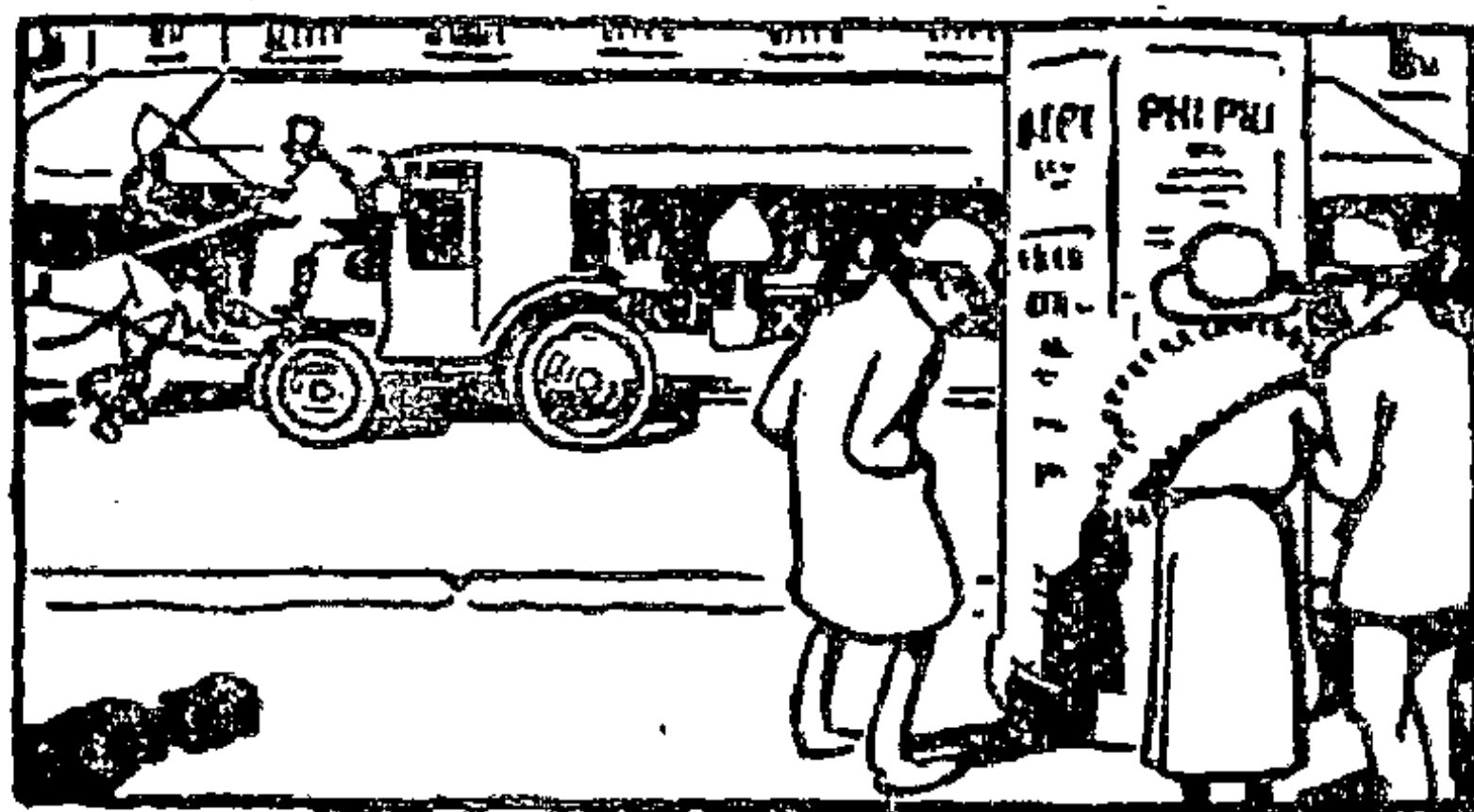
— Nous remettons les choses au point.

Donc, elle s'y préparait, en attendant l'heure finale.

Un matin, vers le milieu de janvier, elle rencontra M^e Boudoufe.

— Avez-vous vu, madame, que le neveu de M. Maize vient d'être décoré?

Elle eut d'abord un sursaut de révolte; puis, elle sourit. Il ne lui déplaisait pas qu'une so-



Les théâtres annoncèrent leur réouverture.

Nestor Malivent, ni de Jérôme Abeilles. Rachel Abram avait dit :

— Dès l'ouverture de la saison prochaine.

Et M^{me} Brissot se disait :

— Attendons la saison prochaine...

L'été passa : au début de l'automne, les théâtres annoncèrent leur réouverture imminente; Rachel Abram, interviewée, laissait connaître son programme; M^{me} Brissot y chercha vainement le nom des deux poètes.

— Il obéit; il a très peur...

L'occasion était propice pour frapper un nouveau coup; M^{me} Berthe écrivit :

« J'attends toujours le recueil de vers, promis pour l'année courante, et intégral. Délai maximum, quatre mois. »

Deux mois après, le livre paraissait. La veuve en reçut un exemplaire en papier du Japon, dont la page de garde portait cette mention : « Spécialement tiré pour M^{me} Berthe B.-D... » Par un surcroît d'attention délicate, le volume était enfermé dans une élégante gaine de cuir et privé de sa couverture, n'ayant ainsi pour titre qu'un faux titre, ce qui supprimait tout nom d'auteur.

— Eh! eh! Pas si bête... Il se forme... La peur l'inspire.

Sans aucune formule de remerciement, elle répondit par un télégramme :

« Dans six mois, le recueil des *Pensées*, intégral. »

Elle avait maintenant, pour l'aider à attendre, une compagnie bien précieuse; le livre ne la quittait pas. Guillaume Maize habitait auprès d'elle : les poèmes de toute sa vie, les rêves et les rythmes qu'il avait bercés au cours de ses promenades lentes dans les paysages de



Elle s'y arrêta pour penser comme lui.

ciété impitoyable au juste décernât des honneurs aux filous; il lui plaisait que le monde, après avoir frappé un homme pour le punir de sa conscience trop pure et de sa pensée trop fière, se décidât enfin à rendre hommage à cette conscience et à cette pensée, le jour où on ne lui en montrait plus que la caricature.

— Le génie est un intrus qui dérange vos médiocrités, et le cabotinage vous séduit beaucoup plus? Vous aimez les postiches, mesieurs? Accrochez vos rubans à la Peau du Lion! Nous réglerons nos comptes...

EDMOND HARAUCOURT,

Président de la Société des Gens de Lettres.

(A suivre.)

(Dessins de H. Gervès.)

LE PUITS

*Je voudrais me pencher sur le vieux puits, qui songe
Là-bas, au coin du clos où saignent les mûriers,
Et revoir dans sa nuit, où la fougère plonge,
Mes rêves d'autrefois, de moi-même oubliée.*

*Je voudrais me pencher sur la margelle rouillée,
Désaltérer mon âme à mon passé dormant,
Et, parmi les reflets des plantes et des mousses,
Tout au fond du miroir, rire à mes yeux d'enfant.*

*Je voudrais, je voudrais..., ô bonheur! ô détresse
Boire le philtre vert du vieux puits enchanté,
Et grâce à lui revivre un jour de ma jeunesse,
Tout un jour d'innocence et de limpidité.*

GÉRARD D'HOVILLE.

Comment on entre

On sort malaisément de la Russie bolcheviste ; il est encore plus difficile d'y entrer. M. Albert Londres va vous faire le curieux récit des démarches et des efforts que lui coûta l'autorisation de franchir les frontières du pays redoutable et mystérieux.

I

IL EST POSSIBLE que tout voyage à Moscou ne débute pas par le Caire. Pour celui-là, il en fut comme je vous le dis.

En ce mois de janvier de ce temps-là, j'étais fort sérieusement occupé à contempler, dans cette Basse-Egypte, les soldats de S. M. Britannique qui défonçaient sur le coup de cinq heures, — le *five-o'clock*, — du bout de leur manche à pelle, le crâne des fellahs en révolte, quand la Compagnie de l'Eastern-Telegraph fit à mon domicile déposer un message.

« Rentrez à Paris », disait-il. — « *Yeya el watham ! Yeya el watham !* », continuaient cependant de crier les Egyptiens, ce qui signifiait : « Vive la patrie ! »

Tandis que, se dirigeant vers le Mousky, passait la procession quotidienne, tenace et sanglante des fils résolus de Cléopâtre, je relisais le télégramme : « Rentrez à Paris. »

C'était une idée de mon journal. Chacun sait que les journaux ayant des idées sur tout, il faut se garder de discuter les idées de son journal, principalement quand elles sont accompagnées d'un chèque en bonne forme.

■

Paris.

— Voilà ! me dit-on. Nous avons pensé que vous aviez trop chaud au Caire. Voulez-vous goûter de Moscou ?

— Bien ! dis-je.

— Dans combien de temps y serez-vous ?

— Huit jours ! dix jours ! Sait-on ?

— Bon voyage !

Oui. Sait-on ? Dix jours, avais-je dit ? Ah ! ma folle tête, tu n'auras jamais le don des chiffres.

■

A ce moment, j'étais tout à fait un type dans le genre de M. Noulens, ambassadeur de France. Je me figurais qu'on gagnait Moscou comme on atteint Pékin, — tout droit. Cependant, où prendre le passeport, puisqu'en cet âge infernal de liberté, un pauvre voyageur sans passeport équivaut sur les routes à un naufragé sans radeau juste au centre du Pacifique ?

— Va toujours ! approche-toi du but, chanta à mes oreilles la vieille expérience du coureur de grand chemin ; le hasard fera le reste.

■

Berlin.

— Cui, parfaitement, me dit-on, Berlin possède un ambassadeur des Soviets. Son adresse ? Inconnue. Son nom ? Kopp, croyons-nous, Victor Kopp.

Kopp ? Personne ne connaissait cet animal-là.

— Enfin, dis-je, quoiqu'il représente le paradis sur la terre, ce n'est tout de même pas un corps glorieux. Il



« Finie, la fête des richards ! »

Carte postale révolutionnaire.

mange, ce Kopp, boit, dort. Où fait-il tout cela ?

Deux jours se passèrent : puis un Allemand que j'avais lâché sur la piste, à cause de son grand nez, entr'ouvri, au matin la porte de ma chambre d'hôtel, le sourire frappant son visage comme un rayon.

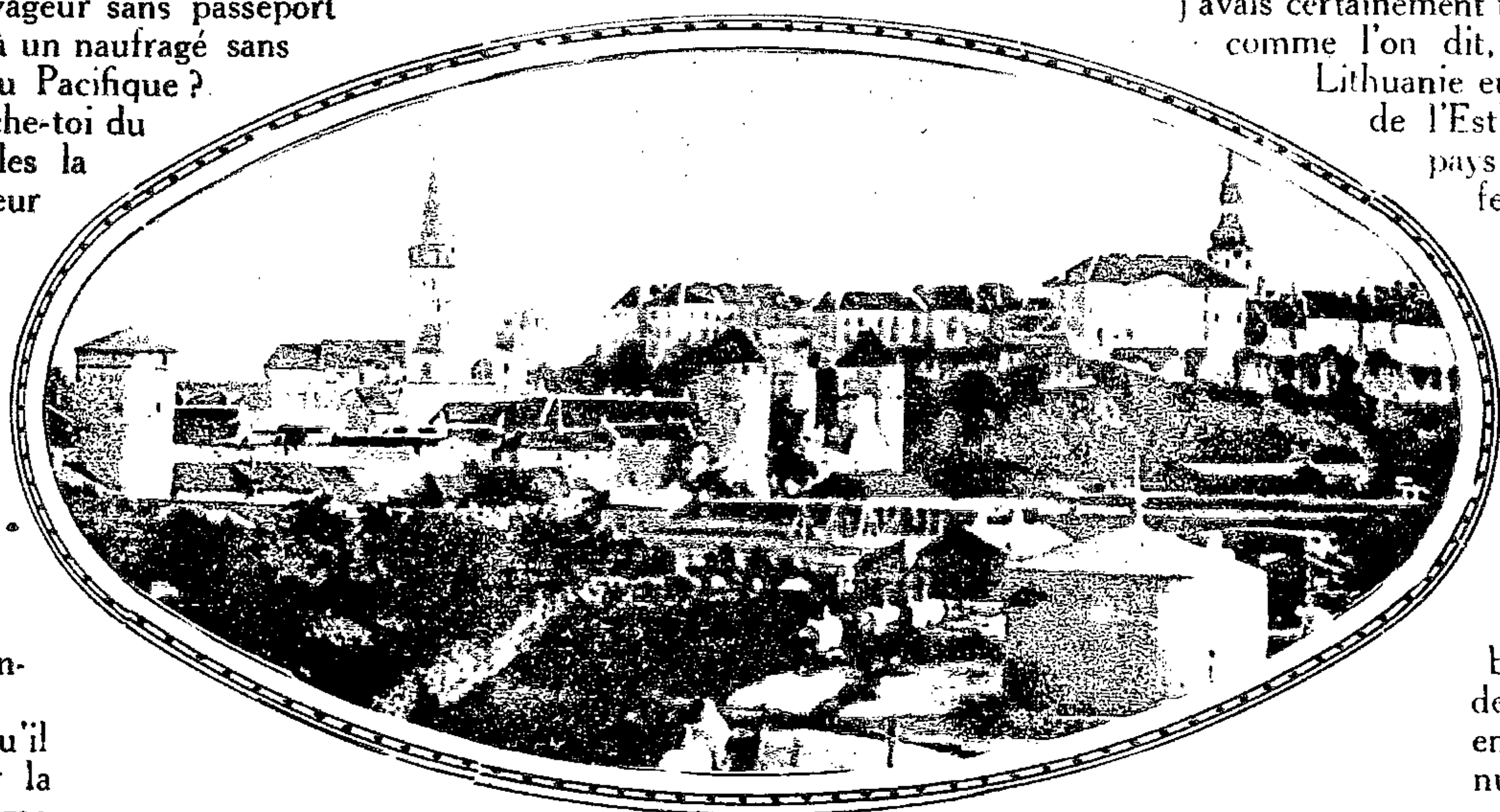
— Faserenstrasse ! susurra-t-il. Kopp habite Faserenstrasse !

Mais il ignorait le numéro.

C'était dans ce quartier de Berlin appelé Wilhelmsdorff. Ainsi que le commande la méchanceté des choses humaines, une maison dont on ne sait pas le numéro nous fait, en général, la malice de s'être fait bâtir dans une rue longue d'un kilomètre. C'était le cas.

— Ce rouge, dis-je, me frappant le front, doit loger à droite.

Je tirai les sonnettes de ce trottoir. Kopp, n'avait pas donné de démenti à ses convictions : il habitait à gauche. Je le découvris. Ah ! qu'il est doux d'admirer la tête d'un homme que l'on recherche depuis quarante-huit heures et qu'en tout état de cause il vous semble beau !



Le Burg de Reval.

dans la Russie rouge

Monsieur, lui dis-je, voici l'affaire. Je veux aller à Moscou.

— Je désire voir ce monde nouveau.

— Ou c'est l'idéal, le paradis, comme vous le proclamez, et vous n'avez aucun motif de le cacher ; ou...

— Revenez demain, fit Kopp Victor, impeccable gentleman.

Le lendemain :

— Je vais vous aider, dit Kopp. Mais il faut la permission de Lénine. La mission militaire française à Berlin possède un sans-fil. Priez-la de transmettre de ma part votre demande à Moscou. Moscou répondra.

— Oh ! monsieur, répondis-je. Comment voulez-vous que je demande à un général français d'échanger des ondes avec Lénine !

— Essayez, dit-il.

— Que nenni ! fis-je.

— Alors, reprit Kopp, voilà tout ce que je puis faire pour vous.

Il prit sa carte de visite, mit deux mots dessus, me la donna.

— Tant mieux si elle vous sert, fit-il.

Tournant ma carte entre mes doigts, je sortis. Dessus, il y avait, en petits caractères : « Victor Kopp », puis trois lignes écrites en russe, puis, en grosses lettres, en guise de signature, cinq initiales : R. S. F. S. R.

— Qu'est-ce que cela ? me demandai-je.

Cela, malheureux ! c'était le cachet au fer rouge que, troupeaux affamés, portent, maintenant des millions de misérables. Cela, c'était : République Socialiste Fédérative des Soviets Russes.

■

Reboucle ta valise, cher vieux correspondant, et, les mains vides, continue de monter vers le nord. Le hasard n'a pas encore dit son dernier bon mot.

Vers Reval, je roulai. Justement, Reval, qui était la capitale d'un pays qu'on appelle Esthonie (quel pays !), possédait depuis peu, m'apprenaient les gazettes, un représentant officiel de la République des Soviets, vu que l'Esthonie venait de faire la paix avec ladite République. Je fus pris subitement de peur à la pensée que j'avais certainement tué mon père et ma mère, comme l'on dit, pour partir ainsi, par la

Lithuanie et la Lettonie, à la conquête de l'Esthonie. Quels pays que ces pays ! Six jours de chemin de fer de Berlin à Reval. Mes

pauvres et chères côtes, laissez-moi, aujourd'hui, vous demander pardon, vous ne méritiez pas de tant souffrir. Quant aux passeports, je me souviens d'un certain visa qui reproduisait un cheval, et parce que l'une des jambes de derrière de ce cheval à l'encre bleue était insuffisamment dessinée, cinq heures, vous entendez, cinq heures, une nuit, de la neige jusqu'aux genoux, sous vingt degrés au-dessous, dans un patelin à qui

je penserai jusqu'à ma mort, qui s'appelait Walk, cinq heures, je discutai ! Il est vrai que la Société des Nations vient d'ouvrir son palais à ces intéressantes républiques et que, par conséquent, c'est moi qui suis un blasphémateur. Bref, Reval !

Ce burg sur la Baltique gelée, avec ses traîneaux glissant en silence, devait voir, vingt-sept jours durant, errer mon âme en peine.

Trois sujets s'imposaient à Reval à votre méditation :

Le premier, c'est que, lorsque vous faisiez signe au cocher qui attendait, le long de l'hôtel, c'est le père du généralissime de l'armée esthonienne qui, sur son siège, s'avancait. Il vous crachait des morceaux de chique dans la figure et réclamait d'avance un bon pourboire.

Le second, c'était l'ambassadeur des Soviets, Gloukosky lui-même, ex-commissaire aux finances. Vous frappiez à sa porte. Il venait en personne vous ouvrir et vous répondait qu'il n'était pas là.

— Alors, reprenais-je, l'ayant parfaitement reconnu, voulez-vous lui transmettre une prière de ma part ?

— Si je le vois, répliquait-il avec sincérité.

Le troisième, c'étaient les hommes et les femmes échappés de la Sainte-Russie, agrippés à Reval comme des naufragés à leur ponton, tous misérables et déçus, ne possédant plus rien qui ne fût pas à vendre, mais illuminés de joie à la pensée « qu'ils s'en étaient tirés ». Ah ! la poignante signification de leur main devant leurs yeux, quand ils prononçaient : « Pé-trograd ! »

Les bolcheviks habitaient un hôtel meublé, que leurs silhouettes avaient fini par rendre borgne. C'est là que, pendant quatre semaines, on pouvait me rencontrer, matin et soir. J'attendais la réponse de Lénine. Un courrier diplomatique avait emporté ma demande.

— Camarade ! me répondait-on, vous n'êtes pas patient !

Un jour, un de ces êtres noirs et curieux qui composaient cette mission de fanatiques, constatant que la France n'était pas encore bolchevik, me demanda, d'une voix supérieure :

— N'avez-vous pas honte d'être Français ?

Il ne faut jamais se frapper. Pour la première fois, je le tutoyai :

— Et ta sœur ? lui répondis-je.

Le vingt-sixième matin, de bonne heure, on cogne à ma porte.

— Quoi ? fis-je.

— La réponse vous concernant est arrivée de Moscou. Passez le plus tôt à l'hôtel.

La voici :

« L'entrée dans la Russie des Soviets regarde Litvinoff. » — Signé : « Tchitcherine. »

— Litvinoff ? celui qui est à Copenhague ?

— Lui-même.

— Vous avez du vice ! fis-je.

— Vous n'êtes pas patient, camarade.

J'irai à Copenhague. Je serais allé dans la planète Mars chercher ce passeport. Mais, pour l'heure, j'étais prisonnier à Reval : d'un côté, la mer était gelée, impossible de gagner la Finlande ; de l'autre, les Lettons, justement à cause

de cette chère vieille ville de Walk que je n'oublierai pas jusqu'à ma mort, craignant l'arrivée d'un d'Annunzio esthonien, avaient déboulonné leurs rails. Bref, la mer dégela avant que les rails ne fussent refixés. Et je piquai sur la Finlande. Et d'Helsingfors, sur la Suède, et de Stockholm, sans souffler, sur le Danemark. Copenhague ! Le camarade ambassadeur Litvinoff avait ins-



Litvinoff.



Carte postale révolutionnaire montrant les dirigeants des nations balayés par le bolchevisme (la France n'y est pas représentée).

tallé ses dieux lares hôtel du Prince-Frédéric. C'était bien. Litvinoff était un camarade qui savait vivre.

Je bondis chez lui. On me dit :

— Il va vous recevoir.

J'attends. On m'appelle. Je me trouve en face d'une dame à cheveux rouges.

— Madame, dis-je, je désire voir M. Litvinoff.

— Le camarade Litvinoff, c'est moi, dit-elle.

Je compris, au bout d'un temps, qu'elle voulait dire que lui ou elle, c'était la même chose.

Pendant cinq jours, on ne vit que moi, hôtel du Prince-Frédéric. Je changeais chaque jour de cravate, croyant ainsi séduire la dame rouge. Mais sa vertu était d'acier chromé. De son côté, le duo d'amour ne comportait qu'une phrase :

— Le camarade Litvinoff n'est pas visible.

Le sixième jour, — ma cravate devait être de couleur plus tendre que les précédentes, — la cruelle, à mon approche, ouvrit une porte. Devant moi, en chair, en tignasse frisée et en

binocle, c'était Litvinoff, ce vieux cher camarade Litvinoff !

Il écouta mon discours. Je fus chaleureux, lui de glace.

— Enfin, dis-je, si ce qui se passe chez vous ne peut pas se voir, si c'est une vaste salle d'opérations chirurgicales, refusez-moi le passeport, je comprendrai.

— Je vous téléphonerai, fit l'ambassadeur.

Six jours, j'attendis le coup de téléphone, le temps qu'il fallut à Dieu pour créer le monde, quand, au soir de ce sixième jour, un événement mémorable descendit sur ma destinée et la fixa : M. Barthou venait de prononcer, à la Chambre française, un discours sur le bolchevisme. Rebondissant sur le monde, ce discours passa par Copenhague. Les journaux danois l'étaient. Je sautai chez un traducteur. Ainsi, j'appris que l'honorable M. Barthou (qu'il soit béni !) avait tenu au Palais-Bourbon le même langage qu'illustreusement, je faisais entendre à la dame rouge autant qu'à Litvinoff. Il se résumait en ceci :

— Si nous nous sommes trompés sur les Soviets, qu'on nous le dise.

Bref, je revis Litvinoff.

— Eh bien ! fis-je triomphalement, tendant le discours, vous mentais-je ? Voilà l'état d'esprit en France. M. Barthou est un considérable personnage, un académicien, quoi !...

— Vous avez votre passeport ? fit Litvinoff.

— Voilà, fis-je, dépliant quatre-vingt-cinq centimètres d'un papier bariolé, composé de morceaux rajoutés bout à bout.

— Il est déjà bien long, fit-il.

— Dix-sept visas pour arriver jusqu'à vous, répondis-je orgueilleusement.

Il ouvrit un tiroir.

— Ça fera dix-huit ! fit-il.

Il sortit un tampon, le colla au-dessous des autres, prit sa plume, et d'une encre rouge vif parafa : « R. S. F. S. R. »

Que la vague d'enthousiasme qui enveloppa le cœur de Christophe Colomb quand il entendit crier : « Terre ! » fut d'une aussi belle venue que celle qui, à cette minute, de haut en bas, bouleversa le mien, je défends au navigateur de le prétendre. Flèche lancée, je filai sur Helsingfors.

C'était la guerre entre les Soviets et la Finlande, par

conséquent il y avait un front. Vous allez prétendre que je n'avais qu'à franchir une seconde fois le golfe pour pénétrer en Russie par l'Esthonie. Non ! Si l'Esthonie avait vu poindre le bout de mon nez, elle aurait commencé par me mettre en prison. Cela, parce que je n'étais pas un ami des peuples jeunes. Et je n'étais pas un ami des peuples jeunes parce que j'avais écrit que donner l'indépendance à des pays de cette maturité, c'était la même chose que de dire à un enfant de trois mois :

— Maintenant, lâche ta nourrice, tu es libre, vis ta vie !

Ayant tangué pendant cinq jours dans la bonne ville d'Helsingfors, du ministre des Affaires Etrangères au généralissime, et de généraux en colonels, j'obtins le papier magique.

« Ordre au commandant du secteur de Terioki, disait-il, de faire passer, dans un moment favorable, le porteur de cette lettre sur le territoire de la Russie. »

En selle pour le dernier obstacle.

(A suivre.)

ALBERT LONDRES.

LES NOCES D'ARGENT

TOUT COMME LES SIMPLES MORTELS, les rois, gardiens couronnés des traditions, observent les rites des célébrations familiales. Lorsque le bonheur leur a souri, ou simplement une déjà assez longue existence, les couples royaux fêtent, eux aussi, leurs noces d'argent, ou d'or ; on en a vu, plus rares, de diamant. Les souverains italiens ont accompli, ces jours derniers, leur vingt-cinquième année de mariage. Et à cette solennité, pour recueillie qu'elle ait voulu être, l'Italie a apporté ses louanges, son salut déferent, et ses vœux.

Cérémonie intime, s'il en fut ! La simplicité bien connue du roi Victor-Emmanuel et de la reine Hélène en a banni le faste coutumier, en la circonscrivant étroitement entre les jeunes princes du sang et les plus proches parents des époux royaux, en cette demeure qui fut somptueuse jadis et n'est plus qu'un vaste rendez-vous de famille, le château piémontais de Racconigi. Dans cette asile de repos, la célébration des noces d'argent du roi et de la reine d'Italie a pris toute sa signification. Premier citoyen de son royaume, comme il était, naguère, le premier soldat de son armée, le roi, en bon *pater familias*, a-t-il tout uniment voulu se retremper parmi les siens, puiser aux clairs regards de ses enfants l'allègre courage qui sied à un roi d'aujourd'hui pour continuer sa route ? On le croirait, à en juger par les soins qui ont évincé toute participation bruyante, écarté toute présentation de dons et de présents de circonstance. Ainsi, rien n'est venu troubler la paix auguste et attendrie d'un tel anniversaire ; et l'obséquiosité discoureuse des féaux lui a été épargnée. Ayant compris et respecté cette touchante retraite, la municipalité de Turin a reporté sur une œuvre d'assistance le million qu'elle avait inscrit à son budget sous le titre des fêtes. Cet honneur sera bien rendu, cet argent mieux dépensé. Et un décret de large amnistie, signé avant-hier par Victor-Emmanuel, est un nouvel apport à la paix sociale de l'Italie, le don le plus opportun du joyeux événement.

Ce silence et ce calme bienfaisants n'en excluent pas pour cela les souvenirs. Ils se lèvent en foule, dans le cœur de tous ceux qui ont suivi le roi encore jeune, et la reine, toujours belle depuis le jour heureux de leur union. Et eux-mêmes, les époux de vingt-cinq ans — déjà ! — n'ont-ils pas dû tremir, d'un frisson de douce émotion, à la fois mélancolique et ravie, en évoquant, après les premiers chapitres de leur roman royal, les pages où se sont gravées les dates de leur destinée ?

Cinq beaux enfants tressent aujourd'hui autour d'eux la plus précieuse des couronnes. Quatre princesses, le prince héritier, Iolande, née en 1901 ; Mafalda, en 1902 ; Humbert, le porte-nom, en 1904 ; Giovanna, en 1907 ; et, fermant la marche, l'encre toute jeune Maria, née un peu avant l'aube sanglante de la guerre, en 1914. Voilà les dates maîtresses de cette vie, déjà bien remplie,



La reine d'Italie et le roi de Monténégro.

Le roi d'Italie et la reine de Monténégro.

et où la campagne de Lybie et la grande guerre du Droit, la dernière guerre de rédemption nationale, occupent une si large place, et si haute ! Mais ont-ils été les seuls à résonner profondément dans le cœur et dans l'esprit du roi et de la reine, ces noms harmonieux, incarnés sur de chères lèvres présentes, et ces grands faits de l'histoire la plus récente ? Tant d'épisodes charmants ne se sont-ils pas aussi ravivés, à la veillée familiale de Racconigi, entre les époux salués et fêtés par leurs proches, et dans leurs regards confondus ?

Ils sont populaires dans toute l'Italie, ces souvenirs touchants d'un si récent passé. Et plus d'un les retrace, sous le chaume ou sous le toit, à la chandelle ou sous l'ampoule électrique. Ils font une auréole aux fronts royaux, hier encore penchés l'un vers l'autre, dans la froide chapelle du vieux château piémontais. Et ils disent tout l'attrait qui porta vers un sang jeune et neuf l'illustre rejeton d'une antique lignée, la reviviscence, dans un rayonnement d'amour, de toute une race...

Un roman d'amour, oui, et le plus inattendu, le plus merveilleux, voilà ce que fut l'histoire d'un tel mariage. Il n'est personne qui l'ignore, en Italie. Le prince de Naples, tout jeune alors, répugnait aux unions dynastiques, voire politiques, que lui suggéraient le souci des diplomates, les conseils des Farini, des Biancheri, des Crispi, qui se succédaient à la présidence des ministres. Les exhortations même de la reine Marguerite n'étaient pas mieux accueillies. Les



Victor-Emmanuel III et M. Raymond Poincaré, à Paris en 1918.

DES SOUVERAINS D'ITALIE

photographies des candidates possibles au trône d'Italie demeuraient encloses dans les albums... Et puis, ce furent les grandes fêtes de Moscou. 1895. A la cour des tsars, la première rencontre avec la princesse Hélène, fille de Nicolas du Monténégro. Le coup de foudre, le premier. L'année suivante, deuxième rencontre, à Venise, à l'inauguration de l'exposition des Beaux-Arts. Puis, un portrait de la jeune beauté slave est apporté de Cettinyé à Naples ; le secret n'en fut point gardé longtemps. Une croisière suivit, que le prince de Naples eut tôt fait d'arrêter dans le port d'Antivari ; et à bord du *Gaiola*, tout fut conclu. Le 19 août 1896, les fiançailles officielles étaient proclamées à Cettinyé ; et le mariage, précédé de la conversion de la jeune princesse orthodoxe au culte catholique et d'une cérémonie solennelle à Bari, était célébré, au Quirinal, le 24 octobre de la même année.

Des épisodes d'une rare saveur, où la poésie des pays slaves et latins se confond en une seule harmonie, fleurissent aujourd'hui encore la mémoire de ceux qui assistèrent à ces premières rencontres du couple royal. C'est à Venise, l'apparition brune, élancée, aux lourds cheveux d'ébène, aux grands yeux étonnés, de la jeune princesse, au théâtre de la Fenice, proche la loge royale. A Cettinyé, le pittoresque ancestral des coutumes monténégrines, et leur simplicité agreste.

Bien des personnages qui entouraient le couple royal au cours des années révolues, humbles ou illustres, ne sont plus que des ombres. Par milliers et milliers, les rudes et bons compagnons du roi démocrate, ont été emportés par la tourmente.

C'est leur pensée qui a dû voiler les fronts rapprochés du roi et de la reine, avant-hier. Le roi de Monténégro n'est plus ; le Monténégro lui-même, hélas ! Et la pieuse fille de la Tchernagora a dû, en leur souvenir, baisser la longue frange de ses cils sur l'éclat noir de ses yeux. Mais tel est le lot de la vie, dont les rois ne sont pas dispensés.

Et, en fait de souvenir, nous en gardons fidèlement un aussi à Paris. Nous revoyons le couple royal s'avancer sous les acclamations reconnaissantes de tout notre peuple, de la gare du bois de Boulogne à l'Elysée, et, de là, à l'Hôtel de Ville, en un jour de décembre qui suivit l'armistice et la Victoire. L'auguste vision de la reine d'Italie est encore dans nos yeux. Et notre cœur vibre encore aux profondes paroles qu'en notre Hôtel de Ville le roi Victor scandait avec une émotion mal contenue, en exhortant nos peuples frères à ne jamais oublier le sang ensemble répandu.

Nous n'avons rien oublié, Sire. Et les souhaits de la France précèdent vos noces d'or, le cinquantième anniversaire de vos épousailles d'amour.

ACHILLE RICHARD.

L'Art de Briller en Société

ooo

AH ! COMME ILS OUVRENT des horizons curieux sur la mentalité et la tournure d'esprit des gens d'autrefois, ces volumes, couverts en veau, qui formaient la bibliothèque de nos grands-pères ! Pas un roman : beaucoup d'auteurs latins, Horace à plusieurs exemplaires, et aussi nombre de poètes de second ordre : on lisait beaucoup Lucain, Properce, Martial, au commencement du XIX^e siècle. Ces auteurs me paraissent quelque peu négligés aujourd'hui. Invariablement on possédait, sur ses rayons, Voltaire et Rousseau : quelques livres de droit, le recueil des *Coutumes* de la province, l'*Almanach* royal et la *Vie des Saints*. La fantaisie était représentée par quelques cahiers du *Mercur* et deux ou trois recueils d'*Étrennes aux Dames*.

Voilà ce qu'on lisait, en province, au temps du premier Empire : tels sont, presque à coup sûr, les livres qu'on trouve, entassés sous les tuiles des anciennes maisons bourgeoises : les découvertes d'Elzévir ou de Plantins sont assez rares, et il ne faut pas songer à y dénicher un volume « attrayant », au sens que nous attachons aujourd'hui à ce mot. Pourtant, en furetant de la sorte, j'ai mis à jour une brochure dont la lecture m'a divertie, et, comme chacun y peut trouver son profit, j'ai quelque idée qu'il me faut faire part de ma découverte. Le titre, à lui seul, est précieux, quoiqu'un peu long : *L'Art de briller en société et de se conduire dans toutes les circonstances de la vie. Conversation, pureté de langage, fautes à éviter, défauts à corriger, usages*



N'inviter que les abandonnées.

du monde, convenances, gestes, maintien, etc., sous la direction de M. Bescherelle aîné.

Les conseils que M. Bescherelle aîné adresse aux débutants dans le monde sont des meilleurs, encore qu'ils ne soient pas très aisés à mettre en pratique : ainsi, il recommande « de ne pas prendre un air imposant ni de disputer contre ceux qui ne sont pas de notre avis, avec une physionomie altérée. La conversation, ajoute-t-il, est une arène dans laquelle on doit vaincre à la course et avec la légèreté d'Atalante ; mais il n'est permis d'arrêter son adversaire qu'en lui jetant des pommes d'or ».

Les règles imposées au danseur sont draconiennes : n'inviter que « les abandonnées » ; ce sont, ordinairement, les femmes dépourvues de beauté et surtout de fortune. Sans doute, il n'est

pas agréable de prendre ce que les autres ont laissé ; mais vous serez amplement dédommagé de ce petit désagrément par la reconnaissance de toutes les femmes qui feront votre éloge, en dépit de tout. Si vous ne dansez pas, gardez-vous de vous asseoir à la place d'une personne qui danse ; restez sur vos jambes, le claque à la main, dussiez-vous attraper une courbature : ainsi le veut la politesse. Autrefois, on avait l'habitude d'offrir aux femmes sa bonbonnière : cet usage ne se rencontre plus que parmi les provinciaux ou les niais. Quand vous offrez la main à une femme, soit pour danser, soit dans



Ne pas prendre un air imposant...

toute autre occasion, que cette main ne soit pas ouverte, mais fermée, et, en tout, souvenez-vous qu'un homme bien élevé *semble craindre de toucher à la robe d'une femme* ».

Comment se comporter aux concerts ? Bescherelle aîné reconnaît que ce genre de plaisir *n'est pas soumis à des règles particulières*.

« Si, cependant, vous êtes conduit à l'une de ces réunions où l'on croit faire de la musique parce que l'on tire des sons discordants de cinq ou six instruments, vous aurez soin que les muscles de votre visage ne trahissent pas les souffrances qui vous déchirent l'oreille. Que si vous ne pouvez pas retenir quelques grimaces accusatrices, le front appuyé sur la main, couvrez-vous le visage de votre mouchoir et jouez l'immobilité extatique d'un dilettante... »

Pour les voyageurs :

« Quand on est monté dans une diligence, il faut se considérer comme dans un salon à quatre roues et agir conformément aux règles que la politesse prescrit. La seule différence qui existe, cependant, entre un salon ordinaire et une diligence, c'est que, dans l'un, il n'est pas permis de fermer les yeux, et qu'on peut dormir dans l'autre. »

En revanche, l'auteur maudit les chemins de fer — le livre date de 1850 — et déconseille ce moyen de transport, cette horrible machine qui court parfois à une vitesse folle de six lieues à l'heure, « sifflant, lançant de la fumée, du feu, des cendres, ronflant, grognant, aboyant, emportant derrière elle une foule innombrable de voyageurs, dont les dents grincent et dont les oreilles saignent... »

Est-il permis de parler de la pluie et du beau temps ? Oui, c'est un lieu commun autorisé pour servir d'introduction et de transition à la causerie. C'est ce qu'on appelle un « dialogue d'essai ». Il est surtout recommandé au com-

mencement d'un dîner : à ce moment, il est permis d'avoir recours aux banalités « telles que l'état de la température, l'inconvénient des rues trop passantes, la lenteur et la malpropreté des fiacres... Il faut avoir l'imagination bien pauvre pour ne pas trouver en ce genre un sujet convenable. A la faveur de ces matières, on peut faire une reconnaissance générale du terrain où l'on va combattre ; on distingue les personnes communicatives de celles qui ne le sont pas, les sourds de ceux qui ont l'oreille fine ; enfin, on échappe aux maux irréparables des méprises ou des erreurs. On est dispensé d'avoir de l'esprit pendant la durée du potage : il faut éviter de mettre l'assemblée dans la confidence des secrets de son estomac. Ainsi, on doit être très discret sur le chapitre du plus ou moins d'appétit que l'on peut avoir et il vaut mieux garder le plus profond silence que de faire savoir que le potage est une excellente chose quand on a faim... »

Ce qui me plaît, dans ce candide aide-mémoire de l'homme du monde, c'est la quantité d'anecdotes servies à l'appui des préceptes imposés : j'ai appris là qu'au Japon, quand plusieurs personnes mangent dans la même chambre, elles se font réciproquement de grands saluts avant de se mettre à table. Dans l'île d'Otaïti, au contraire, les habitants, bien qu'ils soient très sociables et de mœurs très douces, mangent chacun séparément et avec les marques d'une méfiance ridicule :

« Tous les membres de la même famille s'évitent presque dans cette circonstance ; les deux frères, les deux époux, les deux sœurs, le père et la mère, armés d'un panier particulier, se placent à la distance de trois ou quatre pieds, en se tournant réciproquement le dos, et ne profèrent pas une seule parole. Il n'en est pas de même parmi nous, et c'est fort heureux, car personne, nous le croyons, ne voudrait être condamné au sort du roi de Loango, en Afrique.



...et jouez l'immobilité extatique d'un dilettante.

Ce monarque prend ses repas dans deux maisons différentes : il mange dans l'une et boit dans l'autre. Mais il est défendu, sous peine de mort, de le voir boire ou manger. Il semble que, par là, on veuille faire croire que Sa Majesté africaine n'appartient pas à l'espèce humaine, mais à celle des dieux... »

Ce sont là, n'est-ce pas ? des observations ethnographiques d'autant plus précieuses qu'il est bien probable que ces singulières coutumes sont tombées aujourd'hui en désuétude : on dîne, sans doute, à Otaïti, en habit noir et en grand décolleté, et, s'il y a encore un roi à Loango, il est bien à supposer que c'est un souverain « dernier cri », possédant argenterie, livrée de haut goût et automobile de bonne marque.

G. LENOTRE.

VOYAGE EN ZIGZAGS

NOS ÉCRIVAINS
PARLENT LIBREMENT

M. Edmond Sée

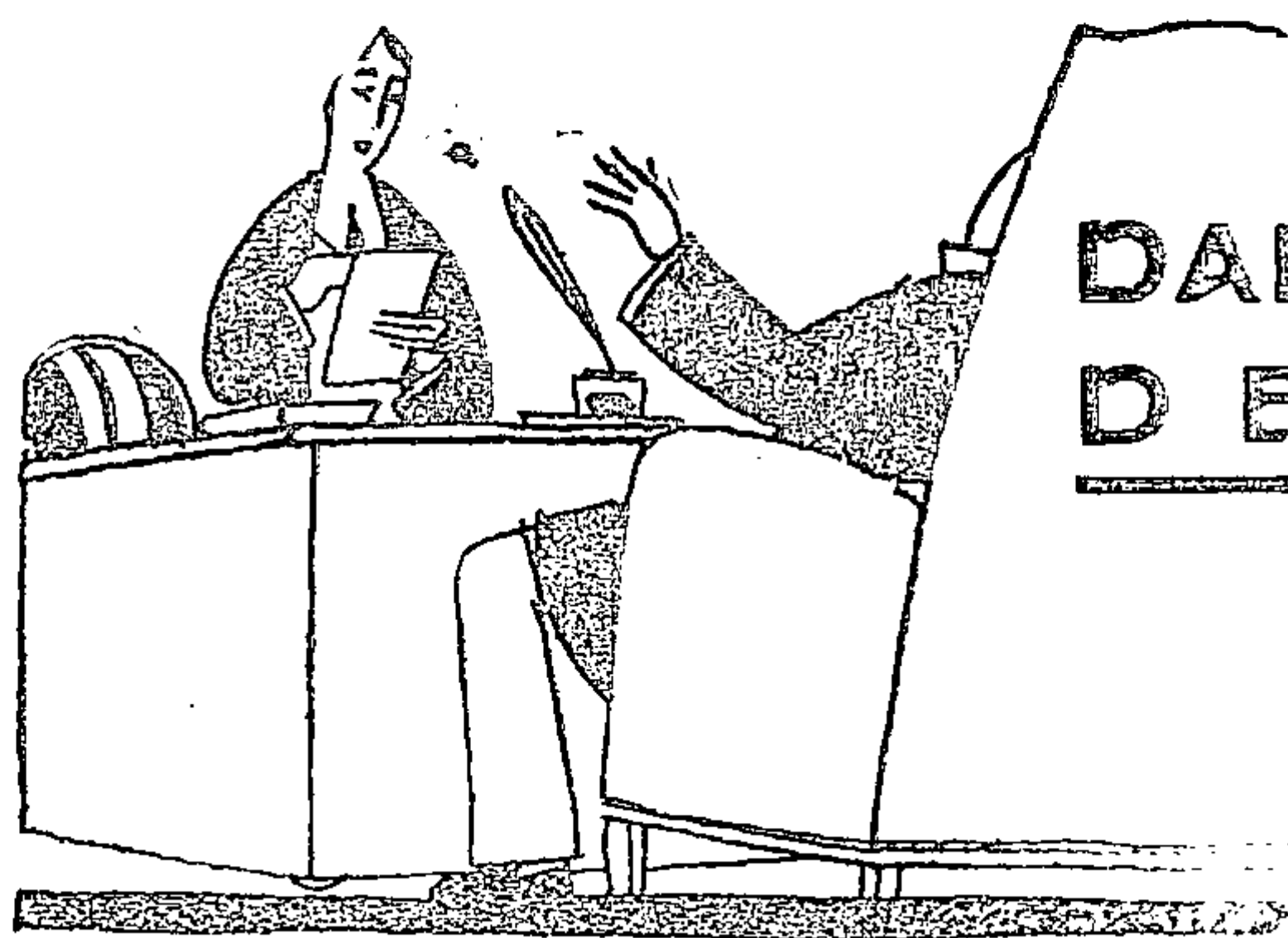


M. Edmond Sée.

QUI RECONNAÎT dans ce robuste bon vivant, à la carrure balzacienne, le psychologue lucide et raffiné de *La Brebis*, l'analyste subtil et profond de *L'Indiscret* ? M. Edmond Sée ne ressemble pas à ce qu'il écrit. Et l'on éprouve une minute pareille surprise en l'écoutant préciser telle nuance délicate de sa pensée, de cette voix grave et puissante qui pourrait faire éclater les vitres de tout un quartier.

— Je trouve, commence M. Edmond Sée, qu'il se déploie, depuis l'armistice, dans tous les domaines, une activité considérable, et les résultats déjà obtenus permettent de se montrer très optimiste, quant à l'avenir. Dans le roman, nous assistons à une magnifique floraison, si riche même qu'on demeure étonné de l'intérêt avec lequel le public suit le mouvement, et stupéfait du nombre de livres remarquables et différents qui parviennent à dépasser le cinquième mille... Les grandes librairies comme les petites ont des succès. Il y a un public qui dévore les romans de Pierre Benoit, il y a un public qui déguste les opuscles de Jean Cocteau...

» Un écrivain de la rare valeur de Marcel Proust, que je ne crains pas d'égaliser aux plus grands, qui, pour moi, s'apparente aux très grands maîtres de notre langue, touche un nombre considérable de lecteurs. Pour ne parler que de cette seule année, n'avons-nous pas vu, aussitôt sorties, des œuvres de premier ordre obtenir la faveur d'un public impatient de les comprendre et de les aimer ? Toutes, évidemment, ne conquerront pas les cent quarante éditions des *Croix de Bois* ou de *Maria Chapdelaine* ; mais, par exemple, *L'Épithalame* de Jacques Chardonne, le *Tuvache* de Louis-Léon Martin, *La Dernière Auberge* de Martial Piéchaud, sont des ouvrages remarquables qu'il a suffi à la critique de signaler seulement pour allécher les acheteurs. Car la critique est, elle aussi, à l'affût des bons livres. Elle a rarement été, je le crois, plus sincère et plus vivante qu'aujourd'hui, et s'il faut regretter que trop de quotidiens aient supprimé le feuilleton, à une époque où précisément jamais la production ne fut plus intense, du moins n'est-il pas possible d'accuser d'hostilité ou même d'indifférence la critique littéraire d'aujourd'hui. L'importance qu'on attache à votre enquête, cela ne prouve-t-il pas



DANS LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

DES GENS ET DES CHOSES
D'AUJOURD'HUI (*)

M. Alexandre Arnoux



M. Alexandre Arnoux.

PUISSamment découpé, l'auteur d'*Indice 33* et du *Cabaret*, qui se révèle comme une des plus curieuses intelligences de sa génération, montre une physionomie d'une beauté sévère et qui a quelque chose de précocement olympien. Front large et bombé, yeux clairs profondément enfoncés sous les arcades, nez en bec d'aigle, menton volontaire, M. Arnoux affiche ainsi, sur son visage, pour qui veut y lire, sa rare personnalité et ses légitimes ambitions d'écrivain.

Il s'exprime lentement, comme à regret de ne pouvoir donner tout de suite à ses phrases leur forme définitive. On le sent esclave d'un besoin de parler utilement, de contrôler la valeur des mots qu'il emploie, et de ne pas livrer au public, sur quelque sujet que ce soit, grave ou léger, une pensée de lui qu'il juge insuffisamment mûrie. Il rit rarement, et sa gaieté ne dure pas. Son rire sert seulement à souligner un mot, une idée. Ce n'est jamais une détente.

— Ce qui me frappe surtout, dit-il (ce n'est peut-être qu'une impression personnelle), c'est que les écrivains de notre génération continuent de subir l'influence de la guerre. Les écrivains plus âgés n'ont pas été modifiés. Sur un Barrès, sur un Romain Rolland, la guerre n'a pas eu d'action. Sur nous, elle en exerce une que je crois heureuse. Vous parliez d'écoles, de clans, de partis littéraires. Il y en avait encore quelques-uns, en 1914. Je pense, par exemple, à Duhamel et aux unanimistes. Cinq années de vie en commun ont nivelé tout cela. La peur, la faim, la fatigue, ces sentiments primitifs par tous éprouvés, et le quotidien spectacle de la mort, sont de puissants facteurs d'équilibre. Rangeons grossièrement les deux écrivains en deux classes, si vous voulez : les matérialistes et les spiritualistes. Eh bien ! la guerre a donné aux premiers (je parle toujours, n'est-ce pas ? des jeunes) le désir de s'évader des réalités, tandis qu'elle faisait redescendre les autres sur la terre. C'est ainsi qu'il m'apparaît, aujourd'hui, que les divergences sont infimes entre les esprits. Ce qui sépare les hommes, constate en riant M. Arnoux, c'est beaucoup moins les idées que la façon de les exprimer. Les mots, quand on néglige de les définir, font des adversaires irréductibles de deux hommes qui s'entendraient fort bien, s'ils cherchaient ensemble impartialement les origines de leur désaccord. J'ai des camarades au groupe « Clarté »

que les questions d'ordre littéraire intéressent vivement le public ?

— Et au théâtre ?

— Au théâtre, poursuit M. Edmond Sée, la situation est moins simple, parce qu'il y a moins de débouchés, mais là aussi il y a des œuvres, il y a des œuvres admirables, et que d'ailleurs, en dépit des obstacles, on parviendra peut-être à révéler au grand public. *La Souriante M^{me} Beudet*, jouée au *Canard Sauvage*, l'initiative de *Comœdia* et les résultats atteints par son concours en fournissent des preuves excellentes. Les théâtres subventionnés ne méritent pas les reproches qui leur sont adressés. Le Théâtre-Français ne s'intéresse-t-il pas aux jeunes ? Après Géraudy, ne va-t-il pas jouer Sarment, Henry Marx, Alfred Machard ? Paul Cavault, que je regrette de voir partir, n'a-t-il pas révélé Paul Raynal, Martial Piéchaud ? Le Français et l'Odéon font leur devoir. C'est le Boulevard qui ne fait pas le sien. Il y a bien encore *L'Œuvre* et *Le Vieux-Colombier*. Mais *L'Œuvre*, où l'on fait du si bon travail, recherche plutôt des ouvrages soit d'un caractère raffiné, soit d'un caractère outrancier ; et *Le Vieux-Colombier*, qui, malheureusement, ne semble pas vouloir élargir son effort remarquable, risque de bientôt piétiner dans cette atmosphère de protestantisme ascétique dont sont imprégnés ses spectacles. C'est ainsi que ceux que j'appellerai, si vous voulez, les auteurs normaux se trouvent lésés. Le Français et l'Odéon ne peuvent tous les accueillir, et le Boulevard leur est fermé. Il est à déplorer que là, en effet, on ne s'occupe pas d'eux davantage. Il est à déplorer, par exemple, qu'un homme comme Gémier, pendant ces dernières années, ait donné le meilleur de son génie créateur à la mise en scène, et qu'il ait cru que le sommet de l'art théâtral était atteint quand deux cent cinquante personnes se mouvaient heureusement sur une scène. Il y a le texte aussi, au théâtre ! Non que je méprise la mise en scène. Je suis le premier à l'applaudir, au music-hall, où elle peut si magnifiquement triompher.

» Je crois d'ailleurs que, sous la poussée des jeunes efforts, les redressements nécessaires se produiront ; et si la situation financière s'améliore, permettant aux directeurs de se montrer plus audacieux et plus accueillants, étant donné, d'autre part, là aussi, la sincérité d'une critique effectivement sympathique aux jeunes, je crois que les spectateurs ne manqueront pas de belles œuvres à applaudir, car ce ne sont pas celles-là qui manquent, je vous le répète. »



(*) Voir *Les Annales* depuis le 23 octobre 1921.

J'en ai d'autres qui écrivent dans des organes réactionnaires comme *La Revue Universelle*. Quand je lis les uns et les autres, je suis frappé de les découvrir semblables, en dépit des apparences. Quand on a souffert ensemble les mêmes maux, voyez-vous, il y a des réactions générales inévitables, d'où, sans doute, cette « manière de sentir » à peu près commune, aux écrivains de la génération, à quelque parti qu'ils croient appartenir. Et cela expliquerait temporairement la disparition des écoles (occultement remplacées par une seule, l'école de la guerre), je dis temporairement, parce que je ne pense pas que nous soyons capables de subir longtemps encore une telle influence. On se dégagera. Il me semble que, dans dix ans...

M. Arnoux n'achève pas sa pensée. Que se passera-t-il dans dix ans ? M. Arnoux veut bien parler du présent, mais il est nettement hostile aux pronostics. Quand je l'ai questionné sur l'avenir de sa génération, tout ce que j'ai pu obtenir, et non sans difficulté, c'est cette réponse mollement optimiste, qui, si l'on veut mon avis net, ne m'apparaît que comme un pâle reflet de ses sentiments intimes :

— Oui, oui, il y a de la vie, il y a de la vie... On verra... On nous jugera sur ce que nous aurons fait... Mais il y a trois ans à peine que nous travaillons... Qu'on attende encore un peu... Cela dépendra de la façon dont nous saurons exprimer notre temps.

» Je crois aussi, poursuit-il, que, toujours grâce à la guerre, nous allons, en littérature, à quelque chose de moins livresque qu'auparavant. Par exemple, les livres exquis de France sont écrits par un homme, semble-t-il, qui n'avait pas besoin d'avoir « vécu » pour les composer. Tandis que nous, avons trop

« vécu » précisément pour n'être pas tentés de mettre à profit notre expérience. D'autre part, l'époque que nous traversons influence, elle aussi, notre manière de penser, notre manière d'écrire. Au premier plan, le cinéma a certainement fait beaucoup pour la rapidité et la nervosité du style, pour la tendance très marquée qu'ont quelques romanciers à broser une suite de petits tableaux qui se succèdent un peu comme les vues d'un film. Enfin, la pratique du sport semble donner à tous un certain sens de la mécanique et un « sens du corps humain ». Cela, également, contribuera à rendre moins livresques les prochaines œuvres. Je crois que la psychologie pour la psychologie a fait son temps. Sans doute, parfois, surgiront encore, dans ce domaine, des hommes de grande valeur : nous avons, aujourd'hui, Marcel Proust. Mais ce sera, comme aujourd'hui, l'exception.

Des écrivains d'hier, M. Arnoux parle peu. Baudelaire est évoqué, et aussi, avec enthousiasme, Dumas père pour *Les Trois Mousquetaires*, et Balzac. Mais ce qui me paraît caractéristique, c'est qu'il ne s'agit là que d'admiration. Pas une minute M. Arnoux ne songe à dire :

— Celui-ci m'a profondément transformé. Celui-ci m'a montré ma route. Etc...

La guerre, l'époque, avec ses progrès mécaniques, voilà, pour M. Arnoux, beaucoup plus que les ancêtres vénérés, les véritables influences auxquelles, qu'ils le reconnaissent ou non, sont soumis les écrivains d'aujourd'hui. La vie, en ces temps fiévreux et troublés, est plus riche d'enseignements que les livres...

(A suivre.)

ANDRÉ LANG.

Opinions de la Critique sur « Le Cœur des Autres »

M. Gabriel Marcel est un écrivain de réelle valeur et qui ne recherche pas les faciles agréments de la frivolité.

NOZIÈRE. (*L'Avenir*.)

L'idée est fort belle et tout le développement en est vraiment pathétique. L'auteur s'est classé du premier coup parmi les meilleurs.

HENRY BIDOU. (*Les Débats*.)

Le Cœur des Autres est une pièce remarquable.

ANDRÉ ANTOINE. (*L'Information*.)

Le succès très grand que remporte sa comédie auprès des lettrés ne doit rien au hasard. M. Gabriel Marcel se plaît à l'observation acharnée des caractères et l'on aperçoit que le cœur humain est pour lui un sujet de réflexion profond et comme passionné.

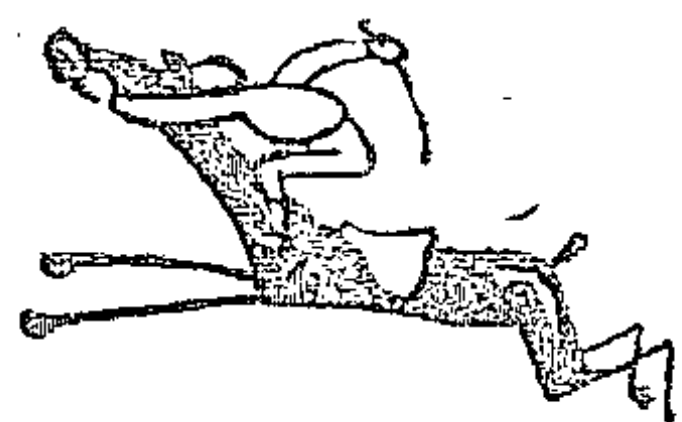
ROBERT DE FLERS. (*Le Gaulois*.)

... De la lucidité, de l'émotion, un dialogue à la Portoriche, des phrases qu'on n'oublie point. Que de qualités !... Et que d'espoirs !...

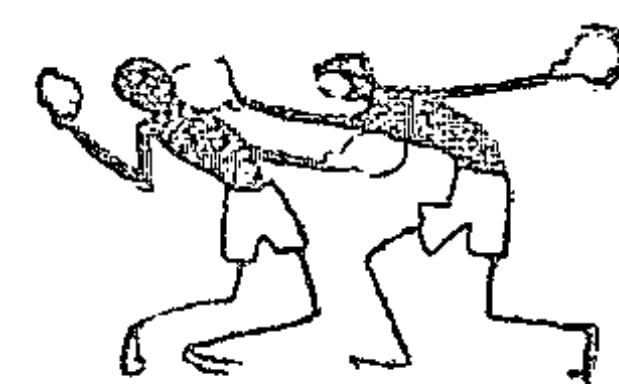
ADOLPHE BRISSON. (*Le Temps*.)

La comédie de M. Gabriel Marcel, un peu longue, un peu lente, un peu immobile, est pourtant un ouvrage des plus intéressants et d'une rare qualité.

ANDRÉ BEAUNIER. (*L'Echo de Paris*.)



PROPOS SUR LES SPORTS



Le Salon de l'Aviation

LA FOULE se bousculait au Salon de l'Automobile. Vous ne me ferez jamais croire que tous ces visiteurs étaient là pour acheter une voiture. Je sais bien que ceux qui vont au Musée du Louvre n'ont pas l'intention de se rendre acquéreurs de La Joconde ou de La Vénus de Milo. N'importe ! il est curieux de constater que le Salon de l'Aviation n'attire pas autant la multitude. Et, pourtant, il présente un intérêt considérable. Voir de près ces engins que le public approche rarement, monter dans les carlingues, se rendre compte des mystères du pilotage, s'asseoir dans les cabines confortables, ne sont-ce pas là des distractions valant d'être goûtées ? Combien de ceux qui ont escaladé les fringants appareils raconteront à leurs relations qu'ils sont montés en avion, sans le moindre émoi, en oubliant d'ajouter que c'était au Grand Palais !

Il y a des avions qui méritent l'attention même du profane. En constatant les progrès accomplis ces dernières années, on ne peut s'empêcher d'admirer l'effort de nos constructeurs. Ils sont peu encouragés, eux. Ils n'ont qu'une clientèle restreinte. Ils espèrent dans l'avenir, c'est tout. Tandis que de la part des fabricants d'automobiles, vous m'avouerez, des perfectionnements incessants sont absolument normaux. Ils ont trop de clients. Ils sont obligés de réclamer des délais pour livrer. Quel que soit le prix affiché,

ils trouvent toujours le nouveau riche avide de tape-à-l'œil qui transformerait au besoin sa carrosserie en chaise à porteur Louis XV pour étonner ses anciennes relations. Le marché est prospère. Les uns apportent leur argent, les autres se font presque prier pour l'accepter.

Côté avions, les constructeurs travaillent encore dans l'inconnu, tâtonnant, cherchant l'engin idéal de l'avenir. Ils s'ingénient à attirer à eux les incrédules, à répandre la confiance. Ils ont beau montrer qu'en avion de transport, — non militaire, — on se tue moins que dans les autres moyens de locomotion, le public, mouton de Panurge, continue à tenter la mort en auto, en chemin de fer et sur les bandes rouges !

Ce qu'il faut, c'est une croisade grandiose entreprise à travers toute la France par les représentants de l'aviation les plus autorisés, qui iront semer la bonne parole, convaincre les masses et former une immense armée de fervents luttant pour le triomphe du plus lourd que l'air et pour notre suprématie aérienne. Il est temps de commencer. La Ligue Aéronautique de France, que préside notre as des as René Fonck, peut beaucoup pour la réussite de cette idée patriotique.

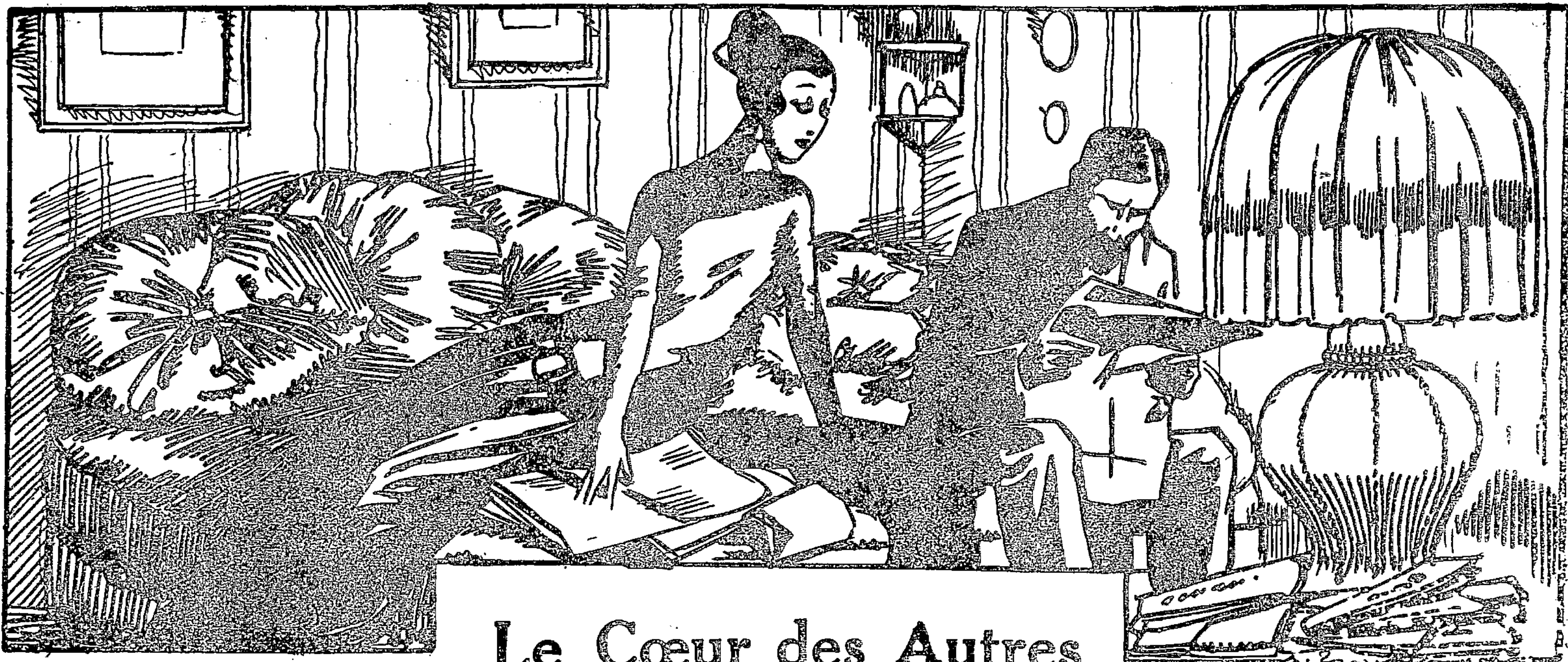
Il faut qu'avant la fin de 1922, elle compte plus de 100.000 membres, ce qui n'est pas excessif si on songe que la cotisation annuelle est de 5 francs, pas même 1 centime 1/2 par jour..., un peu moins d'un

mark ! Nombreux sont ceux qui adhèrent, s'il ne fallait pas écrire une lettre, prendre un mandat. C'est pourquoi nous irons dans les diverses villes importantes où nous demanderons aux spectateurs de s'inscrire séance tenante. Que les prévoyants de l'avenir n'attendent pas, cependant, cette visite et qu'ils envoient dès maintenant leur adhésion à la Ligue Aéronautique de France, 35, rue François-I^{er}, en rappelant que *Les Annales* ont réussi à leur montrer quel était leur devoir.

Littérature Sportive

Pourquoi nos hommes de lettres ont-ils l'air de dédaigner les sports ? S'ils les connaissent, ils se rendraient compte de la multitude de situations passionnantes qui ne demandent qu'à être traitées par des artistes de talent. L'un de ces derniers, qui fut d'ailleurs un admirable champion d'escrime, J. Joseph-Renaud, a compris l'intérêt du sport au point de vue littéraire. Il vient de publier sur la boxe un ouvrage tour à tour amusant, émouvant, toujours captivant, qui permet au lecteur de pénétrer dans un milieu qu'il ignore et méritant d'être connu. Sur le Ring est un livre qui apporte une note nouvelle dans les belles lettres dont les sujets rappellent trop souvent ces défilés de théâtres de province où les mêmes figurants disparaissent plusieurs fois du côté du jardin pour revenir aussitôt par le côté court.

JACQUES MORTANE.



Le Cœur des Autres

Pièce en trois actes de GABRIEL MARCEL, représentée pour la première fois au Nouveau-Théâtre, le 17 mars 1921 (1)

ACTE PREMIER

Un salon chez les Meyrieux.

SCÈNE PREMIÈRE

ROSE, DANIEL

(Ils lisent des articles de journaux)

DANIEL. — Tu as lu celui-là ?

ROSE. — Qu'est-ce que c'est ?

DANIEL. — Paul Thomas, dans *Aujourd'hui*.

ROSE. — Il me semble que j'y ai jeté un coup d'œil... Il n'a rien compris.

DANIEL. — Tu dis cela parce qu'il m'éreinte.

ROSE. — Je t'ai entendu dire souvent que c'était un éreinteur systématique.

DANIEL. — Mais ce n'est pas un imbécile. Écoute.

ROSE. — Non, je n'ai pas envie, je t'assure.

DANIEL, lisant. — « J'arrive à la nouvelle pièce de M. Meyrieux ; et me voilà fort embarrassé, car j'avoue ne pouvoir suivre ceux de mes confrères qui trouvent à louer dans ces quatre actes laborieux « une inspiration hardie », « une pensée neuve, « une donnée originale et troublante », que sais-je encore ! J'ai retrouvé une fois de plus, dans *Charité*, les défauts qui m'avaient déjà frappé dans les précédents ouvrages de l'auteur : une recherche presque maladive dans le choix du sujet, une hantise du bizarre et du difficile où je ne peux m'empêcher de voir une sorte de perversité intellectuelle. »

ROSE, nerveuse. — Mais enfin, Daniel !

DANIEL. — Attends. « L'auteur se substitue à chaque instant à ses personnages, et je ne nie pas que les remarques qu'il leur prête ne soient quelquefois assez profondes, mais elles ne correspondent pas aux caractères qu'il semble avoir voulu leur donner. Tout le monde va trop jusqu'au bout de son être et de sa pensée dans le théâtre de M. Meyrieux, et il en résulte pour les spectateurs une impression fastidieuse de monotonie et d'irréalité. » Etc., etc.

ROSE, interrompant. — Je ne comprends toujours pas pourquoi tu me lis cet article. Ce n'est même pas spirituel, ce n'est qu'injuste et

DISTRIBUTION

Daniel Meyrieux.....	MM. FRANCŒUR
Jean.....	LIANSU
Paul Thomas.....	DE LOISEL
De Charlanne.....	GALBRUN
Rose Meyrieux.....	Mmes GRÉTA PROZOR
Mme Chambley.....	CÉCILE BARRÉ
Clémence.....	GERMAINE VALLET

méchant. Tu ne vas tout de même pas me dire qu'il t'affecte ? Daniel..., enfin, cette fois-ci, tu serais inexcusable de te plaindre de la critique.

DANIEL. — Je ne me plains de personne. Mais tu ne m'empêcheras pas d'attacher beaucoup plus d'importance à cet éreintement qu'à tel coup d'encensoir qui, selon toi, devrait me transporter d'aise.

ROSE. — Eh bien ! laisse-moi te dire que je trouve cela idiot. Je ne parle pas du coup d'encensoir, naturellement... Mais qui sait si ce Paul Thomas n'a pas contre toi je ne sais quelle rancune personnelle qu'il satisfait comme il peut ?

DANIEL. — Je ne l'ai seulement jamais vu.

ROSE. — Tu sais bien que ce n'est pas une raison.

DANIEL. — Enfin, ma chérie, il ne faut pas se boucher les oreilles, il est de fait qu'il y a des gens qui ont horreur de mes pièces. Des gens intelligents.

ROSE, malgré elle. — Oui, je sais bien que tu ne parles pas d'Adolphe.

DANIEL, étonné. — Qu'est-ce que ton frère vient faire là ?

ROSE. — Il m'a dit de telles insanités, tout à l'heure, au téléphone, que je ne te les répéterai même pas.

DANIEL, nerveux. — Je t'en dispense.

ROSE. — Certes, je me doutais bien d'avance qu'il ne comprendrait pas, mais quand je l'ai entendu dire que tu étais un auteur immoral...

DANIEL. — J'aimerais surtout savoir ce que cela peut bien signifier dans son esprit. Mais, pour en revenir à cet article, vois-tu, Rose..., si c'était tout de même ce bonhomme qui avait raison ? Non, voyons, ne t'exclame pas. Et puis, malheureusement, ton opinion, c'est comme la mienne, cela ne compte pas. D'ailleurs, j'ai tort de parler de mon opi-

nion : je n'en ai plus. Hier, en écoutant cette machine, je l'ai trouvée d'un languissant, d'un terne...

ROSE. — Qu'est-ce que cela prouve ? Tu en étais saturé, excédé : après toutes ces répétitions, c'était inévitable.

DANIEL. — Hélas ! rien ne prouve rien.

Un silence

ROSE, tendrement. — Je n'aime pas te voir ainsi découragé. Et puis, c'est si injuste !

DANIEL. — Je t'accorde que je suis exigeant.

ROSE. — Non, ce n'est pas cela ; les plus difficiles seraient contents. Je ne comprends pas, je t'assure...

DANIEL. — Vraiment, ma pauvre chérie ?

ROSE. — Vraiment.

DANIEL. — Quand on a été dominé, comme moi, par un seul désir : celui de dégrader de soi-même, mettons... sa plus haute vérité...

ROSE. — De soi-même ? Tu ne t'es pas mis en scène dans tes dernières pièces.

DANIEL, nerveux. — Nous-mêmes, c'est tout ce que nous avons connu, tout ce que nous avons aimé. Tu te rappelles ce que dit Marc dans *Les Apprêts* ?

ROSE. — Je ne suis pas sûre...

DANIEL. — Mais si, voyons, sur la partie éternelle de notre âme que nous devons entretenir et sauver ? Le reste appartient au néant. Cette partie éternelle. Rien d'autre ne compte. Et que serait-ce, sinon l'universel en nous..., ce que chacun peut reconnaître comme sien, saluer avec sa joie, ou avec ses larmes ? Sauver, ce ne peut être qu'exprimer. Mais si je n'ai rien exprimé... Si je suis resté captif de moi-même et de mes tours de phrases, si mes personnages, au lieu d'être nous tous, ne font que ronronner ma pauvre prose, à moi... À quoi bon ?... (Un silence.) Où est donc passé Jean ?

ROSE. — Je t'ai dit qu'il déjeunait chez Claude Dumont. Mais il m'a promis qu'il reviendrait de bonne heure, il a une composition à préparer. Il ne tardera pas à rentrer.

DANIEL. — Se mettrait-il à travailler, par hasard ?

ROSE. — Tu n'es pas juste pour Jean, je t'assure.

DANIEL. — Quand on voit ses places...

(1) Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Bernard Grasset, 1921.

ROSE. — Il se donne beaucoup de peine. Tout le monde n'a pas ta facilité.

DANIEL. — J'aime te voir prendre toujours sa défense. Ah! on peut dire que tu l'as adopté!

ROSE. — Il ne faut pas dire ça, tu sais bien que cela m'est pénible.

DANIEL. — Si, au moins, on sentait chez lui un peu de gratitude!

ROSE. — Pour moi?

DANIEL. — Dame!

ROSE. — Mais tu rêves! Il n'a aucune reconnaissance à me témoigner, ce pauvre petit. Est-ce qu'on doit de la gratitude à une maman?

DANIEL. — Ecoute, Rose, laisse-moi te dire que c'est factice.

ROSE. — Comment?

DANIEL. — Il ne pourra tout de même jamais y avoir entre vous deux cette relation-là.

ROSE. — Entre une belle-mère et son beau-fils? Pourquoi pas?

DANIEL. — Ne fais pas semblant de ne pas me comprendre.

ROSE. — Je t'assure que je ne te comprends pas.

DANIEL. — Si Jean était le fils d'un premier mariage, ce serait différent.

ROSE. — C'est justement ce que je ne puis admettre.

DANIEL. — Tu n'as pas oublié ce que je t'ai dit, quand tu m'as parlé pour la première fois de prendre cet enfant avec nous, après la mort de sa mère.

ROSE. — Je n'ai rien oublié, mais tu ne m'as pas convaincue; tu l'as bien vu.

DANIEL. — Lui-même a conscience de ce qu'il y a d'un peu spécial dans sa situation, le pauvre gosse; qui sait même si ce n'est pas parce qu'il en a le sentiment obscur qu'il est si désagréable?

ROSE, inquiète. — Tu n'as pourtant aucune raison de supposer...

DANIEL. — Qu'il sache que je suis son père? Aucune. Mais en dehors de ce qu'on sait, il y a tout ce qu'on pressent.

ROSE. — Permits-moi de te dire que ce n'est qu'une phrase, cela.

DANIEL, un peu dédaigneux. — Tu m'étonnes, en ce moment. Tu ne peux pas ne pas constater comme moi que l'attitude de ce petit vis-à-vis de nous est anormale. Tiens, un exemple : il n'est même pas venu me dire bonjour, ce matin, me demander comment avait marché la première.

ROSE. — Non, c'est vrai? Que c'est peu gentil!

DANIEL. — C'est un détail sans importance.

ROSE. — Oh!

DANIEL. — Mais qui souligne ce qu'il y a de particulier dans sa façon d'être.

ROSE. — Peut-être a-t-il été peiné que nous ne lui ayons pas permis d'entendre la pièce.

DANIEL. — Ce ne serait pas une raison. D'ailleurs, tu sais très bien que rien ne pouvait lui être plus indifférent.

ROSE. — Quand il rentrera tout à l'heure, tu me laisseras lui parler, veux-tu?

DANIEL. — Tu feras comme tu voudras; mais je vois mal l'intérêt de cette conversation.

ROSE. — Je crois qu'il faut toujours s'expliquer.

DANIEL, souriant. — Oui, je sais.

ROSE. — Pourquoi souris-tu?

DANIEL. — Tu as eu quelquefois l'occasion de me la servir, cette phrase, depuis dix

ans. Seulement, un mari ou, mettons..., un beau-fils, cela fait deux.

ROSE. — Si ce petit était malheureux sans que nous nous en doutions?

DANIEL. — J'avoue que je ne suis pas très inquiet. Quand on a ce merveilleux appétit...

ROSE. — On dirait que tu le lui reproches.

DANIEL. — Ses platées de pommes de terre me dégoûtent quelquefois un peu, et aussi sa voracité.

ROSE. — Tu aurais voulu qu'il te ressemblât davantage. Mais ce n'est pas un beau sentiment.

DANIEL. — Je conviens d'ailleurs, sans peine, qu'à son âge, j'étais insupportable..., avec des affectations de vices qui ne parvenaient pas à dissimuler la plus désespérante ingénuité.

ROSE. — Si c'est vrai, c'est très laid. Je n'aimerais pas du tout que Jean fût ainsi.

DANIEL. — N'aie pas peur... Non, mais s'il ressemblait un peu à Gilbert, évidemment...

ROSE. — Gilbert, celui de ta prochaine pièce?

DANIEL. — Oui.

Un silence.

ROSE. — Je trouve quelquefois que tu ne parles pas de ton fils tout à fait comme tu le devrais.

DANIEL. — Mon fils... Ah! vois-tu, mon petit, si j'avais eu un fils de toi... (Il l'embrasse avec tendresse.) Un fils de toi...

CLÉMENCE, frappant. — Madame, c'est M^{me} Chambley.

DANIEL. — Ta mère?

ROSE, allant à la porte. — Maman...

SCÈNE II

LES MÊMES, M^{me} CHAMBLEY

M^{me} CHAMBLEY. — Bonjour, ma chérie! Bonjour, Daniel!

ROSE. — Bonjour, maman!

M^{me} CHAMBLEY. — Vous vous doutez peut-être un peu de ce qui m'amène. Je crois qu'Adolphe t'a téléphoné ce matin?

ROSE. — En effet.

DANIEL. — Mais, moi, je ne saisis pas du tout. Certes, vous êtes toujours la bienvenue...

M^{me} CHAMBLEY. — Ecoutez, Daniel, je vous dirai franchement ce qui en est. Je compte que vous ne m'en voudrez ni l'un ni l'autre. Oh! vous me trouverez probablement très ridicule.

DANIEL. — Quelle idée!

M^{me} CHAMBLEY. — Si, si... Seulement, je crois tout de même que vous aurez tort. Votre pièce, Daniel, voyez-vous... Vous pensez bien que je n'ai pas la prétention d'émettre sur elle un jugement littéraire. C'est sûrement très bien, très remarquable, supérieurement écrit; mais dites-moi, pourquoi est-ce que vous avez mis à la scène l'histoire de tante Solange?

DANIEL. — Tante Solange?

M^{me} CHAMBLEY. — Oui, ma belle-sœur. Oh! vous ne l'avez pas connue, elle est morte il y a de longues années... Mais, enfin, c'est moi, je me rappelle très bien, qui, un jour, aux Sureau, vous ai raconté son histoire, et j'ai bien vu tout de suite qu'elle vous faisait beaucoup d'impression. Mais je n'aurais tout de même pas cru que vous vous en souviendriez de cette façon-là. Et alors, que voulez-vous que je vous dise? cela m'est extrêmement pénible.

ROSE, tendue. — Voyons, maman.

DANIEL. — Il est fort possible, en effet,

que ce récit que vous nous avez fait à la campagne, et dont je ne me souviens guère que maintenant, ait contribué à me donner l'idée de ma pièce.

M^{me} CHAMBLEY. — C'est même certain.

DANIEL. — Mais là, sincèrement... Qu'est-ce que cela peut vous faire? Il n'y avait même pas d'intimité, je crois, entre cette personne et vous.

ROSE, vivement. — Et puis, quand même! enfin, maman. Personne ne connaît tante Solange, personne n'aura seulement l'idée de faire ce rapprochement. J'ajoute, d'ailleurs, que l'héroïne de Daniel, de quelque façon qu'on juge sa conduite...

M^{me} CHAMBLEY. — Tu ne vas pas prendre sa défense, j'espère!

ROSE. — C'est une conscience dévoyée, je te l'accorde.

M^{me} CHAMBLEY. — Pis que cela. Enfin, réfléchis, cette mère qui se fait la complice de sa belle-fille et va jusqu'à l'aider à rencontrer son amant. Là, d'ailleurs, Daniel, vous dépassez la mesure, à mon avis; en tout cas, ma pauvre belle-sœur n'a jamais poussé la complaisance jusque-là.

ROSE. — Alors, tu vois bien, les deux cas sont trop différents pour que personne songe à les rapprocher.

M^{me} CHAMBLEY. — Tout de même, Rose... Et quand tu dis que personne n'a connu tante Solange, tu exagères. Quand ton oncle était juge à Carcassonne...

DANIEL. — Mais je suppose que cette histoire des plus privées n'a été connue que de quelques intimes?

M^{me} CHAMBLEY. — Evidemment, mais cela suffit. Je ne sais pas, mais, enfin, l'idée qu'une seule personne pourrait raconter ce souvenir... Même pour vous, Daniel, cela m'est pénible; et puis, si la pauvre l'avait su... Ah! je regrette de vous avoir raconté cette histoire. Du reste, ce n'est pas la seule chose qui me peine dans votre pièce. Vous avez l'air de croire que c'est parce que cette femme, cette malade..., est bonne catholique, qu'elle se conduit de cette façon.

ROSE. — Pas bonne catholique : mystique, maman.

M^{me} CHAMBLEY. — Soit.

ROSE. — Je t'ai entendu dire, bien souvent, que tante Solange était une mystique, et que c'était sa façon particulière d'entendre la charité qui, sans qu'elle s'en rendît compte, avait fini par émousser son sens moral. C'est justement ce que Daniel a montré.

M^{me} CHAMBLEY. — Alors, tu vois bien qu'en tous les cas il n'a fait que mettre à la scène ce que je lui avais raconté... Avec tout son talent en plus, naturellement.

ROSE, avec un petit rire. — Oui, tu fais bien d'ajouter cela.

M^{me} CHAMBLEY. — Je suis si étonnée que tu ne sentes pas comme moi.

ROSE. — Ecoute, maman, ce serait tout de même un peu triste pour Daniel si j'étais aussi extérieure. Mais conviens au moins que tu n'as pas à te scandaliser de voir présentée dans sa pièce une idée dont tu as eu toi-même sous les yeux l'illustration.

M^{me} CHAMBLEY. — Au théâtre..., les choses prennent une valeur... Cela a l'air d'une thèse.

ROSE. — Non, maman, rassure-toi, ce n'est pas une thèse. Daniel n'écrit jamais de pièces à thèse. C'est un genre dont il a horreur. Il s'agit pour lui de montrer des êtres de chair, des êtres trop réels à ton gré, semble-t-il.

M^{me} CHAMBLEY. — Oui, c'est vrai.

ROSE. — Tout le monde ne pense pas

comme toi. (Poursuivant.) Il faut être Adolphe pour voir dans *Charité* une pièce anti-cléricale.

M^{me} CHAMBLEY. — Adolphe n'a rien à voir là dedans.

ROSE. — Oh !

M^{me} CHAMBLEY. — Je te l'affirme.

ROSE. — En somme..., tu avais un but précis, en venant nous trouver.

M^{me} CHAMBLEY. — Oui... Je me demandais s'il n'y aurait pas moyen de changer peut-être certaines petites choses.

ROSE. — Mais, enfin, c'est le fond de la pièce, ce dont nous venons de parler.

M^{me} CHAMBLEY. — Je ne sais pas, moi, tu comprends.

ROSE. — Et tu comptais sur mon appui ?

M^{me} CHAMBLEY. — Je te répète que je suis très étonnée de voir que tu ne comprends pas.

DANIEL. — Nous comprenons parfaitement bien.

ROSE. — Certes !

M^{me} CHAMBLEY. — Non... Vous, Daniel, il est d'ailleurs probablement très naturel que vous ne compreniez pas. Vous êtes l'auteur, vous êtes dans votre pièce...

DANIEL. — Mais Rose est autant dans ma pièce que je le suis moi-même, chère mère.

M^{me} CHAMBLEY. — Ce n'est tout de même pas pareil.

ROSE. — Exactement. Combien de fois ai-je défendu son texte contre Daniel, quand il voulait modifier ou couper ! Ma pauvre maman, on voit trop bien que tu n'as aucune idée de ce que c'est. Cela me fait de la peine de te voir cette figure consternée.

M^{me} CHAMBLEY. — Je ne suis pas consternée.

ROSE. — Si tu as compté sur moi, eh bien ! malheureusement, tu t'es trompée. D'abord, même si je te donnais raison, j'estimerai que je n'ai pas le plus petit droit de chercher à exercer mon influence sur Daniel dans ce sens-là. Tu sais, quand on a vu travailler quelqu'un comme je l'ai vu travailler, quand on l'a presque vu penser, on est fixé, je t'assure... Pour un homme comme Daniel, écrire n'est pas un passe-temps, c'est sa raison d'être et je ne sais trop ce qui pourrait compter davantage.

M^{me} CHAMBLEY. — Oh !

ROSE. — Ne crois pas que j'exagère. Là où il s'agit d'une œuvre, ces petites raisons personnelles doivent disparaître.

DANIEL. — Allons, Rose...

ROSE. — Dès le moment où l'on exprime... Je ne sais pas si tu saisis ce que je veux te dire... On... Oui..., oui, il me semble que l'on consacre. Daniel, tu dirais cela mieux que moi.

DANIEL. — Laisse, je t'en prie.

ROSE. — Cette pauvre tante Solange, tu sais que je l'aimais bien, maman. Mais ce n'est pas attenter à sa mémoire que d'emprunter à sa vie ou à son caractère quelques traits qui rendront plus vivante une figure idéale.

Un silence.

M^{me} CHAMBLEY, se levant. — Cela me paraît monstrueux ; que voulez-vous que je vous dise !

ROSE. — Tu ne vas pas sortir comme cela, maman ? Tu as l'air toute fâchée.

M^{me} CHAMBLEY. — Non, pas fâchée ; peinée, oui, bouleversée même, parce que vous n'avez beau dire : si même ces choses-là ne sont pas sacrées...

Elle sort. Rose l'accompagne et revient aussitôt après.

SCÈNE III

ROSE, DANIEL

DANIEL. — Alors, Adolphe avait fait allusion à cela au téléphone, ce matin ?

ROSE. — Oui, vaguement.

DANIEL. — Pourquoi ne m'en avais-tu rien dit ?

ROSE. — Je craignais de t'agacer ; et je n'avais pas l'idée que maman viendrait.

DANIEL. — Au fond, cela ne m'étonne pas. Il y a là un préjugé à peu près universel, et, ce que j'admire, c'est seulement que tu en sois à tel point exempte.

ROSE. — Voilà un compliment qui ne me fait qu'à moitié plaisir. Depuis le temps, ce serait malheureux si je ne m'en étais pas affranchie. Oh ! il ne faut pas croire qu'au début je n'en aie pas un peu souffert.

DANIEL. — Tu ne me l'as jamais dit.

ROSE. — Enfin, tu t'en es bien douté... Quand j'ai retrouvé dans *Les Apprêts* un mot que je t'avais dit... sur l'oreiller, cela ne m'a pas été très agréable. D'autant que tu le plaçais dans la bouche d'une personne assez peu recommandable. Et puis, après, c'est justement là ce qui m'a aidée à triompher de ce malaise. D'ailleurs, j'ai vu peu à peu que tu ne t'épargnais pas plus que moi. Dans *Les Apprêts*, par exemple... Alors, naturellement... Mais enfin, là encore, j'ai eu une gêne à surmonter.

DANIEL. — Tout cela est très naturel, en somme.

ROSE. — Ce que tu disais tout à l'heure et que j'ai répété après toi, cette idée que l'on consacre en exprimant, j'ai mis beaucoup de temps à la comprendre. Mais, maintenant, je suis sûre d'y être arrivée... D'ailleurs, tu le sais bien. Autrement, tu n'écirais pas ta nouvelle pièce. Tu ne voudrais pas me faire de la peine.

DANIEL. — Bien entendu. Ma chérie !

ROSE. — Oh ! je le sais bien, va ! Tu n'as toujours pas de titre ?

DANIEL. — Peut-être *L'Enfant Taciturne*.

ROSE. — Ah !

DANIEL. — Cela ne te va pas ?

ROSE. — Je ne sais pas au juste, je trouve que cela ne s'applique pas très bien. Et puis..., cela me fait tout de même trop penser à Jean.

DANIEL. — Il n'y a pourtant pas de danger : je te garantis que mon Gilbert n'aura rien de commun avec ce gamin buté et un peu hargneux.

ROSE. — Tout de même, Daniel, il ne faut pas oublier que la situation est presque la même.

DANIEL. — C'est entendu. Mais Gilbert ne ressemble pas à Jean, je te le promets. Je veux bien que Thérèse ait un peu de toi ; mais entre ces deux garçons...

ROSE. — Tu as pu voir, du reste, combien tout cela m'est indifférent. Seulement, vis-à-vis de Jean...

DANIEL. — D'ailleurs, peux-tu imaginer un seul instant, entre Jean et toi, l'analogie des relations qui s'établissent entre Thérèse et Gilbert ?

ROSE. — Je t'en prie...

DANIEL. — Tout ce qui dans notre cas à tous trois n'existe que virtuellement...

ROSE. — Pas même virtuellement, Daniel ! Enfin !

DANIEL. — Je veux montrer comment chez d'autres êtres, dont nous ne trouvons en nous que certains caractères épars, une tra-

gédie se nouerait dont la possibilité en ce qui nous concerne, nous, ne pourrait même pas être imaginée.

ROSE. — Mais tu penses bien que j'ai compris.

DANIEL. — J'ai trouvé que tu me défendais presque avec trop de véhémence, tout à l'heure.

ROSE. — Tu n'es jamais content ; je ne sais vraiment pas ce qu'il te faut.

DANIEL. — On aurait dit que c'était à une voix au fond de toi-même que tu répondais.

ROSE. — C'est effrayant comme tu peux te tromper quand il s'agit d'êtres réels. toi qui es si fort pour démonter tes personnages.

DANIEL. — Ce n'est pas agréable, ce que tu dis là.

ROSE. — En tout cas, c'est la pure vérité, et j'ai eu souvent l'occasion de m'en apercevoir.

DANIEL. — Très bien... D'ailleurs, tu dois avoir raison.

ROSE. — Au fond, c'est très naturel. Pour créer, il faut avoir de l'imagination et, quand on a autant d'imagination que toi, on voit des complications là où il n'y en a pas.

DANIEL. — Mais au moins les voit-on là où elles existent ?

ROSE. — La plupart du temps... Va, tu sais bien que je ne suis pas compliquée ; du reste, ne l'es-tu pas pour nous deux ?

DANIEL. — J'aimerais à me simplifier, Rose.

ROSE. — On dit cela. Tiens, on vient de sonner deux coups. C'est le petit. Laisse-moi seule avec lui, veux-tu ? et mets-toi donc à *L'Enfant Taciturne*, plutôt que de t'hypnotiser sur tes prétendues infériorités. Ingrat ! Allons, embrasse-moi.

DANIEL, qui l'a embrassée. — Je ne sais pas pourquoi, je n'attends rien de bon de cette conversation.

ROSE. — Oui, mais comme tu te trompes toujours...

DANIEL. — *Adieu* à l'heure.

Il sort.

SCÈNE IV

ROSE, JEAN

ROSE. — Eh bien ! c'était amusant chez Claude Dumont ?

JEAN. — Peuh !

ROSE. — Voyons, mon chéri, habitue-toi à répondre autrement que par des interjections comme cela ; ce n'est même pas très poli.

JEAN. — Ce n'était ni amusant ni ennuyeux.

ROSE. — C'est souvent le cas, du reste... Tu sais que tu nous as fait un peu de peine, à ton parrain et à moi.

JEAN. — Comment ?

ROSE. — Tu ne t'en doutes pas ?

JEAN. — Non.

ROSE. — Tu savais que la soirée d'hier était très importante pour nous... Une première représentation, dans la vie d'un auteur dramatique, c'est une date. Eh bien ! tu ne t'es informé de rien. Tu n'es même pas venu dire bonjour à ton parrain avant d'aller déjeuner chez les Dumont. Trouves-tu cela très affectueux ? Réfléchis.

JEAN. — Mais ces choses-là ne me regardent pas. Vous ne m'avez seulement pas permis d'aller la voir, cette pièce !

ROSE. — Cela n'a aucun rapport, Jean. Nous trouvons que cette pièce n'est pas faite pour les oreilles d'un tout jeune homme comme toi.

JEAN. — Disons d'un gosse.

ROSE. — Je n'aime pas beaucoup ton expression, en ce moment. Est-ce que tu ne sens pas que ce n'est pas bien de se désintéresser ainsi de ce qui touche les gens que nous aimons ? Allons, réponds-moi.

JEAN. — Je ne sais pas ce qu'il faut répondre.

ROSE. — Il ne faut rien répondre, Jean, il faut simplement regretter de nous avoir fait de la peine, et...

JEAN. — Je regrette de t'avoir fait de la peine.

ROSE. — Il ne s'agit pas de moi, mais de nous.

JEAN. — Parrain, c'est une autre affaire. D'ailleurs, je suis bien sûr que je ne pourrais pas lui faire de la peine, même si je le voulais.

ROSE. — Sais-tu que c'est tout à fait mal, ce que tu dis là, Jean ; et puisque tu parles de moi, sache qu'en ce moment tu me peines profondément.

JEAN. — Je ne l'ai pas fait exprès.

ROSE. — Il faut absolument retirer ce que tu as dit à l'instant même.

JEAN, soumis. — Je retirerai ce que tu voudras.

ROSE. — Il faut que je puisse être sûre que c'était simplement un mouvement de mauvaise humeur dont tu te repens déjà.

JEAN. — Tu dis tout le temps « il faut ».

ROSE. — Eh bien ?

JEAN. — Mais cela veut dire simplement que tu voudrais.

ROSE. — Alors, je dois prendre au sérieux ce que tu as dit tout à l'heure. Cela t'est égal de faire de la peine à ton parrain ?

JEAN. — Mais puisque je suis sûr de ne pas lui en faire !

ROSE. — Tu crois qu'il ne remarque pas comme tu es souvent peu gentil avec lui ?

JEAN. — On est comme on peut.

ROSE. — Jamais tu ne lui adresses la parole, tu ne lui parles jamais spontanément de tes lectures, de tes classes. Tiens, par exemple, de ton cours de philosophie : est-ce que tu ne crois pas que ça lui ferait plaisir si tu causais un peu avec lui de tout cela ?

JEAN. — Mais pourquoi est-ce que j'aurais envie de lui faire plaisir ?

ROSE. — Enfin, Jean !...

JEAN. — L'autre jour, quand il a lu mon brouillon de dissertation, il s'est moqué de moi, et, à déjeuner, il a cité à un de vos amis une phrase qu'il avait trouvée ridicule. Si tu trouves cela chic...

ROSE. — D'abord, il n'a probablement pas dit qu'elle était de toi...

JEAN. — Très souvent, il fait de l'ironie sur mon dos, et s'il croit que je ne m'en aperçois pas... (La regardant fixement.) Est-ce qu'il ferait ça pour son fils ?

ROSE, troublée. — Sûrement. Ton parrain n'agit ainsi que dans ton intérêt, tu le sais bien.

JEAN. — Non. C'est bien connu que de faire de l'ironie avec un type : c'est le prendre à rebrousse-poil. Un père..., enfin, un vrai père saurait ça d'instinct.

ROSE, de plus en plus troublée. — Tu n'as pas le droit de parler de cette façon, tu n'es pas juge, tu...

JEAN. — J'ai dit un vrai père.

ROSE. — Jean !

Un silence.

JEAN. — On aurait tout de même pu me le dire.

ROSE. — Quoi ?

JEAN. — Que j'étais son fils : j'avais le droit de l'apprendre autrement que par des phrases de domestique. D'ailleurs, il y a des années que je m'en doutais. Vaguement. Je n'osais pas le demander ni à toi, pour ne pas te faire de la peine, ni à lui, parce que j'avais peur qu'il ne se moquât de moi si ce n'était pas vrai.

ROSE. — Si tu avais cette pensée-là, tu devais me la dire.

JEAN. — Oh ! j'ai failli bien souvent t'en parler... Et puis... Je ne sais pas...

ROSE. — Alors, c'est par des racontars de bonne...

JEAN. — Oui, un mot de Clémence.

ROSE. — Il y a plusieurs jours ?

JEAN. — Avant-hier.

ROSE. — Comment Clémence sait-elle seulement ?...

JEAN. — Alors, je n'avais pas l'esprit à sa pièce. D'ailleurs, même sans cela, ce qu'il fait ne peut pas m'intéresser.

ROSE. — C'est-à-dire que tu es trop jeune.

JEAN. — Il me méprise trop. Si..., j'en suis sûr... Seulement, il y a une chose que je voudrais tellement savoir. Quand je suis venu habiter avec vous, il y a sept ans..., après la mort de maman.

ROSE. — Oui, mon chéri.

JEAN. — Est-ce vraiment lui qui a tenu à me prendre ?

ROSE. — Mais..., naturellement.

JEAN. — Parce que cela me paraît si extraordinaire qu'il t'ait imposé cela.

ROSE. — Il n'y avait rien à imposer.

JEAN. — Quand même..., l'enfant d'une autre, de quelqu'un qui n'a même pas été votre femme. Et je me rappelle bien comment tu as été tout de suite avec moi.

ROSE. — Ce que n'importe qui d'autre aurait été à ma place.

JEAN. — Ah ! non, par exemple. J'ai un copain qui a une belle-mère, c'est-à-dire... son père s'est remarié. Il faut entendre comme il parle d'elle. Si c'était mon père qui avait tenu à ce que je vienne habiter avec vous, il me semble que les choses ne se seraient pas passées comme cela. Tu aurais eu beau prendre sur toi...

ROSE. — Mais je ne te comprends pas, Jean. Rien que par affection pour ton père, il était bien naturel que je te fisse bon accueil.

JEAN. — Tu ne me feras pas croire que ce soit pour lui que tu es comme tu es avec moi, quand lui ne fait jamais que se moquer de moi.

ROSE. — Ton père a ses préoccupations, son travail, toute sa vie de créateur, d'écrivain.

JEAN. — Ça empêche de tenir à son fils, toutes ces machines-là ?... Mais je vais te dire, moi : au fond, il ne me considère pas tout à fait comme son fils. Si vous aviez des enfants, je suis bien sûr qu'il ne serait pas avec eux comme il est avec moi.

ROSE. — Mais quelle idée !

JEAN. — Parce que, toi, il t'aime, et alors...

ROSE. — Je ne sais pas ce qui te prend. Je ne t'ai jamais entendu parler de cette façon-là.

JEAN. — Je ne dis rien d'extraordinaire.

Oh ! et puis, d'ailleurs, quand un garçon est ce que je suis, ce serait bien rare s'il avait beaucoup de bonheur dans l'existence.

ROSE. — Quand un garçon est ce que je suis ? Que veux-tu dire ?

JEAN. — Un bâtard, quoi. Ce n'est pas la peine de me forcer à dire ce mot-là, il n'est déjà pas si agréable.

ROSE. — Mais, mon chéri, personne ne pense plus comme cela, aujourd'hui.

JEAN. — Cela m'est bien égal comment les gens pensent.

ROSE. — Ce malheur ne changera rien à ta vie, je te le promets, tu m'entends ?

JEAN. — Si tu veux dire que ce n'est pas ça qui m'empêchera d'être reçu à l'X, je suis bien d'accord.

ROSE. — Il ne s'agit pas de cela, mais...

JEAN. — Non, tu comprends. Seulement, il n'y a pas que ce que disent les gens ; s'il n'y avait que ça... (Timidement.) D'abord, il ne doit pas y en avoir tellement qui sachent. N'est-ce pas ?

ROSE. — Mais, mon chéri, pour ainsi dire personne n'est au courant.

JEAN. — Oh ! si, ta famille, par exemple. Ils sont au courant, forcément.

ROSE. — Oui.

JEAN. — Maintenant que je le sais, je trouve même que cela se voit. Je me rappelle comment ils m'ont regardé la première fois. Ils n'ont pas dû être très contents, n'est-ce pas ?

ROSE, torturée. — Quelle idée de me poser des questions pareilles !

JEAN. — Tu ne dis tout de même pas le contraire.

ROSE. — Mon petit Jean, tu n'es pas très discret, en ce moment.

JEAN. — Enfin, dans tous les cas, il ne faut pas me demander d'être gentil avec lui, comme tu dis quelquefois. Tout cela, c'est tout de même sa faute. Et puis, il n'y a pas que moi qu'il ait rendu malheureux, c'est trop clair...

ROSE. — Crois-tu que ce soit très bien de me parler ainsi de moi ? Et, d'ailleurs, est-ce que vraiment tu estimes que tu peux juger ?

JEAN, avec violence. — Il ne faut pas dire que maman n'a pas été malheureuse ; je me rappelle comme elle pleurait quelquefois... Et ce n'était sûrement pas son mari qui la faisait pleurer, il était tellement doux avec elle ! Et quand il est mort, je sais encore comme elle m'a parlé de lui. A ce moment-là, j'étais assez grand pour comprendre. Est-ce que c'est longtemps après ma naissance qu'il l'a épousée ?

ROSE, d'une voix tremblante. — Deux ans après, je crois.

JEAN. — Il était chic.

ROSE. — Tu regrettes de ne pas avoir habité chez sa sœur, comme elle l'avait offert ?

JEAN. — Je n'en sais rien.

ROSE, douloureusement. — Tu aurais été chez des étrangers.

JEAN, rudement. — Eh bien ! et ici ?... Pardon... Mais toi, n'est-ce pas ? tu ne m'en dis rien de plus que ces gens-là.

ROSE. — Mais, Jean, tu es chez ton père !

JEAN. — Pourquoi est-ce qu'il n'a pas épousé maman ?

Un silence.

ROSE, d'une voix couverte. — Je t'ai déjà dit, tout à l'heure, qu'il y avait des choses que tu ne pouvais pas comprendre.

JEAN. — Les saurai-je plus tard ?

ROSE. — Peut-être, cela dépendra.

JEAN. — De quoi?

ROSE. — En tout cas, tu devrais te rendre compte que ce n'est pas à moi de te répondre.

JEAN. — Naturellement. (Un silence.) Tu vois bien que je suis tout seul.

SCÈNE V

LES MÊMES, DANIEL

DANIEL, un papier à la main. — Ah! te voilà, mon gros? Eh bien! tu t'es amusé chez les Dumont? En tout cas, je suppose que la chère était bonne, et je me doute que tu t'en es payé. Mais, dis-moi, ta marraine m'a dit que tu avais à travailler, tu seras bien gentil de nous laisser; j'ai quelque chose à lui lire qui n'est pas exactement fait pour tes oreilles.

Jean sort.

ROSE. — Ecoute, Daniel...

DANIEL. — Tu me raconteras tout à l'heure; je suppose que cela n'a rien d'urgent.

ROSE. — Mais justement...

DANIEL. — Je vois d'ici ce qui a pu se passer.

ROSE. — Non, je t'assure.

DANIEL. — Je ne serais pas fâché de te lire la scène que je viens de terminer, afin que tu la voies d'ensemble. Je ne suis pas absolument sûr d'être dans la note. Je te rappelle exactement le point où nous en sommes. Gilbert vient de découvrir qu'il est l'enfant naturel de son père, il est encore sous le coup de cette découverte; c'est à ce moment que s'enlève la scène que je veux te lire, entre lui et sa belle-mère. Je ne sais pourquoi, il me semble que ce mot de belle-mère ne convient pas.

ROSE, sourdement. — J'ai peur de ne pas être dans de très bonnes dispositions pour écouter.

DANIEL. — C'est l'affaire de quelques minutes. Fais suffisamment abstraction, n'est-ce pas? de ce qui, dans notre situation, peut, de près ou de loin, de fort loin à mon avis, ressembler à cette donnée. Gilbert est un être secret, mais essentiellement fin, délicat, une nuancée; et tu te rappelles que c'est dans cette scène qu'on voit poindre en lui un sentiment nouveau pour la femme de son père. Rose a été s'asseoir dans une encoignure sombre. Pourquoi te mets-tu là? Quelle drôle idée! Alors, je commence. (Il lit.) « GILBERT. Laissez-moi, je vous en prie!... — THÉRÈSE. Mon petit, vous me faites de la peine. — GILBERT. Non, il ne faut pas; et puis, je sais bien, maintenant, que je m'en étais toujours douté. Seulement, tout de même, c'est dur, une fois qu'on sait... — THÉRÈSE, se rapprochant. Il ne faut pas que ce passé-là pèse sur vous, mon petit, je ne pourrais pas le supporter. » (Vivement angoissé.) Rose!

ROSE. — J'écoute.

RIDEAU

(A suivre.) GABRIEL MARCEL.

(Dessins de J. TOUCHET.)

Le second acte paraîtra dans le prochain numéro.)



ASTRONOMIE

La Lune est-elle habitée ?

LA VIE DANS LA NATURE. — CONDITIONS VITALES SUR LA LUNE. — VARIATIONS OBSERVÉES DANS LES CIRQUES DE LINNÉ, PLATON, ARCHIMÈDE, AUTOLYCUS, ARISTILLUS, FLAMMARION, ÉRATOSTHÈNE. — LA VÉGÉTATION LUNAIRE ACTUELLE.

LORSQU'ON POSE CETTE QUESTION, il serait bon de la définir avec quelque précision.

Si l'on entend par là une habitation par une humanité analogue à la nôtre, la réponse est : NON.

Mais on peut l'interpréter de diverses façons.

L'été dernier, je cueillais dans un jardin une prune qui me paraissait succulente. La maîtresse de maison, attentive, me dit aussitôt :

— Méfiez-vous, elles sont souvent habitées.

La Lune est-elle habitée à la façon d'une prune, d'une pomme, d'une poire véreuse, ou d'une fourmière? C'est un tout autre aspect de la question.

A ce compte-là, il me semble qu'il n'y a pas une motte de terre, pas un arbre, pas une fleur, pas une goutte d'eau, pas un mètre cube d'air, qui ne soient habités, car la VIE est la loi suprême de la nature.

Tout récemment, le sujet de la vie lunaire a été discuté à la suite des observations d'un savant astronome américain, M. William Pickering, qui vient précisément de visiter la France, et m'a fait l'honneur de m'exposer les ingénieux travaux qui illustrent son observatoire de la Jamaïque. Nous allons en parler dans un instant.

Pour ma part, ce n'est pas d'aujourd'hui que le problème sélénographique m'intéresse. Le 20 mai 1867, j'ai présenté à l'Académie des Sciences les observations que je venais de faire sur un petit cratère lunaire, le cratère de Linné, signalé par l'astronome Schmidt, directeur de l'Observatoire d'Athènes, comme ayant offert des indices de variations, et je donnai comme conclusion :

« On peut donc penser maintenant que notre satellite n'est pas un monde mort, et que des mouvements assez sensibles pour être vus d'ici s'accomplissent par intervalles à sa surface. »

Revenant sur ce sujet de l'état actuel du monde lunaire, en 1877, dans mon ouvrage *Les Terres du Ciel*, j'écrivais (page 371) :

« Il peut exister là une atmosphère non insignifiante; certains terrains ont des nuances souvent foncées, et leur photographie conduit à admettre l'existence probable d'une végétation. Les terrains ne sont pas aussi secs, aussi arides qu'on le suppose généralement. »

Me souvenant de mes voyages en ballon, j'écrivais aussi (page 369) :

« Lorsqu'on déclare que la Lune est inhabitée, parce qu'on n'y voit rien remuer, on s'illusionne singulièrement sur la valeur du témoignage télescopique. A cinq ou six kilomètres de hauteur, par un ciel pur et un beau soleil, on distingue à l'œil nu les villes, les villages, les champs, les prairies, les rivières, les routes, mais on ne voit rien remuer non plus, et l'impression directement ressentie est celle du silence, de la solitude et de l'absence de vie. Or, nous ne rapprochons pas la Lune à moins de quatre cents kilomètres. »

Sans même s'élever dans les airs, on éprouve une impression semblable en contemplant d'une colline, par exemple, un paysage lointain, et je la ressentais encore au printemps dernier en admirant des hauteurs de Vence (Alpes-Maritimes) le littoral méditerranéen et la courbe gracieuse du cap d'Antibes. Toute cette côte si vivante, si peuplée, sillonnée d'autos et de trains, se présentait à mes yeux comme une plage déserte, quoiqu'elle ne soit éloignée que de dix à vingt kilomètres.

Et plus loin, dans l'ouvrage précité, au résumé du monde lunaire, au mot VIE :

« Complètement différente de la vie terrestre. Probablement aujourd'hui très usée et près de s'éteindre. »

Tous les travaux faits depuis cette époque (1867-1877), avec des instruments de plus en plus puissants, rapprochant davantage encore notre satellite, et avec des méthodes nouvelles, ont confirmé ces vues. La surface du globe lunaire n'est pas invariable; elle présente des changements d'aspects qui ont été spécialement étudiés depuis un demi-siècle, dont la majeure partie doit être attribuée à la variation de l'inclinaison du sol relativement aux rayons solaires qui l'illuminent, et dont une partie représente des changements réels, analogues à ce qui pourrait être produit par une végétation quelconque et, parfois, par des brumes ou des fumées. Il est bien remarquable, par exemple, que certaines régions, telles que l'arène du cirque de Platon, se montrent d'autant plus foncées que le soleil est plus élevé au-dessus d'elles.

Nous allons explorer quelques-unes de ces régions. Afin que nos lecteurs voyagent en pays connu, je mets sous leurs yeux une petite carte géographique de la Lune, esquisse élémentaire montrant les principales configurations. Tout d'abord, remarquons que les lunettes astronomiques renversent les images. Le disque lunaire, vu à l'œil nu, a le nord en haut et le sud en bas. C'est le contraire

Les Prochaines Conférences de l'Université des Annales (16^e Année Scolaire. — 1921-1922)

L'Université des Annales rouvre ses portes le **lundi 21 novembre**, à trois heures, et donne ses conférences dans la jolie salle du Colisée, 31, avenue des Champs-Élysées. Voici le beau programme de cette première semaine :

Lundi 21 nov. — Les Causes Célèbres : La Brinvilliers.

Conf. de **M^e Henri-Robert**.

Mardi 22 nov. — L'Amour et les Poètes : L'Emoi.

Conf. de **M. André Rivoire**.

Auditions de **Mlle Berthe Bovy**, de la Comédie-Française, et de **Mlle Yvonne Brothier**, de l'Opéra-Comique.

Mercredi 23 nov. — La Terre et l'Âme des Petites Patries.

Conf. de **M. Edmond Haraucourt**.

Audition de **Mlle Madeleine Roch**, de la Comédie-Française.

Vendredi 25 nov. — Les Flambeaux : Ce qu'ils ont apporté au Théâtre Moderne. — Shakespeare.

Conf. de **M. Henry Bidon**.

Une scène d'*Hamlet*, de Shakespeare, et une scène de *Fantasio*, d'Alfred de Musset, seront jouées.

Samedi 26 nov. — Les Sources Éternelles de la Musique : L'Hellade.

Conf. de **M. Gaston Rageol**.

Mlles Raveau et Vallandri, de l'Opéra-Comique, chanteront une scène d'*Orphée*, de Gluck; **Mlle Ronsay** et son école danseront le ballet d'*Orphée*.

CONFÉRENCES PRATIQUES

Mardi 22 nov., 9 heures 1/2. — Cours de Cuisine : Les Petits Déjeuners.

Docteurs Hemmerdinger et Pozerski.

Vendredi 25 nov., 5 heures 1/2. — Cours d'Infirmières.

Docteur Fay.

Pour tous renseignements, programmes et location, s'adresser au secrétariat de l'Université des Annales, 5, rue La-Bruyère.

LES MAISONS CLAIRES

pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Reconnues d'utilité publique par décret du 16 mai 1919

Pour leur Avenir

NOUS AVONS REÇU, cette semaine, une lettre qui nous a profondément émues...

C'est une amie de nos enfants clairs qui ne veut pas être nommée et désire tester pour nos enfants... Elle nous demande si la formule donnée par son notaire est celle qui convient et, avec des mots qui nous ont touchés jusqu'au fond du cœur, nous dit vouloir qu'« un peu de soleil vienne réchauffer les Clairettes après sa mort »... Ce n'est pas la première fois que de pareilles ouvertures nous sont faites, et Dieu permette qu'elles se réalisent le plus tard possible. Mais cela nous est un précieux encouragement de penser que plus tard, quand nous ne serons plus là pour soutenir l'Œuvre, elle aura du moins ces amis de la première heure qui la protégeront au delà de la tombe... Car l'avenir n'est pas sans nous troubler, nous inquiéter...

L'Œuvre a un budget très lourd, et les misères sont grandes. Elles iront en augmentant jusqu'au jour où l'État comprendra que la clé de toutes les misères actuelles : tuberculose, alcoolisme, rachitisme..., c'est le logement... Nous le savons bien, nous qui sommes occu-

pés à tirer des enfants des taudis et constatons qu'après six mois ou un an de soleil, d'air pur, de propreté, ces enfants marqués pour la maladie et la mort redeviennent roses et bien portants...

A l'étranger, en Suisse, dans les pays du Nord, en Amérique, presque toutes les Œuvres ne marchent que par la bonne volonté privée. De leur vivant, les femmes s'en occupent ; à leur mort, elles croiraient démeriter en ne prévoyant pas la part du pauvre. C'est un usage noble et émouvant, et qui résout de la façon la plus heureuse la question sociale. Les misères sont moins profondes et mieux secourues que chez nous. Un grand effort est tenté en ce moment en France, et déjà l'idée de cette bonté agissante, considérée comme un devoir, fait son chemin... Qu'il serait doux de penser que, quand nous ne serons plus là pour rallier autour de nos enfants les tendresses et les dons qui leur sont nécessaires, ils posséderont des capitaux qui permettront à l'Œuvre de continuer sa mission !...

Voici la formule que nous avons transmise à notre amie et qui est celle adoptée pour toutes les Œuvres reconnues d'utilité publique ; elle devra être écrite sur papier timbré :

« Je lègue à l'Œuvre des Maisons Claires, reconnue d'utilité publique, dont le siège est 5, rue La-Bruyère, à Paris (anciennement, 51, rue Saint-Georges), la somme de nette de tous droits, en vue de favoriser son développement et de subvenir aux charges qui lui incombent. »

Date et signature.

Surtout, ne pas oublier date et signature. Et que soient bénis tous les amis qui protègent nos enfants !

YVONNE SARCEY.

Les Cercles des Annales

A Saint-Mandé

Voici le beau programme donné à la première réunion du Cercle, et que nous envoie la directrice, **M^{me} Edouard Badoche** :

Conférence de **M. Ernest Paul** : *Au Jardin des Souvenirs. — Par un Jour de Pluie*, de **M. Louis Forest**, par **M. Seat**, **M^{me} Elly**, **M. Moulalnu**. — Danses paysannes, par les sœurs **Maud**. — Intermèdes de **M^{mes} Legube**, **Duhème**, **Wagon**, **Warner**, **Beauchamps** et **Braidy**.

A propos de l'Épithète "Pompier"

« Dans un récent numéro des *Annales*, vous avez publié une lettre demandant pourquoi sévissait le préjugé contre les pompiers, — corporation non seulement brave, mais héroïque, — et pourquoi le mot était pris en dérision et tourné en ridicule.

« Ce n'est pas le corps des pompiers de Paris qui a donné naissance au vocable « pompier » ; mais si vous aviez vu comme moi, il y a cinquante ans et plus, sous l'Empire, les pompiers de province « rehausser » de leur présence les fêtes patronales, les réceptions officielles et les offices religieux, vous auriez la réponse.

« Ces pompiers, certes, étaient de braves gens et toujours des gens braves ; mais leur accoutrement et leur attitude prêtaient à rire... Il fallait les voir faire l'exercice sur la place du village et sous les ordres d'un vieux soldat d'Afrique !... Et leur uniforme ! Tous taillés sur le même patron, de sorte que les petits voyaient leurs basques traîner sur leurs talons, tandis que les grands avaient la taille sous le bras. Les casques, très hauts, très lourds, ornés d'une énorme chenille rouge et

d'un panache de même couleur, haut de soixante centimètres, avaient la même mesure de tête. De sorte qu'aux uns cette coiffure restait perchée au sommet de la tête ; aux autres, si la ménagère n'avait pas pris le soin de bourrer le fond de chiffons, elle faisait disparaître le chef entier du bonhomme.

» Mais ces exhibitions carnavalesques ne leur enlevaient rien de leur courage au feu. »

Cette lettre, signée de **M. Pierre** et datée de **Levallois-Perret**, nous donne l'explication amusante de ce terme : **pompier**, pris en mauvaise part.

Les Compagnons de l'Intelligence

Voilà une bonne idée ! Les Compagnons de l'Intelligence ont organisé un placement afin de venir en aide aux intellectuels de toutes catégories. Un grand nombre d'étudiants de différentes Facultés y sont inscrits, et beaucoup de ces jeunes gens et jeunes filles libres quelques heures par jour aimeraient à trouver leçons, répétitions, traductions ou secrétariats. Parmi eux, on signale des licenciés, des docteurs, accoutumés déjà au professorat.

Il suffit donc d'écrire ou de s'adresser au secrétariat des « Compagnons de l'Intelligence », 5, rue Las-Cases, Paris VII^e.

SOUSCRIPTION pour les MAISONS CLAIRES

Total au 31 octobre	147.271 fr. 05
Montant de la 19 ^e liste	4.151 fr. 50
Subventions	1.241 fr. 60
Total au 5 novembre	152.664 fr. 15

19^e Liste arrêtée le 5 novembre 1921

M^{me} Papineau-Couture, 2.000 fr. — **M^{me} Papineau-Couture**, pour une enfant tuberculeuse 500 fr. — **M. Héloïse**, de Buenos-Aires, remis par **M^{me} Fleury**, 500 fr. — **Cécilienne**, 10 fr. — Pour que la Sainte Vierge exauce ma prière, 20 fr. — **M^{me} C. Tétar**, 20 fr. — **Anonyme**, 5 fr. — Aux petites Claires, en reconnaissance d'un vœu exaucé, 5 fr. — **Sœur Thérèse**, de l'Enfant-Jésus, 20 fr. — Une maman reconnaissante de la réussite de son fils, **A. L...**, 50 fr. — Pour vos Maisons Claires, je vous prie, 100 fr. — Pour que mon grand chéri réussisse, 1 fr. 50. — A la mémoire de ma mère bien-aimée, 50 fr. — **M. P...** à Bayonne, 50 fr. — **France**, **Claude** et **Liliane Richard**, 50 fr. — Pour petite **Pierre**, 100 fr. — Une abonnée de vingt ans, 15 fr. — Un jeune bachelier, 10 fr. — Pour que Dieu nous protège, 35 fr. — **Ch. Galerne**, 10 fr. — Une **Roubaisienne**, 50 fr. — Une institutrice périgourdine, 5 fr. — **M^{me} L. Delaporte**, 100 fr. — Institutrice du Gâtinais, 10 fr. — Un candidat reconnaissant de son succès au Sacré-Cœur, 100 fr. — **M. Lapierre** (versements de juin, juillet, août et septembre), 100 fr. — **M. Hiltner**, 20 fr. — Toujours inquiète, 10 fr. — **M^{me} Noiret**, cotisation mensuelle, 10 fr. — **J. M...**, 20 fr. — Six petits Français reconnaissants à saint Antoine de Padoue, 50 fr. — Pour que Dieu m'accorde sa grâce, son salut et sa rédemption, 20 fr. — **M. P. Marescaux**, 15 fr. — Souscription de **M^{me} Marie Maisonneuve**, 26 fr. 25. — **M^{me} Fauveau**, 63 fr. 75. — Total : 4.151 fr. 50.

MON AMIE DE PARIS

vous fera bénéficier de prix avantageux résultant d'achats directs en fabrique

Voir dans le dernier N^o les offres de cette quinzaine

Adresser les commandes, accompagnées du montant, à

M^{me} Marguerite LHEUREUX

Directrice de « Mon Amie de Paris »

11, Cité Trévise, Paris (IX^e). Tél. : Bergère 43-90

Compte de cheque postal N^o 242.04.

Les Magasins de la Place Clichy

font 5 0/0 de remise aux lecteurs des Annales

sur tous achats effectués à Paris, ou sur les commandes venues de province par correspondance. Présenter à la caisse ou joindre à la lettre de commande un des BONS SPÉCIAUX contenus dans notre Volume-Panier



Robe-manteau en kashaduvetine rouille mélangé de drap noir; motifs brodés en noir.

Costume en velours de laine café au lait brodé dans le même ton, garniture de loutre.

LA MODE hivernale a su mériter des louanges pour ainsi dire unanimes; bien qu'il y ait des gens toujours prêts à critiquer les nouveautés somptuaires, elle a désarmé toutes les critiques en conservant ce qu'il y avait de bien dans la ligne de la saison précédente, mais en lui ajoutant certains détails répondant aux exigences de la température ou réclamés par le goût général.

Bien que l'allongement des jupes soit chose assez naturelle au début de l'hiver, cette raison n'était pas suffisante il y a deux ou trois ans pour faire abandonner l'écourté — vraiment exagéré — qui régnait alors. Mais comme on se lasse de tout, surtout en matière de mode, et qu'un excès quelconque amène toujours une réaction dans le sens opposé, il fallait bien s'attendre à la revanche de la jupe longue, qui fut encouragée par toutes les femmes de goût.

Voilà justement ce dont on peut se réjouir: la mode a sensiblement gagné en correction, en distinction; elle s'adresse à toutes les femmes, et non pas seulement à celles de dix-huit à vingt-cinq ans, pour lesquelles semblaient spécialement faites ces petites robes-chemises, courtes et étriquées comme un sarrau d'écolière.

On conviendra que c'était à la fois injuste et imprudent, en incitant, par une tentation constamment renouvelée, les femmes qui n'étaient

Toilettes d'Après-Midi

plus toutes jeunes à se rajeunir... d'une façon trop marquante.

Les modèles croqués dans cette page conviennent très bien à des femmes d'un certain âge, — ce qui ne veut pas dire qu'ils ne puissent être également choisis par des femmes plus jeunes. On peut appliquer le même raisonnement aux robes d'après-midi en kasha, en perllaine, en velours ou en crêpe, qui, pour la plupart, comportent une encolure montante boutonnée sous le menton, et des manches amples ou collantes, mais très longues. Ces modèles ne paraissent pas sévères le moins du monde; ils sont, en tout cas, des plus confortables, et nous pouvons d'autant mieux les apprécier que notre souvenir n'est pas très ancien des bras nus en plein hiver, et qui supportaient mal les rigueurs de la saison!

Ces robes d'après-midi, ces tailleurs et ces manteaux à jupe longue et à col montant, sont non seulement très agréables au porter, mais encore ils sont chauds à l'œil, grâce à leur garniture de fourrure.

— La fourrure, hélas! disent un grand nombre de femmes, c'est un luxe qui ne nous est pas permis!

Elle est évidemment hors de prix, si l'on considère ces pelages rares que les trappeurs vont conquérir au péril de leur vie en des pays lointains. Mais il est avec le ciel des accommodements; dans les plus grandes maisons de couture, on ne dédaigne pas d'employer, à côté des fourrures coûteuses, celles, plus modestes, du rat et du lapin russe, soigneusement travaillées, et faisant, ma foi, fort bel effet. Et de même qu'à côté de l'agneau de Perse on voit la parfaite imitation de l'agnella (qui n'est, en somme, qu'un tissu de laine à bouclettes), on voit, pour remplacer les fourrures lisses, — castor, petit-gris, vison, etc., — d'épaisses peluches de soie dont l'effet décoratif est presque le même et dont le prix ne peut pas se comparer à celui des fourrures véritables.

La mode n'est qu'un perpétuel recommencement. Les jaquettes en forme que l'on voit actuellement rappellent celles que nous portions il y a trois ou quatre ans; beaucoup d'entre nous retrouvent dans leurs armoires un modèle de cette époque et souhaitent l'utiliser.

Souvent, le col et les poignets sont défraîchis, la longueur de la jaquette laisse à désirer. C'est alors que l'intervention d'une garniture en peluche sera fort appréciée; elle garnira le col



Robe de drap satin bronze sur fourreau de velours noir, manches courtes bordées de velours.

Manteau de perllaine gris éléphant; la garniture peut être soit en lapin russe, soit en grosse peluche.

et les manches et allongera le bas du vêtement d'une bande plus ou moins haute, selon les besoins de la cause.

SIMONNE B...

PETITS CONSEILS

Quand l'originalité de la manche n'est pas dans le poignet, elle réside dans l'emmanchure. Certaines s'étendent de l'épaule jusqu'à la taille et la manche est droite, comme celle des tuniques juives, ou bien elle va en rétrécissant vers le poignet.

Une aimable fantaisie consiste à recouvrir une boîte à friandises vide d'une cretonne ou d'un cuir imitant une reliure. On capitonne l'intérieur, que l'on double de soie, et l'on range dans cette sorte de livre les menus accessoires de la coquetterie.

Les tabliers d'enfants sont, maintenant, aussi coquets que des petites robes. Les cretonnes imprimées de dessins modernes en font ordinairement les frais, elles sont solides et peu salissantes. On emploie également le tussor, le gros crêpon, la bourrette de soie à rayures vives.

REVUE FINANCIÈRE

Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Dépôts de Fonds et de Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, Services de Coffres-Forts, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

Société Anonyme au Capital de 100.000.000 de Francs

BUREAUX : 30 et 32, Rue Taitbout (Boulevard Haussmann), PARIS IX^e Arrondⁱ

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

MM. les actionnaires sont convoqués en assemblée générale ordinaire, conformément à l'article 24 des statuts, pour samedi 3 décembre 1921, à 15 h. 1/2, rue Blanche, à Paris.

ORDRE DU JOUR

Examen et approbation des comptes de l'exercice 1920-1921.
Fixation du dividende.
Nomination d'administrateurs.
Nomination des commissaires des comptes pour l'exercice 1921-1922 et fixation de leurs émoluments.
Autorisations diverses.

Pour faire partie de l'assemblée, il faut être propriétaire de quatre actions de moins et les avoir déposées trois jours avant la réunion.
Les porteurs de moins de quatre actions peuvent se réunir pour atteindre ce nombre et se faire représenter par l'un d'eux.

Les actions peuvent être déposées soit au Siège social, 30 et 32, rue Taitbout, Paris, soit dans tous établissements de crédit ou chez tous banquiers, notaires, agents de change, à la condition de faire parvenir les récépissés de dépôt au Siège social, dans le délai ci-dessus indiqué.

Suivant décision du Conseil d'administration, le dividende proposé à l'assemblée sera de 30 francs par action, égal à celui du précédent exercice.
Ce dividende sera payé à toutes les actions tant nouvelles qu'anciennes, le capital à rémunérer étant ainsi passé de 100 millions d'une année à l'autre.

En attendant l'examen détaillé du bilan et des comptes de l'exercice 1920-1921, mentionnons que les chapitres présentant les disponibilités (Espèces en Caisse et en Banque, Effets en Portefeuille et Bons de la Défense Nationale) atteignent au total 92.202 781 fr. 37 contre 92.062.623 fr. 37 l'année précédente. La diminution de 59 millions qui ressort de cette comparaison correspond à peu près exactement à celle des Comptes courants débiteurs et Comptes de Dépôts, dont le total passe, en chiffre rond, de 148 millions à 89. La proportion entre les disponibilités immédiates et les engagements financiers, déjà très avantageuse est donc encore renforcée.

Le bénéfice brut a passé de 8 millions 8.286 fr. 24 à 10.807.466 fr. 28, et malgré les augmentations de charges

occasionnées par les nouveaux impôts, le bénéfice net s'est élevé de 6.009.286 fr. 24 à 7.171.894 fr. 78, en augmentation de 1.162.608 fr. 54.

De tels résultats, obtenus au cours d'un exercice généralement peu favorable aux affaires, comme nos lecteurs le savent, seront certainement appréciés à leur valeur par les actionnaires. Ils y verront une nouvelle preuve de la forte situation financière de leur Etablissement et des perspectives que son organisation permet d'envisager pour le moment où la période de stagnation qui règne depuis plus d'un an aura fait place au retour d'activité qui se dessine.

Nous insistons beaucoup pour que tous les actionnaires veuillent bien effectuer le dépôt de leurs titres, afin que l'assemblée réunisse le quorum nécessaire pour délibérer sur première convocation.

Lundi, 14 Novembre 1921

La Situation

La semaine écoulée fut inactive et dépourvue d'incidents. La tendance réservée que nous signalions précédemment s'est maintenue en définitive, mais néanmoins après une reprise de quelques valeurs dont notamment celles de banques, industrielles, de charbonnages : ce sont là les bastions de la cote.

Parmi les valeurs de banques, l'action Crédit Mobilier Français a été bien impressionnée par l'annonce du maintien du dividende de l'exercice 1920-21 à 30 francs, bien que l'élévation récente du capital de 80 à 100 millions de francs ait augmenté de 25 0/0 le nombre des actions à rémunérer.

Comme on l'a vu plus haut, l'Assemblée générale du Crédit Mobilier est convoquée pour le 3 novembre; les actionnaires ne tarderont donc pas à connaître les résultats détaillés de l'exercice et trouveront, croyons-nous, dans cet examen des motifs de sérieuse satisfaction.

Excellente tenue des valeurs de charbonnages. Elle vient souligner l'opportunité de notre série d'études, qui arrive à son terme avec celle consacrée à l'importante affaire de Carmaux.

L'émission des Bons du Crédit National est maintenant close après avoir remporté un plein succès. Nous nous flattons d'en avoir annoncé la probabilité à nos lecteurs suffisamment à temps pour qu'ils aient pu souscrire, et nous enregistrons ce brillant résultat avec d'autant plus de satisfaction qu'il constitue un indice des meilleures dispositions générales.

ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

Compagnie Française des Métaux

On ne connaît pas encore le chiffre du dividende qui sera proposé à l'assemblée générale du 24 novembre.

Les bénéfices nets de l'exercice clos le 30 juin 1921 se sont élevés à 5.298.607 francs, contre 3.305.282 francs. Le bénéfice de l'exercice 1920-1921 provient, jusqu'à concurrence de 1.562.108 francs, de la révision des marchés de guerre.

Le solde distribuable, adjonction faite du report de l'exercice antérieur, atteint 5.985.589 francs. Entre temps, le capital a été porté de 25 à 40 millions.

Fives-Lille

Les comptes qui seront présentés à l'assemblée générale du 24 novembre font apparaître, pour l'exercice 1920-1921, un bénéfice net de 11.366.046 francs contre 5 604.483 francs pour l'exercice précédent.

Compte tenu du report antérieur, le solde distribuable ressort à 11.366.046 fr.

Le Conseil proposera la distribution d'un dividende de 75 francs par action au lieu de 50 francs l'an dernier. Cette répartition, n'absorbant que 4.650.000 fr., laissera une large marge pour la dotation des fonds de prévision.

CHARBONNAGES

(Suite)

BOUCHES-DU-RHÔNE

La Société des Charbonnages des Bouches-du-Rhône a été fondée en 1898 pour exploiter sept concessions autour de Marseille. L'une des galeries se développe sur 15 kilomètres, de l'extrémité Nord du port de Marseille à Gardanne. C'est la *Galerie de la Mer*, qui a une certaine célébrité dans la région. La concession est vaste : 13.000 hectares environ. Le combustible est du lignite particulièrement apte au chauffage domestique. Avant la guerre, l'extraction approchait de 400.000 tonnes; en 1919, elle a atteint 336.177 tonnes et s'est élevée en 1920 à 359.673 tonnes, mais sans production de briquettes, alors que 1.067 tonnes en avaient été fabriquées en 1919.

Le capital social de 4.200.000 francs est divisé en 42.000 actions de 100 francs. Ces actions, jusqu'alors traitées à Marseille, n'ont été introduites sur le marché de Paris que fin 1920; il existait, en outre, 6.600 parts de fondateur qui ont été rachetées en 1916.

REVUE FINANCIÈRE

Les bénéfices nets, obtenus après de très larges amortissements, étaient de 4 à 800.000 francs avant la guerre, et les dividendes oscillaient entre 10 et 12 0/0. Voici quels ont été les résultats obtenus depuis 1914 :

Exercices	Bénéfices		Amortissements et réserves	Dividendes	
	industriels	nets		action	part
	(en 1.000 francs)			(francs)	
1911.....	—	—	—	10 "	5 76
1912.....	—	—	—	10 "	5 76
1913.....	—	—	—	—	—
1914.....	—	—	—	14 "	10 08
1915.....	2.256	1.938	1.149	16 "	12 28
1916.....	2.773	2.458	1.507	20 "	18 10
1917.....	3.833	3.576	2.565	23 "	(1)
1918.....	2.335	1.477	477	23 "	—
1919.....	1.562	1.424	606	23 "	—
1920.....	—	—	—	23 "	—

(1) Parts rachetées en 1916.

Le dernier bilan accuse une situation de trésorerie très aisée.

CARMAUX

La Société des Mines de Carmaux est l'une des plus anciennes entreprises charbonnières françaises, puisque sa création remonte à 1782.

La concession, située dans le département du Tarn, a une étendue de 8.800 hectares, mais la partie reconnue exploitable ne couvre guère que 1.500 hectares. Elle renferme des charbons demi-gras et gras d'excellente qualité, pouvant soutenir la concurrence avec les houilles anglaises et trouvent un écoulement facile dans la région. Elle est traversée par le chemin de fer d'Albi à Rodez.

On a reconnu six veines exploitables d'une épaisseur variant de 1 m. 90 à 2 m. 80, et d'une puissance totale d'environ 16 mètres. En raison de l'épaisseur des couches, qui nécessite un boisage et un remblayage soignés, l'extraction est assez onéreuse; elle présente, en outre, des difficultés d'un autre ordre, du fait de la présence de nombreuses failles et de la nature très grisouteuse du gisement.

L'exploitation se fait actuellement par trois sièges comprenant chacun deux puits d'extraction.

Les installations de la surface comportaient, en 1914, des ateliers de lavage d'une capacité de traitement de 2.000 tonnes par jour; 162 fours à coke; une usine d'agglomérés pouvant produire quotidiennement 250 tonnes. La Compagnie avait, en outre, alors en construction une batterie de fours à coke perfectionnés avec usine de récupération des sous-produits et une importante centrale électrique pour deux groupes de 5.000 kilowatts chacun. La réalisation de ce programme dut être momentanément abandonnée; mais, en juillet 1917, le ministre de l'Armement sollicita la Société de le reprendre et de construire en outre, sur un terrain lui appartenant, mais pour le compte de l'Etat, une usine pouvant produire annuellement 33.000 tonnes de cyanamide; la marche de cette usine nécessitait une puissance de 20.000 kilowatts; il fallut donc doubler la centrale primitivement prévue. La construction de la batterie de fours à coke fut également reprise, l'Etat, en raison de la majoration des matières premières, s'engageant à verser une prime sur la fourniture des premières 60.000 tonnes de coke. L'usine à cyanamide fut terminée dans les derniers mois de 1918, les deux premiers groupes électriques mis

en marche au milieu de cette même année, et les fours à coke sont entrés en fonctionnement.

D'après le dernier rapport, la superficie des immeubles possédés par la Société est actuellement de 1.454 hectares environ. Les travaux se poursuivent au nouveau siège Sainte-Marguerite, ce qui permettra d'exploiter la partie sud de la concession de la Société. Ces travaux comprennent l'établissement d'un chemin de fer électrique à voie étroite, d'une longueur de trois kilomètres, destiné à relier provisoirement le plateau de Sainte-Marie à celui de Sainte-Marguerite pour le transport à pied-d'œuvre des matériaux. La Société a commencé la construction d'un tunnel d'un kilomètre de longueur destiné à relier ces deux plateaux. Elle poursuit le forage du puits dit de Lintin, destiné à l'aérage des travaux.

(A suivre).

Le Taux de l'Escompte

La Banque Nationale de Danemark vient d'abaisser le taux de son escompte de 6 0/0 à 5 1/2 0/0.

Cette mesure corrobore la tendance à la généralisation de la détente du loyer des capitaux, inaugurée, comme nous l'indiquions la semaine dernière, en Angleterre et en Amérique.

Voici les taux actuels d'escompte dans les principaux pays :

Pays	Dates de la fixation du taux	Taux actuel
Angleterre.....	3 novembre 1921	5 1/2 0/0
Belgique.....	19 mai 1921	5 0/0
Danemark.....	5 novembre 1921	5 1/2 0/0
Etats-Unis.....	3 novembre 1921	5 0/0
France.....	28 juillet 1921	5 1/2 0/0
Hollande.....	1 ^{er} juillet 1915	4 1/2 0/0
Italie.....	17 mai 1921	6 0/0
Norvège.....	5 juillet 1921	6 1/2 0/0
Suède.....	19 octobre 1921	5 1/2 0/0
Suisse.....	11 août 1921	4 0/0

TABACS OTTOMANS

La Régie cointéressée des Tabacs de l'Empire Ottoman met en paiement aux caisses de la Banque Ottomane, à partir du 15 novembre, comme solde d'intérêt et dividende global pour l'ensemble des sept exercices de mars 1913 à février 1920, la somme de 100 fr. à chaque action ancienne munie du coupon n° 30, qui devra être déposée pour l'échange contre une action de la nouvelle concession.

CANAL DE SUEZ

Cette Compagnie publie un avis d'après lequel, à partir du 1^{er} janvier 1922, le tirant d'eau maximum autorisé pour les navires transiteurs, qui est actuellement de 9^m14 (30 pieds anglais), sera porté à 9^m45 (31 pieds anglais).

Cette mesure est, on le conçoit, de nature à augmenter la clientèle du Canal Maritime de Suez. A cet égard, il est intéressant de noter que le nombre des navires transités en octobre 1921 a été de 408 contre 362 en octobre 1920; pour

le dernier mois, le total des recettes atteint 14.490.000 francs contre 13.600.000 francs pour le mois correspondant l'année dernière, malgré la détaxe de 0 fr. 25 par tonne mise en vigueur depuis le 1^{er} octobre 1921.

La diminution des recettes, qui est de 3.070.000 francs fin septembre d'une année à l'autre, n'est plus que de 2.280.000 francs fin octobre. Elle s'est, au reste, réduite depuis, n'étant plus que de 1.810.000 francs au 5 novembre courant.

Le Régime Fiscal des Valeurs Étrangères

Le ministère des Finances publie la note suivante concernant la réforme du régime fiscal des valeurs étrangères :

Le ministre des Finances déposera prochainement sur le bureau de la Chambre un projet de loi réalisant une réforme réclamée depuis vingt ans, sur l'urgence de laquelle tout le monde est d'accord et qui est de nature à fournir à notre marché financier de nouveaux éléments d'activité.

Sous le régime actuel, les Sociétés étrangères sérieuses ne s'abonnent pas ou se désabonnent. C'est une grande menace pour notre marché, risque de perdre ainsi sa situation de grand marché international des valeurs mobilières.

Le projet du ministre des Finances supprime pour l'avenir le système de l'abonnement unifié le régime des valeurs étrangères, en soumettant à des droits équivalents à ceux frappant les valeurs françaises. Il transfère complètement la perception de l'impôt en qui concerne les valeurs jusqu'ici abonnées. Lieu d'être payé par le représentant de la société, l'impôt est payé par le porteur et retenu sur le coupon touché en France. Tous les inconvénients légitimement reprochés à l'abonnement disparaissent. Quant à l'évasion fiscale qu'il faut redouter sur pareille matière, mesures rigoureuses sont prises en vue de la prévenir.

Les Créances Autrichiennes

Le Journal Officiel du 28 octobre 1921 a publié un décret prolongeant jusqu'au 31 décembre 1921 certains délais de convention du 3 août 1920 pour la notification à l'Office des Biens et Intérêts Privés des accords amiables entre créanciers français et débiteurs autrichiens. Cette prolongation s'étend de même au délai prévu pour l'acceptation par les créanciers français intéressés des propositions faites par les banques autrichiennes pour le règlement de leurs dettes courantes.

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

Siège Social : 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris

Téléphone : Gutenberg 38-91, 35-15, 37-84, 74-45. Adresse Télégraphique : MOBILIER-PARIS

Comptes Courants et Comptes de Chèques et de Dé

Le CREDIT MOBILIER FRANÇAIS répond gratuitement par lettres à toutes demandes de renseignements financiers. Un bureau de renseignements où sont réunis tous les documents relatifs aux principales affaires est à la disposition des Clients du CREDIT MOBILIER FRANÇAIS qui viennent s'informer directement à ses guichets.

Typographie DUBOIS et BAUER, 34, rue Laffitte, Paris. Imprimerie CH. BERNARD, 37, rue des Cloys, Paris.

Le Vrai : VINCO